

Robert Littell

LA COMPAGNIE

LE GRAND ROMAN DE LA CIA



"Éblouissant d'ambition,
La Compagnie est à la CIA ce que
Le Parrain fut à la Mafia."

TÉLÉRAMA



Né en 1935 et issu d'une famille de juifs de Vilnius émigrés aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle, Robert Littell est un journaliste et écrivain américain, mondialement connu pour ses romans d'espionnage.

En 1964, après une brève expérience dans l'armée, il devient grand reporter à *Newsweek* et se spécialise sur les questions du Moyen et du Proche-Orient. Trois ans plus tard, ses articles sur la Guerre des six jours sont salués par l'ensemble de la profession.

En 1973, il commence en parallèle sa carrière d'écrivain en faisant publier son premier roman d'espionnage sous forme de feuilleton dans *L'Express*. Depuis, il a écrit une douzaine de romans d'espionnage, dont son chef-d'œuvre incontesté, *La Compagnie*. Ce « grand roman de la CIA » retrace l'histoire de la guerre froide de 1950 à 1995 à travers les destins croisés d'agents russes et américains. Il a d'ailleurs participé à la scénarisation de ce roman pour la mini-série qui en a été adaptée en 2007.

En 2005, paraît *Légendes* qui a été récompensé par le Los Angeles Book Prize, dans la catégorie « Policiers/Thrillers » et qui a également été adapté pour la télévision en 2014-2015 avec Sean Bean dans le rôle principal.

Robert Littell est le père de l'écrivain Jonathan Littell. Il partage sa vie entre la banlieue new-yorkaise et la Normandie.

La Compagnie

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS J'AI LU

L'amateur, n° 7770

La défection de A.J. Lewinter, n° 8131

Légendes, n° 8329

ROBERT LITTELL

La Compagnie

Le grand roman de la CIA

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Natalie Zimmermann



Il s'agit d'une œuvre de fiction qui s'appuie sur des événements historiques dont les acteurs réels ont été utilisés fictivement. Certains personnages, conversations et événements relèvent de la plus pure invention.

TITRE ORIGINAL

The Company: a Novel of the CIA

ÉDITEUR ORIGINAL

The Overlook Press, Peter Mayer Publishers, Inc.
Woodstock & New York, 2002

© Robert Littell, 2002

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

© Buchet/Chastel, un département de Meta-Éditions, 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Jonathan, Jesse et Vanessa,
qui éclairent le chemin.*

Note de l'auteur

Depuis leur création, en 1917, les services de renseignements soviétiques ont changé plusieurs fois de nom. Baptisée au départ Tcheka, cette institution se mua en GPU, puis en OGPU, en NKVD, et en NKGB, pour devenir enfin, au mois de mars 1954, le KGB. Afin d'éviter au lecteur de se noyer dans cette bouillie d'initiales, j'ai employé la dénomination KGB, même dans les époques de l'histoire qui se situent avant mars 1954. De la même façon, avant mars 1973, le service des actions clandestines de la CIA était connu sous l'appellation direction des plans (*Directorate of Plans*), dirigée par le directeur adjoint aux Plans, *Deputy Director for Plans* ou DD-P. Après mars 1973, ce service devient la direction des opérations, dirigée par le directeur adjoint aux opérations, *Deputy Director for Operations* ou DD-O. Cette fois encore, pour éviter la confusion, j'ai utilisé la dénomination DD-O tout au long de ce livre¹.

1. La plupart des dictionnaires et ouvrages sur les services de renseignements conservant l'usage des initiales anglo-saxonnes, nous nous sommes conformés à cette tradition (*N.d.T.*).

INTERLUDE

Le Calabrais

*Ce doit être, se dit-elle, pensive, la forêt
où les choses n'ont pas de nom¹.*

1. Toutes les citations de Lewis Carroll extraites d'*Alice au Pays des Merveilles* et de *De l'autre côté du miroir* sont traduites par M. Henri Parisot, 1979, Flammarion (N.d.T.).

Rome, jeudi 28 septembre 1978

Loin au-dessus de la ville, un filet de nuages dérivait si rapidement devant la lune d'automne qu'on eût dit un film en accéléré. Dans une avenue déserte, devant un mur interminable, un minitaxi Fiat jaune sale coupa phares et moteur et continua d'avancer jusqu'au trottoir de Porta Angelica. Une silhouette mince, revêtue de la longue soutane à capuche d'un moine dominicain, émergea alors de la banquette arrière. L'homme avait grandi à la pointe de la botte italienne, et l'organisation nébuleuse qui avait de temps à autre recours à ses services le connaissait sous le surnom du Calabrais. À l'adolescence, le Calabrais, beau jeune homme au visage angélique de castrat de la Renaissance, avait suivi durant plusieurs années une formation d'équilibriste dans une école du cirque, mais avait dû renoncer à cette carrière lorsqu'il était tombé de la corde raide et s'était brisé la cheville. Maintenant, malgré une claudication perceptible, il se déplaçait toujours avec l'élégance féline d'un funambule. Des collines surplombant le Tibre, une cloche d'église récemment branchée sur une horloge électrique sonna la demi-heure avec une minute d'avance. Le Calabrais consulta l'écran lumineux de sa montre et parcourut les cinquante mètres de colonnades jusqu'aux lourdes portes de bois. Puis il enfila une paire de gants chirurgicaux en latex et gratta à l'entrée des fournisseurs. Aussitôt, un lourd verrou fut tiré, et la petite porte bleue insérée dans la grande s'entrouvrit juste assez pour qu'il pût se glisser à l'intérieur. Un homme pâle, d'âge moyen, habillé en civil mais présentant la raideur d'un officier de l'armée, leva cinq doigts et désigna du menton la seule fenêtre du poste de garde d'où filtrait de la lumière. Le Calabrais hocha la tête.

Le militaire passa devant et les deux hommes remontèrent le sentier, se baissant lorsqu'ils arrivèrent au niveau de la fenêtre éclairée. Le Calabrais regarda par-dessus le rebord ; à l'intérieur de la salle des rapports, deux jeunes soldats en uniforme jouaient aux cartes pendant que trois autres sommeillaient dans des fauteuils. Des armes automatiques et des chargeurs de munitions étaient posés sur une table, à côté d'un petit réfrigérateur.

Le Calabrais suivit l'officier en civil de l'autre côté de l'*Istituto per le opere di religione*, jusqu'à une porte de service située derrière l'immense palazzo. Le militaire sortit un grand passe de la poche de sa veste et l'introduisit dans la serrure. La porte s'ouvrit avec un déclic. Il laissa tomber un autre passe dans la paume du Calabrais. « Pour la porte du palier », chuchota-t-il. Il parlait italien en traînant un peu sur les voyelles, comme quelqu'un qui viendrait des cantons alpins de la Suisse, en bordure des Dolomites. « Impossible d'obtenir la clé de l'appartement sans attirer l'attention.

— Aucune importance, assura le Calabrais. Je crochèterai la serrure. Qu'en est-il du lait ? Et des alarmes ?

— Le lait a été distribué. Vous n'allez pas tarder à savoir s'il a été consommé. Quant aux alarmes, j'ai débranché les trois portes sur le tableau de contrôle de la salle des officiers. »

Alors que le Calabrais s'apprêtait à pousser la porte, le militaire lui toucha le bras. « Vous avez douze minutes avant la prochaine ronde.

— J'ai le pouvoir de ralentir ou d'accélérer le temps, assura le Calabrais en regardant la lune. Si on fait attention, douze minutes peuvent durer une éternité. » Là-dessus, il disparut dans l'édifice.

Il connaissait le plan du palazzo aussi bien que les lignes de sa main. Relevant sa soutane, il gravit l'étroit escalier de service quatre à quatre jusqu'au troisième étage, ouvrit la porte avec le passe et s'introduisit dans le couloir faiblement éclairé. Un long tapis violacé, élimé et râpé au milieu, courait de l'extrémité du couloir à une petite table qui faisait face au vieil ascenseur et à l'escalier central à côté.

Sans faire le moindre bruit, le Calabrais remonta le couloir jusqu'à la table sur laquelle s'était affalée une religieuse replète, sœur des Servantes de Jésus crucifié, la tête posée directement sous le rond blafard de la lampe de bureau métallisée, presque comme si elle se séchait les cheveux. Un gobelet quasi vide ne contenant plus qu'un fond de lait drogué se trouvait près du téléphone à l'ancienne, haut perché sur son support.

Le Calabrais sortit d'une des grandes poches de sa soutane un gobelet identique contenant quelques gouttes de lait non contaminé, et l'échangea contre le verre de la religieuse. Puis il reprit le couloir en sens inverse et compta les portes. À la troisième, il inséra un bout de fil de fer rigide terminé par un crochet dans le trou de la serrure et, d'un mouvement expert, fit passer la première clavette en position ouverte, puis il répéta l'opération avec les suivantes. Lorsque la dernière clavette fut en place, la serrure s'ouvrit avec un déclic. Le Calabrais poussait la porte et prêta l'oreille un instant. N'entendant rien, il traversa le vestibule et pénétra dans un vaste salon rectangulaire doté d'une cheminée de marbre à chaque extrémité et de meubles ornés répartis dans la pièce. Les persiennes des quatre fenêtres avaient été tirées. Une simple lampe de table équipée d'une ampoule de faible voltage servait, comme annoncé dans le dossier, de veilleuse.

Chaussé de souliers à semelles de crêpe, le Calabrais franchit silencieusement la pièce puis un couloir pour arriver devant la porte de la chambre. Là, il tourna la poignée de porcelaine, poussa précautionneusement la porte et tendit à nouveau l'oreille. Une atmosphère de renfermé étouffante, l'odeur déplaisante d'une chambre de vieillard, jaillit de la pièce. De toute évidence, la personne qui l'occupait ne dormait pas la fenêtre ouverte. Le Calabrais alluma une petite torche et inspecta les lieux. Contrairement au salon, l'ameublement de la chambre était ascétique : un solide lit de cuivre, une table de chevet, deux chaises en bois – sur l'une d'elles, des effets soigneusement pliés, et sur l'autre des dossiers –, un lavabo équipé d'un seul robinet, une ampoule

nue pendant au plafond, un simple crucifix de bois au mur, juste au-dessus de la tête de lit. Il traversa la pièce et baissa les yeux sur la silhouette endormie, le drap tiré jusqu'au menton. L'homme corpulent, aux traits rudes de paysan, n'occupait ses fonctions que depuis trente-quatre jours, à peine assez longtemps pour se repérer dans le palazzo. La drogue l'avait plongé dans un profond sommeil, lui donnant un souffle puissant et régulier qui faisait vibrer les poils de ses narines. Il y avait sur la table de chevet un gobelet contenant encore quelques gouttes de lait, et une photographie dans un cadre d'argent – elle montrait un prince de l'Église faisant le signe de croix au-dessus d'un jeune prêtre prosterné devant lui. Tracé d'une main audacieuse en travers de la partie inférieure de la photo, on pouvait lire : « Per Albino Luciani, Venezia, 1933. » L'inscription portait une signature : « Ambrogio Ratti, Pius XI ». Près du cadre se trouvaient encore une paire de lunettes de lecture, une vieille Bible remplie de signets et un exemplaire relié numéroté de *Humani Generis Unitas*, l'encyclique de Pie XI jamais envoyée, qui condamnait le racisme et l'antisémitisme, et qui, le jour de la mort du pape, en 1939, se trouvait sur son bureau, attendant sa signature.

Le Calabrais vérifia sa montre et se mit au travail. Il rinça le verre dans le lavabo, l'essuya sur le bord de sa soutane et le reposa exactement au même endroit sur la table de nuit. Puis il sortit de sa poche une fiole contenant du lait qu'il vida dans le verre afin qu'on retrouve des traces de liquide sans somnifère au fond. Coinçant la torche entre ses lèvres, le Calabrais se pencha vers l'homme drogué sur son lit, écarta le drap et retourna le corps sur le ventre. Il remonta alors la chemise de nuit en coton blanc, exposant la veine saphène, derrière le genou. Les commanditaires du Calabrais avaient mis la main sur le dossier médical d'Albino Luciani après une coloscopie de routine, l'hiver précédent ; du fait de la nature variqueuse de la veine qui courait sur toute la face interne de sa jambe droite, le patient s'était vu administrer un traitement préventif contre la phlébite. Le Calabrais chercha un petit boîtier métallique au fond

de sa poche et l'ouvrit sur le lit, à côté du genou. Avec des gestes rapides – après son accident de corde raide, il avait travaillé comme infirmier pendant plusieurs années – il inséra une aiguille de 0,3 millimètre sur 30 dans la seringue remplie d'extrait de ricin, planta adroitement l'aiguille dans la saphène, au niveau du genou, et injecta les quatre millilitres de liquide dans l'appareil circulatoire. D'après son employeur, le collapsus cardio-vasculaire devait intervenir en quelques minutes ; les toxines, elles, disparaîtraient en quelques heures, ne laissant aucune trace pour le cas improbable où une autopsie serait pratiquée. Le Calabrais extirpa soigneusement l'aiguille incroyablement fine de la chair puis essuya la toute petite goutte de sang avec une éponge humide et se pencha pour voir s'il pouvait détecter la marque de piqûre. Il subsistait une rougeur légère, de la taille d'un grain de sable, mais cela aussi aurait disparu au matin, lorsqu'on découvrirait le corps. Satisfait de son œuvre, il se dirigea vers la chaise où s'empilaient des dossiers et les passa rapidement en revue jusqu'à ce qu'il trouve celui portant la mention KHOLSTOMER. Il releva alors le bas de sa soutane et coinça le dossier sous sa ceinture en jetant un regard autour de lui pour vérifier qu'il n'avait rien oublié.

De retour dans le couloir, le Calabrais referma la porte de l'appartement et entendit le déclic des clavettes de la serrure. Consultait sa montre – il lui restait quatre minutes avant que les gardes n'entament leur prochaine ronde – il descendit rapidement l'escalier et remonta l'allée jusqu'à l'entrée des fournisseurs. L'officier en civil, visiblement ébranlé, le dévisageait, craignant de lui poser la question. Le Calabrais se contenta d'un sourire et lui rendit le passe. L'officier entrouvrit les lèvres et aspira une rapide goulée d'air ; la chose qui n'avait pas de nom avait été accomplie. Il ouvrit la petite porte bleue juste assez pour permettre au Calabrais de sortir et poussa le verrou derrière lui.

Le taxi attendait le long du trottoir, portière entrouverte. Le Calabrais s'installa sur la banquette arrière et entreprit de retirer lentement ses gants de latex, doigt après doigt.

Le chauffeur, un jeune Corse au nez méchamment cassé, conduisit d'abord lentement le long de la rue encore déserte afin de ne pas attirer l'attention, puis accéléra et prit un grand boulevard pour foncer vers Civitavecchia, le port de Rome sur la mer Tyrrhénienne, à trente-cinq minutes de trajet. Là, dans un entrepôt situé sur les quais, à un jet de pierre du *Vladimir Ilitch*, cargo russe qui devait appareiller avec la marée du matin, le Calabrais avait rendez-vous avec son contrôleur, un homme sec à la barbe blanche hirsute et aux yeux pensifs, connu sous le nom de Starik. Il lui rendrait alors tout le matériel de l'assassinat – les gants, le crochet à serrure, le boîtier à seringue, le gobelet contenant les dernières gouttes de lait drogué, et même la fiole vide – et lui remettrait le dossier portant la mention KHOLSTOMER. Il recevrait en échange le sac contenant une rançon de roi, 1 million de dollars en billets usagés de valeurs diverses ; un salaire tout à fait convenable pour un quart d'heure de travail. Quand les premières lueurs de l'aube teinteraient le ciel à l'est, quand la sœur des Servantes de Jésus crucifié (émergeant d'un sommeil trop lourd) découvrirait Albino Luciani mort dans son lit, victime d'une crise cardiaque, le Calabrais embarquerait sur le petit bateau de pêche amarré qui l'emporterait en deux jours vers l'exil des plages de Palerme inondées de soleil.

PRÉLUDE

Anatomie d'une exfiltration

Mais je n'ai nulle envie d'aller chez des fous, fit remarquer Alice.

Oh ! vous ne sauriez faire autrement, dit le Chat : Ici, tout le monde est fou. Je suis fou Vous êtes folle.

Comment savez-vous que je suis folle ? demanda Alice.

Il faut croire que vous l'êtes, répondit le Chat ; sinon vous ne seriez pas venue ici.

Berlin, dimanche 31 décembre 1950

De son perchoir, au-dessus de la cheminée, une vieille pendule à coucou bavaroise délabrée, dont la petite aiguille était toute tordue et où manquait la grande aiguille, envoyait ricocher les secondes d'un mur à l'autre de la pièce miteuse. Le Sorcier, le visage crispé par une constipation chronique, huma timidement l'air glacé qui lui piquait les narines. « Un jour, il y a bien des putains de romanciers qui vont finir par raconter ce qu'on foutait ici...

— J'adore les romans d'espionnage, intervint l'Ange Déchu en ricanant à la porte de la pièce voisine.

— Ils vont en faire un mélo, assura Jack McAuliffe. Ils feront croire qu'on jouait aux cow-boys et aux Indiens pour mettre un peu de sel dans nos vies trop ternes.

— L'espionnage – si c'est bien ce que j'ai fait pendant toutes ces années – n'a pas vraiment mis de sel dans mon existence, fit remarquer l'Ange Déchu. Ça me filerait plutôt des crampes d'estomac avant chaque opération.

— Je ne suis pas dans cette ville pourrie jusqu'à la moelle pour mettre du sel dans mon existence, assura le Sorcier, devançant la question que n'aurait pas manqué de poser un apprenti ayant un peu de cran. Je suis ici parce que ces putains de barbares sont à nos portes. » Il remonta son écharpe élimée sur ses oreilles engourdies et frappa le sol de ses bottes de cow-boy fatiguées pour faire circuler le sang dans ses orteils. « Comprends-moi bien, mon gars. Je ne dis pas ça parce que j'ai bu ni rien, mais parce que je suis le patron de la base de Berlin et qu'il faut bien que quelqu'un garde cette saloperie de rempart. » Il tira sur sa

Camel ramollie et but une grande rasade de ce qu'il appelait du whisky médicinal pour laver la fumée. « Je bois ce que mes rapports de santé qualifieraient de quantités toxiques d'alcool, continua-t-il, abordant le problème que Jack n'avait pas le courage de soulever en articulant chaque syllabe comme pour explorer la faille entre sobre et bourré, parce qu'on dirait bien que ces putains de barbares ont carrément gagné cette putain de guerre. »

Harvey Torriti, alias le Sorcier, fit reculer sa chaise et s'approcha de l'unique petit oriel de la planque, deux étages au-dessus du cinéma de quartier de Berlin-Est. De sous le plancher leur parvint le hurlement lointain d'un tir de mortier, puis une série d'explosions sinistres alors que les obus tombaient sur les positions allemandes. Les putes de Torriti étaient plusieurs à avoir vu le film de guerre soviétique la semaine précédente. L'Ukrainienne qui se décolorait les cheveux en jaune de chrome assurait qu'on l'avait tourné, avec les milliers de figurants habituels, dans les studios d'Alma-Ata ; elle certifiait qu'elle reconnaissait en arrière-plan la chaîne des montagnes enneigées de l'Altaï, où elle avait fait de la luge lors de son évacuation en Asie centrale, pendant la guerre.

Reniflant pour dégager un sinus irrité, le Sorcier écarta les lames d'un store vénitien imaginaire avec deux doigts épais de sa main gantée, et regarda à travers la vitre sale. Au coucher du soleil, une brume moutarde avait dérivé de la steppe polonaise, à une cinquantaine de kilomètres à peine à l'est, drapant le secteur soviétique de Berlin d'un calme surnaturel et tapissant ses caniveaux pavés semblables à des intestins d'une espèce d'algue qui, pour reprendre l'expression pertinente de Torriti, puait le complot à plein nez. Un peu plus loin, des choucas battirent soudain l'air et croassèrent furieusement en tournoyant autour de la flèche d'une église délabrée transformée en entrepôt. (Le Sorcier, adepte de la logique de la cause à effet, guetta l'écho du coup de feu qu'il avait sûrement manqué.) Dans la rue étroite qui bordait le cinéma, une casquette d'homme de quart enfoncée sur la tête, Silwan I, connu aussi sous le nom de Doux

Jésus, et qui était l'un des deux gitans roumains que Torriti employait comme gardes du corps, traînait un chien muselé dans la lumière glauque d'une lampe à vapeur de mercure. À l'exception de Doux Jésus, les rues de ce que les pros de la Compagnie appelaient « Moscou-Ouest » paraissaient désertes. « S'il y a des *Homo sapiens* qui fêtent le Nouvel An ici, marmonna Torriti, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils le font discrètement. »

Pour masquer la petite crise d'appréhension que lui valait sa première opération, Jack McAuliffe, alias l'Apprenti Sorcier, lâcha depuis la porte avec une nonchalance étudiée : « Ce silence me file les jetons, Harvey. En Amérique, tout le monde klaxonne au premier de l'an. »

Le second gitan, Silwan II, surnommé l'Ange Déchu par Torriti après qu'il eut détecté dans ses yeux sombres une vilaine réminiscence de choses que le Roumain cherchait désespérément à oublier, passa la tête par l'embrasure de la porte. Jeune homme dégingandé au visage grêlé, il s'était préparé à entrer dans l'Église orthodoxe roumaine et avait atterri dans l'espionnage quand les communistes avaient fermé son séminaire. « Il est interdit de klaxonner en République démocratique allemande, expliqua Silwan II avec l'accent anglais si précis de ceux qui ont appris la langue dans des manuels. Il en va de même dans notre Allemagne capitaliste. »

Devant la fenêtre, le Sorcier embua une vitre de son souffle chargé de whisky, puis la nettoya d'un avant-bras solide. Par-dessus les toits, les étages supérieurs de plusieurs tours aux fenêtres illuminées surgissaient dans le paysage obscur comme des parties émergées d'icebergs. « Ce n'est pas un problème de loi allemande, répliqua Torriti avec humeur. C'est une question de caractère allemand. » Puis il se détourna de la fenêtre avec une telle brusquerie qu'il faillit perdre l'équilibre. Il saisit alors le dossier de la chaise pour se retenir et força précautionneusement sa lourde carcasse sur le siège de bois. « Il se trouve que je suis le putain de spécialiste de la Compagnie pour ce qui est du caractère allemand, insista-t-il, la voix haut perchée quoique

curieusement mélodieuse. Il se trouve que j'ai fait partie de l'équipe qui a interrogé le SS *Obersturmführer* d'Auschwitz, la nuit d'avant que ce salaud ne soit pendu pour crimes de guerre. Comment il s'appelait, déjà ? Höss. Rudolf Höss. Cet enfoiré prétendait qu'il ne pouvait pas avoir tué cinq mille juifs par jour parce que les trains ne pouvaient en amener que deux mille. Trouvez une défense plus béton que ça ! On fumait tous comme des cheminées de crématoire, et on voyait bien que Höss crevait d'envie de prendre une clope, alors je lui ai proposé une de mes Camel. » Torriti ravala un gloussement amer. « Et vous savez ce qu'il a fait, le petit Rudy, les gars ?

— Qu'est-ce qu'il a fait, Rudy, Harvey ?

— La nuit d'avant son exécution, il a refusé cette saloperie de cigarette parce qu'il y avait une pancarte : "Interdit de fumer" sur le mur. Voilà, pour moi, c'est ça le caractère allemand.

— Lénine a dit un jour que la seule façon d'obliger des Allemands à prendre une gare d'assaut, c'est de leur acheter des tickets de quai », hasarda l'Ange Déchu.

Jack se mit à rire, un tout petit peu trop vite, un tout petit peu trop fort au goût de Torriti.

Le Sorcier était vêtu d'un pantalon informe et d'un long pardessus vert froissé d'ouvrier est-allemand qui lui arrivait aux chevilles. Les extrémités d'une large cravate italienne à fleurs étaient fourrées, façon militaire, entre deux boutons de sa chemise. La sueur collait ses rares cheveux à son crâne luisant. Examinant son apprenti, à l'autre bout de la pièce, le Sorcier commença à se demander comment Jack se sortirait d'une confrontation importante ; Torriti avait eu du mal à terminer ses études dans une petite fac du Middle West américain, et avait grimpé les échelons à la force du poignet pour terminer la guerre avec l'insigne doré bidon de commandant épinglé au col élimé de sa chemise kaki délavée, ce qui lui donnait un seuil de tolérance très bas envers la faune de Harvard-Yale-Princeton – « les gosses de HYP », comme il les appelait. Cette tendance ne fit que s'accroître durant un bref passage à la direction des recherches

contre le crime organisé pour le FBI (mission qui se termina abruptement quand J. Edgar Hoover lui-même eut repéré Torriti dans un couloir avec un pantalon moulant et une cravate défaite, et le renvoya sur-le-champ). Quel bordel ! Personne à la Compagnie ne prenait la peine de consulter les mecs en première ligne quand on faisait pression sur les grandes écoles pour chercher des recrues et qu'on se retrouvait avec des types comme Jack McAuliffe, jeunot si frais émoulu de Yale qu'il en avait oublié de tirer son coup quand on l'avait envoyé débriefer les putes de Torriti, la semaine où le Sorcier avait récolté une chaude-pisse. Bon, qu'est-ce que vous voulez espérer d'un étudiant qui vient d'avoir son diplôme d'aviron ?

Étreignant sa bouteille de whisky de l'armée par le col, le Sorcier ferma un œil et plissa l'autre pour remplir laborieusement le gobelet de cuisine à ras bord. « C'est pas la même chose sans glace », marmonna-t-il en rotant tout en plaçant précautionneusement ses grosses lèvres sur le bord du verre. Il sentit l'alcool lui brûler le fond de la gorge. Pas de glace, pas de bruit de glace. Pas de bruit de glace, *Schlecht* ! Il redressa brusquement la tête et lança à Jack : « Ça nous fait quelle heure, mon gars ? »

Soucieux de faire bonne impression, Jack consulta nonchalamment la Bulova que ses parents lui avaient offerte pour son diplôme de Yale. « Il devrait être ici depuis douze, quinze minutes », répondit-il.

Le Sorcier gratta distraitement la barbe de deux jours qui envahissait son double menton. Il n'avait pas eu le temps de se raser depuis que le message hautement prioritaire avait grésillé à la base de Berlin, quarante-deux heures plus tôt. L'en-tête était bourré de codes internes indiquant qu'il provenait directement du contre-espionnage ; de Maman lui-même. Comme tous les messages du contre-espionnage, il portait la mention « CRITIC », ce qui signifiait que vous étiez censé laisser tomber tout ce que vous étiez en train de faire pour vous concentrer sur l'affaire en question. Comme certains messages du contre-espionnage – généralement ceux qui avaient trait aux transfuges –, il avait

été chiffré au moyen d'un des systèmes polyalphabétiques impossibles à briser de Maman, qui utilisait deux alphabets chiffres pour obtenir de multiples substituts à chaque lettre donnée du texte original.

TOP SECRET
AVERTISSEMENT : INFORMATION SENSIBLE
COMPARTIMENTÉE

Sources des renseignements et méthodes utilisées
DE : Hugh Ashmead [nom de code interne de Maman]
À : Alice Lecteur [nom de code interne du Sorcier]
SUJET : Décrocher la timbale

Le message proprement dit informait Torriti que quelqu'un, se prétendant un officier supérieur des services de renseignements soviétiques, avait envoyé des ballons d'essai qui avaient atterri dans l'une des corbeilles à courrier de Maman. (D'après l'expérience du Sorcier, tout tombait toujours dans l'une des corbeilles à courrier du bureau de Maman, mais c'était une autre histoire.) Le télégramme de Maman attribuait au transfuge potentiel le nom secret choisi au hasard de PERCE-NEIGE, précédé des deux lettres AE pour indiquer que c'était la Division de la Russie soviétique qui s'en occupait, et citait l'intégralité du 201 de la Compagnie – dossier du fichier central – concernant le Russe en question.

Vichnevski, Konstantin : né en 1898 ou 1899 à Kiev ; père ingénieur chimiste et membre du parti, mort à l'adolescence du sujet ; s' enrôle à dix-sept ans comme cadet à l'Académie militaire de Kiev ; obtient quatre ans plus tard son diplôme d'officier artilleur ; poursuit une formation spécialisée à l'École d'artillerie pour officiers d'Odessa : coopté dans le renseignement militaire au début de la Deuxième Guerre mondiale ; membre supposé du parti communiste ; marié, un fils né en 1940 ; transféré après la guerre au Comité de la Sécurité d'État (KGB) ; étudie le contre-espionnage à l'École supérieure de renseignements (formation en un an) ; après son diplôme, affecté à Brest-Litovsk pour quatre mois ; suit

pendant un an les cours de l'Institut diplomatique du KGB à Moscou ; une fois sa formation terminée, est affecté pendant six mois au Centre de Moscou comme analyste dans la section répartition générale des forces américaines du département d'Information du KGB ; en poste à Stockholm de l'été 1948 à janvier 1950, où il est censé s'être spécialisé dans les questions militaires ; affectation ultérieure inconnue. Aucun antécédent d'opinions antisoviétiques. Conclusion : candidat peu probable au recrutement.

Toujours très soucieux de protéger ses sources, Maman avait pris soin de ne pas mentionner l'origine de ses informations, mais le Sorcier avait pu tirer ses propres conclusions lorsque la base de Berlin avait demandé aux Allemands – à « nos » Allemands, à savoir la Sud-Deutsche Industrie-Verwertungs GmbH de Reinhard Gehlen, qui travaillait dans l'enceinte secrète de la banlieue munichoise de Pullach – des rapports de routine sur une bonne douzaine d'officiers du KGB en poste dans l'enclave soviétique de Karlshorst, à Berlin-Est. Les hommes de Gehlen, toujours prêts à satisfaire leurs maîtres américains, avaient rapidement fourni un épais dossier sur les Russes concernés. Enfoui dans ce rapport, il y avait un détail qui ne figurait pas dans le 201 de la Compagnie : AE/PERCE-NEIGE était, semblait-il, de mère juive. Ceci avait alors conduit le Sorcier à penser que c'était l'agent du Mossad israélien de Berlin-Ouest, que tout le monde appelait le Rabbín, qui avait fait des confidences à l'oreille de Maman ; neuf fois sur dix, tout ce qui pouvait avoir ne fût-ce qu'un vague rapport avec un juif passait par les mains du Rabbín. (Les Israéliens avaient leur propre programme, bien entendu, mais l'une de leurs priorités était d'engranger le maximum de bons points auprès de Washington pour le jour où ils auraient besoin d'encaisser des dividendes.) D'après Maman, le transfuge potentiel du KGB voulait passer à l'Ouest avec femme et enfant. Le Sorcier devait le rencontrer dans la planque désignée sous le nom de MARLBOROUGH à telle date et

à telle heure, pour établir le sérieux de la proposition et s'assurer définitivement qu'il ne s'agissait pas de ce que Maman appelait un « mauvais » – un agent envoyé par l'Est avec une serviette pleine d'informations fausses en provenance du KGB. À ce moment-là, le Sorcier devait « presser le citron » afin de découvrir ce que le sujet avait à offrir en échange de l'asile politique. Puis il devait faire son rapport à Maman et attendre de voir si Washington donnait ou non son feu vert pour la défection.

Dans la pièce voisine, la radio de l'Ange Déchu se mit à crépiter. Survolant une explosion de parasites, une phrase code se fit entendre : *Morgenstunde hat Gold im Mund* (L'heure matinale a de l'or dans la bouche). Jack, surpris, se redressa aussitôt. Silwan II réapparut à la porte. « Il monte », souffla-t-il. Puis il embrassa l'ongle de son pouce et se signa rapidement.

L'un des guetteurs du Sorcier, une Allemande de soixante-dix ans passés, assise au dernier rang du cinéma, avait vu la silhouette sombre d'un homme se glisser dans les toilettes, sur le côté de la salle, et l'avait signalé par la petite radio à piles dissimulée dans son sac à tricot. À l'intérieur des toilettes, le Russe devait ouvrir la porte d'un placard à balais, écarter les serpillières et balais mécaniques et pousser le panneau secret dissimulé dans le fond pour monter l'escalier de bois ridiculement étroit qui conduisait au dernier étage, et donc à la planque.

Le Sorcier, soudain dessoûlé, s'ébroua comme un labrador se débarrassant de la pluie, et secoua la tête pour s'éclaircir la vue. Il fit signe à Silwan II de disparaître dans la pièce voisine puis se pencha vers la tranche du livre de William F. Buckley : *God and Man at Yale*, et murmura : « Cinq, quatre, trois, deux, un. » Silwan surgit à la porte, brandit son pouce en l'air et disparut à nouveau, fermant à clé la porte derrière lui.

Jack sentit son pouls s'accélérer. Il s'aplatit contre le mur afin d'être dissimulé par la porte quand elle s'ouvrirait. Il tira ensuite un PPK Walther de l'étui fixé à sa ceinture, dans le creux de ses reins, en retira d'un geste du pouce le

cran de sûreté et dissimula l'arme derrière son pardessus. Regardant de l'autre côté de la pièce, il fut déconcerté de voir le Sorcier se balancer d'avant en arrière en une attitude de feinte admiration.

« Oh, très malin, fit Torriti, le visage sérieux, mais ses petits yeux ronds brillants de malice. Si tu caches ton arme comme ça, derrière toi, je veux dire, ça élimine la possibilité de faire fuir le transfuge avant que ce saligaud ait l'occasion de nous donner son nom, son rang et son matricule. » Torriti portait lui-même un revolver à crosse de nacre sous son aisselle en sueur, et un Detective Special calibre 38 à canon court dans un étui scotché à sa cheville, mais il se faisait une règle de ne jamais dégainer à moins qu'il n'y eût une forte possibilité d'avoir à tirer. McAuliffe ne tarderait pas à apprendre à en faire autant s'il restait un peu à la base de Berlin – la vue des armes légères rendait les grands nerveux qui frayaient dans le milieu de l'espionnage plus nerveux encore ; et plus les gens étaient nerveux, plus il y avait de risques que quelqu'un soit tué, ce qui constituait pour tout le monde un dénouement bien désagréable pour n'importe quelle opération.

Le fait était que Torriti avait beau rouspéter contre les nouvelles recrues, il s'était fait une spécialité de roder les oies blanches. Il voyait le métier comme une sorte de religion – on disait du Sorcier qu'il pouvait se fondre dans une foule même quand il n'y en avait pas –, et prenait un plaisir viscéral à donner le baptême à ses disciples. Et, tout bien considéré, il trouvait McAuliffe – avec ses lunettes teintées d'aviateur, sa moustache de Cosaque négligée, ses cheveux roux flamboyants lissés en arrière et séparés par une raie au milieu, cette politesse sans faille qui masquait une propension à la violence – un cran au-dessus de la chair à canon que lui envoyait ces derniers temps Washington, et ce, malgré le handicap d'être sorti de Yale. Il y avait en lui un côté irlandais presque comique : l'héritier d'un champion du monde vaincu des poids légers à mains nues, un McAuliffe dont la devise était : « À terre, pour mieux rebondir » ; le moraliste fourvoyé, toujours riant, toujours

en action, qui refusait d'arrêter l'un et l'autre sur un simple coup de gong ; le catholique égaré capable de se faire au petit déjeuner un ami pour la vie, puis de l'envoyer pourrir en enfer avant l'heure du dîner.

À la porte, Jack rengaina son Walther avec un air penaud. Le Sorcier se martela le front du bout du doigt : « Mets-toi bien dans la tête que c'est nous les gentils, mon gars.

— Putain de merde, Harvey, je sais qui sont les gentils, sinon je ne serais pas ici. »

Le plancher grinça dans le couloir, de l'autre côté de la porte. Un poing heurta le panneau de bois. Le Sorcier ferma les yeux et hocha la tête. Jack ouvrit la porte.

Un homme petit et solidement bâti, aux cheveux anthracite coupés en brosse, au visage ovale slave et dont la peau présentait la couleur et l'aspect de la cire de bougie fondue, se tenait sur le seuil. Visiblement éprouvé, il jeta un bref coup d'œil vers Jack, puis plissa ses yeux légèrement bridés pour examiner la silhouette de Bouddha apparemment perdue dans sa méditation, près de la petite table. Alors le Sorcier montra soudain signe de vie et accueillit le Russe d'un salut enjoué en lui désignant la chaise libre. Le Russe s'approcha d'abord de l'oriel et regarda dans la rue tandis qu'une de ces nouvelles automobiles est-allemandes, au moteur secoué par une toux de tuberculeux, passait lentement devant le cinéma avant de disparaître au coin de la rue. Rassuré par le calme qui régnait au-dehors, le Russe fit le tour de la pièce, passa le bout de ses doigts sur la surface du miroir craquelé et essaya la poignée de la porte de la pièce adjacente. Il s'arrêta devant la pendule à coucou. « C'est quoi qu'il est arrivé aux aiguilles ? demanda-t-il.

— La première fois que j'ai mis les pieds à Berlin, dit le Sorcier, c'était une semaine après la fin de ce que vous autres, vous appelez la Grande Guerre patriotique, et le Ring était plein de chevaux émaciés qui tiraient des charrettes. Les petits Allemands maigrichons qui les regardaient passer bouffaient des gâteaux de glands. C'étaient des soldats russes qui tiraient les chevaux. Les charrettes étaient remplies du produit des pillages – lits à baldaquin, cuvettes

de toilettes, radiateurs, robinets, évier, poêles, à peu près tout ce qui pouvait s'emporter. Je me souviens d'avoir vu des soldats sortir des canapés de la villa de Hermann Goering. Rien n'était trop grand ni trop petit. Je parierais que la grande aiguille de cette pendule est restée dans une de ces charrettes. »

Un sourire narquois étira les lèvres du Russe. « C'était moi qui conduisais une charrette, dit-il. J'étais officier de renseignements dans régiment d'infanterie qui s'est battu, pendant quatre hivers, des faubourgs de Moscou jusqu'à les décombres du Reichstag, dans le Tiergarten. Pour arriver là, nous avons traversé centaines de nos villages ravagés par les nazis qui fuyaient. On enterrait corps mutilés de nos combattants – il y avait femmes et enfants qui avaient été exécutés avec lance-flammes. Sur douze cent soixante hommes de notre bataillon au départ, nous étions quarante-deux à arrivée à Berlin. Les aiguilles de votre pendule, monsieur l'agent central des renseignements américains, me paraissent très faible tribut pour ce que les Allemands nous ont fait pendant la guerre. »

Avant de s'asseoir, le Russe écarta la chaise de la table afin de pouvoir observer à la fois Jack et le Sorcier. Les narines de Torriti palpitèrent lorsqu'il désigna du menton la bouteille de whisky. Le Russe, qui empestait l'eau de Cologne bon marché, fit non de la tête.

« Bon, on va commencer par le commencement. On m'a annoncé un certain Vichnevski, Konstantin.

— Je suis Vichnevski.

— Le hic, c'est qu'on n'a pas trouvé de Vichnevski sur les listes du KGB de Berlin.

— C'est parce que je suis sur le registre avec le nom de Volkov. Comment est votre nom, s'il vous plaît ? »

Le Sorcier était dans son élément, maintenant, et s'amusa visiblement. « Mon nom, c'est Twideuldeume.

— Twideul-Deume comment ?

— Juste Twideuldeume. » Torriti agita un index en direction du Russe assis loin de la table. « Écoutez, mon ami,

vous êtes visiblement déjà rodé au petit jeu auquel nous jouons – vous connaissez comme moi les règles de base. »

Jack s'adossa au mur, près de la porte, et regarda, fasciné, Vichnevski déboutonner son manteau et en sortir un vieil étui à cigarettes dont il tira une mince *papirossa* à bout de carton. D'une autre poche, il extirpa un briquet de l'aviation américaine. Sa main et la cigarette coincée entre ses lèvres tremblaient toutes les deux lorsqu'il pencha la tête vers la flamme. Ce rituel parut le calmer. La pièce s'emplit de l'odeur âcre de la Herzegovina Flor que les officiers russes fumaient dans les cabarets bondés le long du Kurfürstendamm. « Je vous prie, vous répondre à une seule question, demanda Vichnevski. Est-ce qu'il y a un micro ? Est-ce que vous enregistrez notre conversation ? »

Le Sorcier sentit que beaucoup dépendrait de sa réponse. Regardant le Russe sans ciller, il décida d'improviser. « Oui. J'enregistre. Nous enregistrons. »

Vichnevski poussa un soupir de soulagement. « Bien sûr que vous enregistrez. Moi, je ferais même chose à votre place. Si vous m'aviez dit non, je me serais levé et je serais parti. Une défection, c'est une action sur la corde raide sans même protection d'un filet. Je mets ma vie entre vos mains, M. Twideul ou je ne sais pas comment est votre nom. Il faut que je puisse avoir ma confiance en vous. » Il tira sur sa cigarette et souffla la fumée par les narines. « Je tiens le rang de lieutenant-colonel dans notre KGB. »

Le Sorcier reçut l'information avec un bref signe de tête. Un silence de mort s'installa pendant que le Russe se concentrait sur sa cigarette. Torriti ne fit aucun effort pour combler le vide. Il avait déjà pratiqué cet exercice plus de fois qu'il ne pouvait s'en souvenir. Il savait qu'il était crucial pour lui d'organiser les événements, d'imposer un rythme qui irait à l'encontre des attentes du transfuge. Il était important de démontrer, de manière subtile, qui tenait les rênes de l'opération. S'il devait y avoir défection, ce serait selon les termes du Sorcier et suivant son bon plaisir.

« Je suis inscrit comme attaché culturel et je travaille avec couverture de passeport diplomatique », ajouta le Russe.

Le Sorcier tendit la main et caressa le flanc de la bouteille de whisky du dos de ses doigts gantés. « Bon, voilà la donne, lâcha-t-il enfin. Imaginez que je suis un pêcheur qui écume la plate-forme continentale prussienne avec son chalut. Dès que je prends quelque chose dans mon filet, je le sors et je l'examine. Je rejette le menu fretin à l'eau parce que j'ai pour instructions très strictes de ne m'occuper que du gros poisson. N'y voyez rien de personnel, cela va sans dire. Êtes-vous un gros poisson, camarade Vichnevski ? »

Le Russe s'agita sur son siège. « Bon : je suis l'adjoint du chef de la première direction générale du KGB de la base de Berlin, à Karlshorst. »

Le Sorcier sortit un calepin d'une poche intérieure et en feuilleta les pages couvertes d'une écriture minuscule en sicilien. Il prenait régulièrement le compte rendu oral de la sœur d'une femme de chambre qui travaillait à l'hôtel situé à un jet de pierre de Karlshorst, où séjournaient les officiers du KGB du Centre de Moscou quand ils étaient de passage à Berlin. « Le 22 décembre 1950, le KGB de Karlshorst s'est fait inspecter par un expert de la commission de contrôle du Comité central. Comment s'appelait-il ?

— Evprakseïn, Fiodor Eremeïevitch. On lui a donné place dans le bureau à côté du mien. »

Le Sorcier arqua les sourcils, comme pour dire : d'accord, vous travaillez bien à Karlshorst, mais il va falloir faire beaucoup mieux que ça si vous voulez passer au rang des gros poissons. « Qu'attendez-vous de moi, exactement ? », demanda soudain Torriti.

Le transfuge s'éclaircit la gorge. « Je suis prêt à passer à l'Ouest, annonça-t-il, mais seulement si je peux emmener ma femme et mon fils avec moi.

— Pourquoi ?

— Qu'est-ce que ça change, le pourquoi ?

— Croyez-moi, ça change tout. Pourquoi ?

— Ma carrière est arrivée à impasse. Je suis... – il chercha le mot en anglais puis se rabattit sur l'allemand – *desillusioniert* avec système. Je ne parle pas du communisme, je parle du KGB. Le *rezident* a essayé séduire ma femme.

Je lui ai dit ça face à face. Il a nié et il m'a accusé de vouloir faire à lui du chantage pour qu'il me donne bon rapport de fin d'année. Le Centre de Moscou croit sa version, pas la mienne. Alors, c'est mon dernier poste à l'étranger. J'ai cinquante-deux ans – on va me mettre au vert comme mouton dans pâturage perdu. Je passerai le reste de mon existence au Kazakhstan, en train de taper en trois exemplaires rapports des informateurs. Je rêvais à des choses plus importantes... C'est ma dernière chance de commencer nouvelle vie pour moi, pour ma femme et pour mon fils.

— Votre *resident* sait-il que vous êtes à moitié juif ? »

Vichnevski sursauta. « Comment pouvez-vous savoir... – il poussa un soupir – mon *resident* a découvert ça, c'est-à-dire que Moscou a découvert ça quand ma mère est morte, l'été dernier. Elle a laissé testament pour dire qu'elle voulait être enterrée au cimetière juif de Kiev. J'ai essayé détruire le testament avant qu'il entre dans archives mais...

— Si vous craignez d'être mis au vert – c'est parce que Moscou a découvert que vous étiez à moitié juif ou c'est à cause de votre querelle avec le *resident* de Berlin ? »

Le Russe haussa les épaules avec lassitude. « J'ai dit à vous ce que je pense.

— Votre femme sait-elle que vous nous avez contactés ?

— Je lui dirai quand moment de partir sera venu.

— Comment pouvez-vous être sûr qu'elle voudra partir ? »

Vichnevski examina la question. « Il y a des choses qu'un mari sait sur son épouse... des choses qu'il n'a pas besoin de demander avec mots. »

Grognant sous l'effort, le Sorcier se leva et fit le tour de la table. Puis il s'adossa au plateau et baissa les yeux vers le Russe. « Si nous vous faisons passer, vous et votre famille, disons, en Floride, nous voudrions donner une fête en votre honneur. » Le visage de Torriti se tordit en un sourire déplaisant tandis qu'il levait les mains, paumes en l'air. « Aux États-Unis, il est grossier d'arriver à une fête les mains vides. Avant que je puisse convaincre les gens pour qui je travaille de vous aider, il faudrait que vous me

disiez ce que vous prévoyez d'apporter à la fête, camarade Vichnevski. »

Le Russe jeta un coup d'œil vers la pendule, sur la cheminée, puis reporta son attention sur Torriti. « Je suis resté en poste à Stockholm pendant deux années et deux mois avant être muté à Berlin. Je peux vous donner noms de nos agents à Stockholm, adresses de nos caches...

— Il est extrêmement difficile d'exfiltrer trois personnes d'Allemagne de l'Est.

— Je peux apporter avec moi répartition générale des forces de la *rezidentura* du KGB de Karlshorst à Berlin. »

Jack vit les yeux du Sorcier se voiler d'ennui. Il prit note mentalement d'ajouter ce tour de comédien à son répertoire. Le Russe avait dû le voir aussi, parce qu'il lâcha : « Le KGB a pour couverture *Inspeksia po voprossam bezo-pasnosti* – ce que vous appelez Inspection pour les questions de sécurité. *Inspeksia* a réquisitionné le hôpital Saint Antonius et fait travailler là-dedans six cent trente employés à plein temps. Le *rezident*, général Ilitchev, est censément conseiller auprès de commission de contrôle soviétique. Le *rezident* adjoint est Ougor-Molody, Oskar – il est enregistré comme chef du service des visas. Le général Ilitchev crée en ce moment une direction séparée des illégaux à l'intérieur de Première Direction principale basée à Karlshorst – on l'appelle Direction S. Elle sera chargée de former et de fournir documents pour illégaux du KGB qui doivent travailler à l'Ouest. »

Le Russe lâcha sa cigarette par terre et l'écrasa sous son talon. « Je peux vous dire où sont cachés les micros... quels sont les téléphones sur écoute... les postes d'écoute. »

Le Sorcier, manifestement déçu, lança un coup d'œil vers Jack, de l'autre côté de la pièce. Sous le plancher, des mitrailleuses de gros calibre crachaient leurs balles : les Russes pilonnaient les chars de Guderian retranchés le long de la ligne Oder-Neisse. « Faire passer un officier du KGB, si c'est bien ce que vous êtes, sa femme et son fils à Berlin-Ouest, et puis les faire monter dans un avion pour l'Occident exigera de notre part un effort considérable.

Certaines personnes devront mettre leur vie en danger. Il faudra dépenser beaucoup d'argent. Une fois que l'officier en question sera passé à l'Ouest, il faudra encore subvenir à ses besoins, et généreusement. Il lui faudra une nouvelle identité, un compte en banque, un traitement mensuel, une maison dans une rue tranquille d'une ville écartée, une voiture. » Le Sorcier rangea son calepin dans sa poche. « Si c'est tout ce que vous avez, mon ami, je crains que nous ne soyons tous les deux en train de perdre notre temps. On dit qu'il y a sept mille espions à Berlin prêts à mettre de l'argent sur la table pour ce que nos amis allemands appellent *Spielmaterial*. Faites du porte-à-porte auprès d'eux. Peut-être que les Français, ou les Israéliens... »

Depuis son poste, contre le mur, Jack ne perdait pas un mot et comprenait qu'au jeu délectable de l'espionnage Torriti était un artiste.

Le Russe baissa la voix. « Depuis quelques mois, on a chargé moi de m'occuper des liaisons avec services de renseignements de République démocratique allemande. Ils installent bureau dans ancienne école du quartier de Pankow, à Berlin-Est, près de secteur limité où habitent les chefs du parti et du gouvernement. Le nouveau service de renseignements, qui dépend du Ministerium fuer Staatssicherheit, se cache sous l'appellation Institut fuer Wirtschaftswissenschaftliche Forschung, Institut pour la recherche économique et scientifique. Je peux vous donner la répartition des forces là-bas jusqu'au dernier trombone. Le chef s'appelle Ackermann, Anton, mais on dit que le second, qui a vingt-huit ans seulement, est formé pour devenir patron. Il s'appelle Wolf, Marcus. Vous pouvez peut-être trouver photographies de lui – il a couvert le procès des crimes de guerre de Nuremberg en 1945 pour radio berlinoise Berliner Rundfunk. »

Jack, qui baignait dans les archives de la base berlinoise depuis six semaines qu'il était en Allemagne, intervint d'une voix qu'il espérait blasée. « Rolf a passé les années de guerre à Moscou et parle parfaitement le russe. Tout le monde à Karlshorst l'appelle par son nom russe, Micha. »

Vichnevski se lança alors dans une litanie de noms, d'adresses et de dates pour tenter désespérément d'impressionner le Sorcier. « La Direction principale a commencé avec huit Allemands et quatre conseillers soviétiques, mais elle s'étend rapidement. À l'intérieur de la Direction principale, il y a petite unité indépendante qui s'appelle Abwehr, ce que vous appelez contre-espionnage. Elle a pour mission de surveiller et de infiltrer les services de sécurité ouest-allemands. Les dirigeants de Abwehr projettent de se servir de archives nazies qu'ils ont récupérées pour faire chanter des personnalités en Occident qui ont tiré trait sur leur passé nazi. Tout en haut de leur liste, il y a Filbinger, Hans, homme politique qui, en tant que procureur nazi, a condamné à mort des soldats et des civils. Le architecte de ce programme est chef actuel de la Direction principale, Stahlmann, Richard...

— Stahlmann, qui s'appelle en réalité Artur Illner – l'interrompt Jack à nouveau – est membre du parti communiste allemand depuis la Première Guerre mondiale. Il travaille sous couverture depuis si longtemps que même sa femme l'appelle Stahlmann. »

Content de voir que Jack assimilait si vite les règles du jeu, le Sorcier le gratifia d'un léger sourire.

La remarque de Jack avait ébranlé le Russe, qui sortit un énorme mouchoir de la poche de son pantalon et s'essuya la nuque. « Je peux vous donner... » Vichnevski hésita. Il avait prévu de livrer ce qu'il avait au compte-gouttes, d'échanger un supplément d'informations contre un supplément de protection ; il avait projeté de garder le meilleur pour quand il serait en sûreté en Occident afin de tirer de ses hôtes de quoi s'installer confortablement. Il reprit la parole d'une voix à peine audible. « Je peux vous révéler l'identité d'un agent soviétique dans services de renseignements britanniques. Quelqu'un de haut placé dans leur MI6... »

Jack, toujours posté contre le mur, crut voir le Sorcier se figer sur place.

« Vous savez son nom ? demanda Torriti d'un ton dégagé.

— Je sais choses sur lui qui vous permettront l'identifier.

— Comme ?

— La date précise de son débriefing à Stockholm, été dernier. La date approximative de premier compte rendu oral à Zurich, hiver précédent. Deux opérations dévoilées à cause de lui – dans la première, il s'agit de un agent, dans l'autre, de un micro. Avec ces détails, un enfant pourrait identifier lui.

— Comment se fait-il que vous déteniez ces informations ?

— J'étais en poste à Stockholm en février dernier, quand officier du KGB est arrivé de Centre de Moscou. Il était censé être journaliste sportif à la *Pravda*. Il venait pour contact top secret unique. Il s'agissait de opération coupe-circuit – lui, il a écouté rapport du ressortissant suédois qui avait débriefé la taupe britannique. L'officier du KGB était mari de la sœur de ma femme. Un soir, nous avons invité lui à dîner. Il a bu beaucoup de vodka suédoise. Il a même âge que moi et esprit de compétition ; il a voulu impressionner moi. Il s'est vanté de sa mission.

— Comment s'appelait l'agent du KGB qui est venu à Stockholm ?

— Jitkine, Markel Sergueïevitch.

— Je voudrais bien vous aider, mais il m'en faudrait un peu plus à me mettre sous la dent... »

Le Russe se rongea visiblement les sangs. « Je vous donnerai le micro qui est devenu muet. »

À gestes étudiés, le Sorcier retourna à sa place, rouvrit son calepin, décapuchonna un stylo et regarda le Russe. « Bon, parlons peu mais parlons bien. »

La note manuscrite scotchée sur la porte blindée du sacro-saint bureau du Sorcier, dans la base de Berlin, au deuxième sous-sol d'un bâtiment de briques dans une rue tranquille bordée d'arbres d'une banlieue huppée de Berlin-Dahlem, citait l'évangile selon Torriti : « Mon gars, un territoire a besoin d'être défendu à sa frontière. » Silwan II, sonné, les yeux rouges, l'étui à revolver apparaissant à

l'épaule sous la veste tyrolienne brodée, se tenait vautre sur un tabouret, gardien de la porte du Sorcier et, juste en face, du frigo rempli de slivowitz de contrebande. De l'intérieur du bureau provenait le son crachotant d'un 78 tours déversant des arias de Björling ; le Sorcier, qui se décrivait souvent comme un paranoïaque avéré doté de vrais ennemis, faisait marcher le Victrola à fond pour le cas où les Russes auraient réussi à mettre des micros dans la pièce. De part et d'autre de son énorme bureau, les murs étaient tapissés de râteliers contenant les fusils et mitraillettes qu'il avait « libérés » au cours des ans. L'un des tiroirs de son bureau était rempli de pistolets, un autre de boîtes de munitions. Une bombe à la thermite toute ronde et peinte en rouge trônait sur chacun des trois grands coffres-forts pour détruire en urgence les dossiers si jamais les choses tournaient mal et que les Russes, à un tir de mortier à peine, lançaient l'assaut.

Courbé comme une parenthèse au-dessus du bloc à messages posé sur le sous-main, le Sorcier mettait la dernière touche à son rapport de la nuit pour Washington. Jack, qui revenait de vider la corbeille du Sorcier dans l'incinérateur, poussa la porte et se laissa tomber sur le canapé, juste sous un râtelier. Torriti leva les yeux et examina Jack comme s'il essayait de le remettre. Puis son regard s'éclaira. « Alors, mon gars, qu'est-ce que tu en as pensé ? lança-t-il par-dessus la musique, remuant distraitement la glace dans son whisky avec son index.

— Je ne suis pas convaincu, Harvey, répondit Jack tout aussi fort. J'ai trouvé qu'il bafouillait un peu quand vous lui avez mis la pression sur sa biographie. Quand vous lui avez demandé de décrire la rue où il habitait pendant son premier poste au KGB de Brest-Litovsk. Quand vous lui avez demandé les noms des instructeurs de l'Institut diplomatique du KGB à Moscou.

— T'as grandi où, mon gars ?

— Dans un petit coin qui s'appelle Jonestown, en Pennsylvanie. Et je suis allé au lycée dans le bled d'à côté, Lebanon.

— Et ensuite, pour la modique somme d'environ trois mille dollars par an, ce qui, soit dit en passant, est plus que ce que gagne ma secrétaire, tu as fait ce que les plèbes appellent des études supérieures à Yale. »

Jack lissa de l'index les extrémités de sa moustache de cosaque. « La plèbe représente déjà tout le bas peuple, Harvey. Vous n'avez donc pas besoin de la mettre au pluriel... » Sa voix se perdit lorsqu'il remarqua l'expression peinée tapie dans les ridules autour des yeux du Sorcier.

« Arrête de m'emmerder, mon petit gars, et décris-moi la rue de ton lycée.

— La rue de mon lycée. Oui, bien sûr. Je crois me rappeler qu'elle était bordée d'arbres sur lesquels on écrivait des vers à la mords-moi-le-nœud plutôt cochons.

— C'était quoi, comme arbres ? C'était une rue à sens unique ou pas ? Qu'est-ce qu'il y avait, au carrefour : un stop ou un feu rouge ? Est-ce que c'était une zone de stationnement interdit ? Qu'est-ce qu'il y avait, juste en face du lycée ? »

Jack examina le plafond. « Il y avait des maisons, de l'autre côté de la rue. Non, c'était peut-être en face de mon école de Jonestown qu'il y avait des maisons en face. En face du lycée de Lebanon, il y avait un jardin public. Ou est-ce que c'était derrière ? La rue était... – Jack fit la grimace – je crois que je vois où vous voulez en venir, Harvey. »

Torriti prit une goulée de whisky. « Admettons, histoire de discuter, que Vichnevski est une opération de désinformation. Quand on l'a cuisiné sur sa légende, il nous aurait tout débité d'un trait et nous aurait donné tous les détails en faisant bien attention à ne pas avoir l'air d'inventer au fur et à mesure.

— Mais comment savoir si les Russes n'ont pas une longueur d'avance ? Comment être sûr qu'ils n'ont pas programmé leurs agents pour qu'ils bafouillent en nous servant leurs légendes ?

— Les Russes connaissent peut-être la rue comme leur poche, mais ils n'ont pas les usages du trottoir, ce qui est

une expression que j'ai inventée pour dire qu'ils manquent de raffinement. Et puis mon nez ne m'a pas chatouillé. J'ai toujours le nez qui me chatouille quand je respire un coup monté.

— Vous avez donc avalé le coup du *rezident* qui fait du gringue à sa femme.

— Eh, mon gars, des deux côtés du rideau de fer le rang a ses privilèges. Quel serait l'intérêt d'être le grand patron de Karlshorst si vous ne pouvez même pas draguer la femme d'un de vos mignons, surtout quand le mignon en question est déjà un peu dans le pétrin pour avoir caché qu'il est à moitié juif ? Écoute, mon gars, la plupart des transfuges qui se présentent ici essayent de nous dire ce qu'ils croient qu'on veut entendre : qu'ils sont déçus par le communisme, que le manque de liberté les étouffe, qu'ils ont enfin compris que le vieux Joseph Staline est un tyran, ce genre de conneries.

— Alors, qu'est-ce que vous dites à Washington, Harvey ? Que votre nez ne vous a pas chatouillé ?

— Je leur dis qu'il y a soixante-dix pour cent de chances que le gus soit bien celui qu'il dit qu'il est, et que donc, ça vaut le coup de l'exfiltrer. Je dis que j'aurai toute l'infrastructure prête en quarante-huit heures. Je dis qu'il faut voir la suite du feuilleton concernant la taupe au MI6, parce que si c'est vrai, on est dans un sacré merdier ; on partage depuis toujours tout notre matos avec les cousins, ce qui voudrait dire que nos petits secrets se retrouvent, via les Angliches, sur le bureau d'un mec de Moscou. Et au cas où ça traînerait un peu les pieds à Washington, je leur rappelle que même si le transfuge était un agent double, ça vaudrait quand même le coup de le faire venir.

— Je ne vous suis pas très bien, Harvey. »

Le poing du Sorcier écrasa une sonnette sur le poste du téléphone. Son Oiseau de nuit, Mlle Sipp, une petite brune d'une trentaine d'années aux yeux somnolents qui ne clignaient que très rarement et très lentement, passa la tête dans le bureau ; elle était connue comme le loup blanc à la base de Berlin pour être tombée dans les pommes le jour où

Torriti avait retiré sa chemise pour lui montrer la blessure de shrapnel qui avait décapité la femme nue tatouée sur son bras. Depuis, elle le traitait comme s'il était atteint d'une maladie sexuelle transmissible, c'est-à-dire qu'elle retenait sa respiration en sa présence et passait le moins de temps possible dans son bureau. Le Sorcier poussa le bloc à messages sur son bureau. « Bonne année 1951, Mlle Sipp. Avez-vous pris des résolutions pour cette année ?

— Je me suis promis de ne plus travailler pour vous l'année prochaine », répliqua-t-elle.

Torriti hocha joyeusement la tête ; il aimait les femmes qui avaient de la répartie. « Soyez gentille, mon chou, et portez-moi ça à la radio. Dites à Meech que je le veux chiffré sur un bloc clé et que ça parte en priorité. Je veux le texte codé dans un sac à incinérateur et l'original de retour sur mon bureau dans une demi-heure. » L'Oiseau de nuit quitta précipitamment la pièce et Torriti se versa une nouvelle rasade de whisky, s'enfonça dans le siège de cuir qu'il avait acheté pour rien au marché noir et hissa ses bottes de cow-boy pointues sur le bureau. « Mon gars, je vais maintenant te montrer comment on gère une défection. Comme tu es diplômé de Yale, je vais parler très lentement. On envisage d'abord le pire scénario et on dit que notre ami russe est un agent double qui est venu pour nous faire gober des informations bidon. Si tu veux qu'il passe pour un vrai de vrai, tu l'envoies avec femme et enfant, mais nous, on est quand même des officiers des services de renseignements américains et on nous la fait pas, d'accord ? On se laisse pas impressionner par la vitrine. Arrive un moment où il n'y a plus qu'une façon pour le transfuge de nous prouver sa bonne foi : c'est de nous apporter une certaine quantité d'informations exactes.

— Jusque-là, je suis. Une fois qu'il nous a livré ses informations exactes, et d'autant plus si elles sont importantes, on est sûrs que c'est un vrai transfuge, c'est ça ?

— Non, mon gars, c'est pas ça. Un transfuge qui donne des informations exactes peut encore être un agent double. Autrement dit, un agent double doit donner assez

d'informations exactes pour nous convaincre qu'il est un vrai transfuge et nous faire avaler les conneries qu'il glissera entre les informations exactes. »

Intrigué par la complexité du jeu, Jack se redressa sur le canapé et se pencha en avant. « Ce n'est pas ce qu'on nous enseigne à Washington, Harvey. Alors, le fait qu'un transfuge nous livre des informations exactes ne fait pas nécessairement de lui un vrai transfuge ?

— Quelque chose comme ça.

— Une question, Harvey : si c'est comme ça, pourquoi s'embêter à recevoir des transfuges ?

— Parce que, pour commencer, le transfuge peut être authentique et ses informations exactes seront alors utiles. Ce n'est pas tous les jours qu'on t'apporte l'identité de la taupe du MI6 sur un plateau. Et même si le transfuge est un double, en jouant serré, on peut quand même tirer parti des vraies informations qu'il apporte et laisser tomber l'intox.

— Harvey, j'ai la tête qui tourne. »

Le Sorcier ricana. « Ouais, bon, au fond, ce qu'on fait, c'est qu'on tourne autour de la marmite jusqu'à en devenir fou à lier. À la fin, tout devient une espèce de jeu intellectuel dingue – et pour y jouer, il faut passer de l'autre côté de ce que Maman appelle la jungle des miroirs. »

Jack réfléchit un instant. « Qui est cette Maman dont vous parlez sans arrêt ? »

Mais la tête du Sorcier était déjà retombée sur sa poitrine ; le verre de whisky en équilibre sur le renflement de son ventre, il venait de s'endormir pour la première fois en deux nuits blanches consécutives.

Le rapport du Sorcier, adressé – comme tous les câbles des antennes de la Compagnie à l'étranger à destination de Washington – au DCI, soit le directeur de la CIA, fut déposé directement sur le bureau de Jim Angleton, dans une chemise métallique barrée d'un trait rouge signifiant que le contenu en était tellement sensible qu'il convenait (comme l'indiquait la note humoristique affichée sur le panneau

d'information du premier étage) de le brûler avant même de le lire. L'unique exemplaire du texte décrypté avait déjà été paraphé par le directeur et transmis à Angleton, connu dans la maison sous le nom de code Maman, pour que soit entreprise une « action immédiate ». Le directeur, Walter Bedell Smith, chef d'état-major hargneux d'Eisenhower lors du débarquement de Normandie, dont les changements d'humeur oscillaient disait-on entre la colère et la fureur, avait griffonné en travers du message, d'une écriture pratiquement illisible qui ressemblait à des hiéroglyphes : « Ça me paraît valable. WBS. » Son directeur des opérations adjoint, maître espion de l'OSS pendant la Deuxième Guerre mondiale, Allen Dulles, avait ajouté : « Pour l'amour du ciel, Jim, essayons de ferrer celui-ci comme il faut. AD. »

Le rapport du Sorcier commençait par la litanie habituelle de la Compagnie :

DE : Alice Lecteur
AU : DCI
COPIE À : Hugh Ashmead
SUJET : AE/PERCE-NEIGE
Référence : Votre 28/12/50 en rapport avec décrocher la timbale

Angleton, le magicien décharné, voûté et fumeur invétéré du contre-espionnage de la Compagnie, travaillait dans un grand bureau d'angle du bâtiment « L », l'une des espèces de carcasses provisoires en bois échouées comme des épaves au bord de la Reflecting Pool, entre les monuments à Lincoln et à Washington, depuis la Deuxième Guerre et surnommées, pour des raisons douloureusement évidentes pour ses occupants, l'Allée-aux-Cafards. De la fenêtre d'Angleton, la vue du mémorial de Lincoln aurait été superbe si quelqu'un avait pris la peine d'ouvrir les stores vénitiens. Des milliers de fiches alphabétiques de format sept sur douze bourrées de détails que Maman avait accumulés pendant ses années passées dans le secteur du contre-espionnage – la promotion de 1935 d'un lycée de Brest-Litovsk, les programmes

d'avant-guerre de l'École d'artillerie d'Odessa, les numéros des plaques d'immatriculation des Zil qui transportaient les membres de l'élite soviétique à leurs bureaux du Kremlin – jonchaient le bureau, les tables et les rayonnages. S'il y avait un ordre à la folie, seul Angleton en avait la clé. Grâce à ses précieuses fiches, il put rapidement trouver les réponses aux questions du Sorcier :

1) Oui, il y a bien à Brest-Litovsk une rue Mikhaïl-Koutouzov, du nom du héros de la guerre napoléonienne ; oui, il y a bien une grande statue d'une femme aux yeux bandés liée à un poteau, qui attend son exécution, dans le petit jardin public qui se trouve en face de l'immeuble où logent les officiers du KGB local, rue Koutouzov.

2) Oui, des instructeurs du nom de Piotr Maslov, Guenadi Brykine et Johnreed Arkhanguelski figuraient bien sur le registre de l'Institut diplomatique du KGB de Moscou en 1947.

3) Oui, l'adjoint du *rezident* du KGB de Karlshorst s'appelle bien Oskar Ougor-Molody.

4) Oui, sous couvert de l'appellation Institut de recherche économique et scientifique, un organisme s'est installé dans une ancienne école du quartier de Pankow, à Berlin-Est.

5) Oui, il y a bien un journaliste sportif qui écrit pour la *Pravda* sous le pseudonyme de M. Jitkine. Impossible de confirmer le nom patronymique de Sergueïevitch. On le dit marié, mais impossible de confirmer que c'est à la belle-sœur de AE/PERCE-NEIGE.

6) Non, nous n'avons pas trace de Jitkine se rendant à Stockholm en février dernier, mais sa rubrique hebdomadaire dans la *Pravda* n'est pas parue la troisième semaine de février.

7) Oui, le système d'écoute que la Division D avait introduit dans le bras d'un fauteuil acheté par l'ambassade soviétique à La Haye et installé dans le bureau de l'ambassadeur a été opérationnel jusqu'à vingt-deux heures quarante-cinq le 12 novembre 1949, et puis est devenu muet brusquement. Une visite amicale faite par la suite à l'ambassade

soviétique nous a appris qu'il y avait une petite cavité sous le bras du fauteuil, et nous en avons déduit que les services de contre-espionnage soviétique étaient tombés sur le micro lors d'un nettoyage de routine du bureau et l'avaient retiré. Des transcriptions des conversations de l'ambassadeur soviétique ayant trait aux projets du Kremlin pour forcer les Américains à retirer leurs forces d'occupation de Berlin-Ouest avaient circulé dans la sphère très restreinte du renseignement américain et britannique.

8) Le consensus est ici que AE/PERCE-NEIGE a fait suffisamment preuve de sa bonne foi pour justifier une opération d'exfiltration. Ma source lui signifie de se présenter à Marlborough avec sa femme et son fils, sans valises, quarante-huit heures après son dernier contact.

Angleton signa le message et laissa à sa secrétaire préférée le soin de le faire chiffrer au moyen d'un des codes polyalphabétiques de son service. Une fois revenu dans son bureau d'angle, il fouilla ses poches en quête de cigarettes, en coinça une entre ses lèvres délicates et, sans l'allumer, contempla le vide, le front barré par un pli soucieux. Pour Angleton, l'essence même du contre-espionnage était la pénétration : pour obtenir les secrets de l'ennemi, on infiltrait ses rangs, soit par la défection, comme celle qui s'organisait au même moment à Berlin ou, plus rarement, par un agent en place occasionnel qui faisait parvenir des informations en provenance directe des sanctuaires les plus fermés du KGB. Et le secret le plus convoité était de savoir si l'ennemi vous avait infiltré. Les Russes avaient déjà réussi à pénétrer la communauté scientifique et le gouvernement américains ; interrogée par le FBI, Elizabeth Bentley, communiste américaine mal fagotée qui servait de messenger à son officier traitant soviétique à Washington, avait débité les noms d'une centaine de personnes liées à des réseaux d'espionnage soviétiques aux États-Unis et au Canada, dont Hiss, Fuchs, Gold, Sobell, Greenglass, les Rosenberg. Il y avait de bonnes raisons de croire que

les plans de la bombe atomique que les Russes avaient fait sauter avec succès en 1949 provenaient tout droit des laboratoires de la bombe A américaine, à Los Alamos. Le boulot d'Angleton était de disposer les chariots du contre-espionnage en un cercle protecteur autour de la Compagnie et de faire en sorte qu'aucun Russe ne puisse jamais y glisser, ne fût-ce qu'un orteil. C'est ainsi que Maman, porté par sa réputation d'as du contre-espionnage à l'*Office of Strategic Services* – agence de renseignements américaine de l'époque – pendant la Deuxième Guerre, avait fini par passer devant tout le monde pour diriger les opérations clandestines, une situation qui n'était pas du goût de tous, et en tout cas pas de celui de Torriti.

Angleton et Torriti s'étaient déjà croisés – et avaient croisé le fer – en 1944, alors que Maman, dont on considérait qu'il maîtrisait déjà, à vingt-sept ans, les subtilités du jeu du renseignement, avait été chargé de ramasser les agents fascistes oubliés par les Allemands qui remontaient la botte de l'Italie. Torriti, qui parlait couramment le dialecte sicilien et parvenait très bien à se donner l'allure d'un petit caïd de Sicile, servait de liaison avec les clans de la Mafia qui avaient soutenu les Alliés pendant l'invasion de la Sicile et, plus tard, pendant les débarquements en Italie. Durant les mois qui avaient suivi la reddition de l'Allemagne, le Sorcier était d'avis qu'il fallait soutenir les sociaux-démocrates italiens pour contenir les communistes locaux, qui recevaient un soutien considérable de Moscou et menaçaient de faire une belle percée lors des prochaines élections. Angleton, qui était convaincu que la Troisième Guerre mondiale avait commencé le jour où la Deuxième avait pris fin, prétendait qu'en grattant un peu un social-démocrate, on découvrait un communiste qui recevait ses ordres directement du Kremlin. Le raisonnement d'Angleton avait à Washington la faveur de ceux que le Sorcier appelait « la plaie des grandes écoles » ; la Compagnie appuya de tout son poids – sous forme de dizaines de millions de dollars en liquide, de campagnes de propagande et de quelques

petits numéros de chantage – les démocrates-chrétiens, qui finirent par gagner les élections.

De là où il se trouvait, Angleton considérait que le Sorcier avait assez d'expérience en matière d'opérations sur le terrain pour dresser toutes les batteries d'une défection, mais qu'il n'était plus à la hauteur dès que la situation exigeait une véritable culture géopolitique ; et qu'il était un peu trop lourdaud – et, depuis quelques mois, trop ivre – pour suivre Maman dans ce que T.S. Eliot avait appelé, dans son poème *Gerontion*, « la jungle des miroirs ». Oh, Torriti saisissait bien les premiers niveaux d'ambiguïté : à savoir que même les faux transfuges apportent avec eux des informations exactes pour prouver leur bonne foi. Mais il existait d'autres scénarios plus subtils que seule une poignée d'agents de la Compagnie, avec Angleton à l'avant-poste, pouvait appréhender. Quand on avait affaire à un transfuge porteur d'informations exactes, Maman avait pour ferme conviction qu'il fallait toujours garder à l'esprit que plus l'information exacte qu'il apportait était énorme, plus il y avait un risque que l'autre bord essaye de vous faire avaler un bobard énorme. Quand on avait compris ça, il s'ensuivait, aussi sûrement que la nuit suit le jour, qu'il fallait considérer chaque succès comme une calamité potentielle. Il y avait pourtant nombre de vétérans de l'OSS travaillant pour la Compagnie qui étaient incapables de saisir les différents niveaux d'ambiguïté impliqués dans une opération d'espionnage ; qui chuchotaient que Maman n'était qu'un parano complet. « N'écoute pas ces vieux cons, ricanait le grand pote anglais d'Angleton au cours de leurs déjeuners hebdomadaires dans un troquet de Washington, quand Maman se laissait miner par ce qu'on disait de lui. Ils ont une m-m-mentalité tournée vers l'intérieur, c-c-comme des ongles incarnés. »

Un signal sonore tira Angleton de sa rêverie. Un instant plus tard, un visage familier apparut à la porte. C'était justement celui de l'ami et mentor britannique de Maman, l'agent de liaison du MI6 à Washington. « S-s-salut à toi, Jimbo, s'écria Adrian avec ce bégaiement exubérant un peu

snob qu'Angleton avait entendu pour la première fois pendant la guerre, lorsqu'ils partageaient tous les deux un placard au Rose Garden Hotel, Ryder Street, à Londres. L'hôtel délabré servait à l'époque de centre nerveux aux opérations de contre-espionnage conjointes entre l'OSS américain et les services secrets britanniques, le MI6. L'Anglais, de cinq ans l'aîné d'Angleton et, pendant la guerre, spécialiste du contre-espionnage au MI6 pour la péninsule Ibérique, s'était chargé d'initier le jeune caporal américain, tout juste sorti de Yale et véritable puceau en matière de renseignements, aux mystères du contre-espionnage. À présent, avec à son actif une longue série d'exploits de premier ordre réalisés pendant et après la guerre, Adrian était l'étoile montante au firmament des services secrets britanniques ; les bruits de bureau le désignaient d'ailleurs comme le prochain C, lettre-code qui désignait le patron du MI6.

« Quand on parle du loup... je pensais justement à toi, dit Angleton. Pose-toi là et raconte-moi quels mondes tu as conquis ce matin. »

L'Anglais retira de la chaise fournie par le gouvernement plusieurs boîtes à chaussures remplies de fiches avant de s'asseoir dessus, en face de son ami américain. Angleton trouva une allumette et alluma sa cigarette. Entre eux, sur le bureau, une vieille lampe Tiffany projetait un ovale de lumière jaune pâle sur les rames de papier qui débordaient des corbeilles à courrier. Le visage mince d'Angleton, plus ou moins flou au milieu des volutes de fumée de cigarette, paraissait étonnamment satanique, ou c'est du moins ce que trouva l'Anglais.

« Je viens juste de prendre un petit déjeuner avec ton seigneur et maître, annonça Adrian. Maigre pitance – on se serait crus revenus au C-Connaught pendant le rationnement. Il m'a fait tout un boniment sur une combine complètement branque pour infiltrer des agents émigrés en Albanie, entre t-tous les pays possibles. On dirait bien que les Amerloques comptent sur nous pour faire de Malte une base de ravitaillement et monter une Invincible Armada de

petits bateaux. Tu veux un exemplaire du projet, si jamais tu dois valider l'opération ?

— Un peu, mon neveu, qu'il m'en faut un exemplaire ! »

L'Anglais tira deux enveloppes rebondies de la poche de poitrine de son blazer. « Pourquoi ne pas faire p-p-passer ces trucs au pressing pendant qu'on discute le bout de gras ? »

Angleton sonna sa secrétaire et lui indiqua du menton les enveloppes que tenait son ami. « Gloria, seriez-vous assez gentille pour me passer ça à la thermographie et lui rendre les originaux quand il sortira ? » À moitié chicano de naissance, mais devenu anglophile après son service à Londres où il s'était découvert tant d'affinités avec les Britanniques, Maman fit une trouée dans la fumée pour parler à son ami avec ce soupçon d'accent britannique qui lui venait de trois années passées dans une université anglaise. « Alors, qu'est-ce que tu penses de notre Bedell Smith ? demanda-t-il.

— Entre toi, moi et ces murs, Jimbo, je lui trouve l'œil froid et pas très franc du collier, mais le cerveau réglé au quart de tour. Il a passé en revue la v-v-vingtaine de paragraphes sur la petite affaire albanaise, a laissé tomber son papier et s'est mis à en débiter des passages entiers, avec toutes les références. Ce type donnait même les paragraphes en les citant par leur numéro. Bon sang, il a fallu que je passe toute la nuit à mémoriser ce fichu d-d-document.

— Personne ne nie qu'il est intelligent...

— Le problème, c'est que c'est un militaire. Les militaires sont convaincus que la distance la plus courte entre deux points est toujours une ligne droite, ce dont toi et moi, mon vieux, dans notre infinie sagesse, doutons fortement. En ce qui me concerne, je suis un antieucclidien des plus orthodoxes. Il n'existe tout simplement pas de distance plus courte entre deux points. Il n'y a que des méandres. Rien n'est jamais si simple ; on part d'un point A, et seul le diable sait où on va atterrir. Pour mettre les points sur les i, ton « Bidule » Smith a commencé à râler parce que les mecs des

opérations lui disent un truc sur les groupes de résistance en Albanie et que ses analystes lui en disent un autre.

— Te connaissant, je parie que tu lui as remis les idées en place. »

L'Anglais fit basculer sa chaise en équilibre sur les pieds postérieurs. « En fait, je n'y ai pas manqué. Je lui ai cité notre illustre l-lord de l'Amirauté. Le vrai génie, nous a enseigné Churchill, réside dans la capacité à évaluer des informations contradictoires. Tu as vraiment du génie, Jimbo. Tu sais regarder un fouillis de données apparemment contradictoires et voir la trame qui se dessine en dessous. Et cette trame, comme en a conscience tout espion qui se respecte, est la substance même de n'importe quelle conspiration. »

Les lèvres d'Angleton s'étirèrent en un rare sourire. « Tu m'as appris tout ce que je sais », dit-il. Tous deux récitèrent en chœur la devise de E.M. Forster, qui avait été affichée au-dessus du bureau de l'Anglais pendant leur séjour à Ryder Street : « Faites le lien ! » Puis ils éclatèrent de rire comme des écoliers pris en faute.

Angleton étouffa un début de toux en aspirant l'air par les narines. « Tu m'as bien passé de la pommade, lâcha-t-il enfin, ce qui signifie que tu attends quelque chose de moi.

— Jimbo, tu lis en moi comme en un livre ouvert. » Adrian redressa sa chaise. « Ton général Smith a laissé entendre qu'il y avait une exfiltration sur le feu qui pouvait être intéressante pour moi et les miens. Quand je lui ai demandé les détails salaces, il m'a donné quartier libre pour essayer de te les s-s-soutirer. Alors vide ton sac, Jimbo. Qu'est-ce que tu nous mijotes dans ta c-c-cuisine de grand chef ? »

Angleton se mit à fouiller sur son bureau pour trouver le télégramme du Sorcier dans la petite montagne de papiers. Il le découvrit sous un autre câble de l'antenne de la CIA à Mexico ; signé par deux officiers de la Compagnie, E. Howard Hunt et William F. Buckley Jr., ce dernier donnait les grandes lignes de ce qu'on appelait, par euphémisme, une « opération spéciale parallèle ».

« Franchement, tu es le seul Britannique à qui je peux confier ça, fit remarquer Angleton en agitant le télégramme de Torriti en l'air pour disperser la fumée de cigarette.

— Je t'en remercie, Jimbo.

— Ce qui signifie que tu dois me donner ta parole que tu n'en diras rien à Londres tant que je ne t'aurai pas donné le feu vert.

— Ce doit être sacrément important pour que tu prennes cette précaution.

— Ça l'est.

— Tu as ma parole, mon vieux. Mes lèvres resteront scellées jusqu'à ce que tu les descelles. »

Angleton fit glisser le câble vers son ami britannique, qui chaussa une paire de lunettes basiques de dispensaire et porta le rapport sous la lampe Tiffany. Au bout d'un moment, ses yeux se plissèrent. « Bon Dieu, pas étonnant que tu ne veuilles pas que j'envoie ça à Londres. À manier avec précaution, Jimbo – il y a toujours un risque que le Ruskof soit un leurre et que ses infos fassent p-p-partie d'un plan pour monter ta boutique et la mienne l'une contre l'autre. Tu te rappelles les infos que j'avais fait circuler en Espagne pour convaincre les Allemands qu'on avait une taupe haut placée chez eux ? L'Abwehr a passé six mois à se mordre la queue avant d'envisager que c'était peut-être du pipeau.

— Tout ce que Torriti lui a soutiré lors de leur première rencontre a été vérifié.

— Y compris le micro devenu muet ? »

Angleton hocha la tête derrière le nuage de fumée. « J'ai déjà affecté une équipe pour remonter le fil rouge du micro planqué dans le fauteuil de l'ambassadeur soviétique à La Haye – le produit a eu une circulation limitée, mais a circulé quand même. On peut compter les personnes qui savent d'où il vient sur les doigts des deux mains. »

L'Anglais d'Angleton, vieux routier de la défection, était dans son élément. « Il va falloir marcher sur des œufs, Jimbo. S'il y a vraiment une taupe au MI6, elle va quitter le navire à l'instant où elle sentira venir les ennuis. Le KGB

aura un plan de secours prévu p-p-pour ce genre de choses. Le truc sera de garder la défection secrète aussi longtemps que possible. »

Angleton tira une autre cigarette de son paquet et l'alluma sur le bout incandescent de son mégot. « Torriti va faire passer le Russe et sa famille à Berlin-Ouest et leur faire prendre un avion pour les USA à Tempelhof, dit-il. Je vais mettre des gens dans l'avion pour qu'on puisse commencer à étudier les infos avant que la défection se sache. Avec un peu de chance, on va pouvoir trouver l'identité de la taupe avant que le KGB de Karlshorst se rende compte que l'adjoint du chef de la Première Direction principale s'est fait la malle. Alors, la balle sera dans le camp du MI6 – il faudra alors que vous agissiez vite de votre côté.

— Donne-moi un nom, insista l'Anglais. Et on fera passer un mauvais quart d'heure à ce fils de pute. »

Torriti avait arrêté de boire pour l'exfiltration, ce qui n'était certainement pas une bonne idée dans la mesure où le manque d'alcool le mettait plus à cran encore que d'habitude. Il arpentait la petite pièce de la planque au-dessus du cinéma comme un lion en cage, tournant en rond de façon si métronomique que Jack en eut bientôt le vertige. Posté devant l'oriel, l'Ange Déchu ne quittait pas du regard Doux Jésus, qui faisait faire des ovales interminables à son petit chien de salon muselé dans la rue en contrebas. Régulièrement, il retirait sa casquette de garde et grattait la partie chauve au sommet de son crâne, ce qui signifiait qu'il n'avait pas vu trace du transfuge russe, ni de sa femme ou de son fils de onze ans. La radio de Silwan II, posée par terre, contre un mur, son antenne accrochée en travers de la pièce comme une corde à linge, s'anima, et l'on entendit la voix de la sentinelle postée au fond du cinéma chuchoter : « *Der Film est fertig...* dans huit minutes. Où est quelqu'un ? »

« Et en plus, j'ai le nez qui me chatouille comme un malade, grogna le Sorcier en s'immobilisant brusquement

devant la pendule sur la cheminée. Il se passe quelque chose. D'après mon expérience, les Russes arrivent en retard aux rendez-vous et en avance aux défections. » Le tic-tac de l'imperturbable coucou marquant les secondes fut soudain plus que Torriti ne put en supporter. Il prit son revolver à crosse de nacre dans son baudrier, le saisit par son long canon pour en frapper la pendule d'un coup de crosse, décapitant le coucou et fracassant le mécanisme. « Au moins, on va pouvoir s'entendre penser », annonça-t-il, devançant la question que Jack aurait posée s'il en avait trouvé le courage.

Ils s'étaient rendus dans le secteur soviétique de Berlin-Est par la voie habituelle, Torriti et Jack couchés sur le ventre dans le faux plafond ménagé sous le toit d'un petit camion Studebaker qui avait franchi un point de contrôle peu fréquenté pour l'une de ses livraisons régulières de sacs d'engrais à base d'os broyés ; Doux Jésus et l'Ange Déchu, habillés en ouvriers est-allemands, s'étaient mêlés au flot de gens qui rentraient par la station Friedrichstrasse d'une journée passée à creuser des tranchées pour le tout-à-l'égout dans la partie occidentale de la ville. Doux Jésus l'avait échappé belle quand l'un des *Volkspolizei* est-allemands très chic qui patrouillaient derrière les barrières lui avait demandé son permis de travail, puis l'avait feuilleté pour s'assurer qu'il portait bien tous les tampons nécessaires. Doux Jésus, qui avait à un moment travaillé comme cuistot pour une unité de SS en Roumanie pendant la guerre, et qui parlait couramment allemand, avait marmonné les bonnes réponses aux questions incisives du *Volkspolizei*, qui l'avait alors laissé passer.

Toutes les batteries de l'exfiltration étaient en place. Le transfuge Vichnevski et sa femme quitteraient Berlin-Est à bord du camion d'engrais qui les attendrait dans une ruelle obscure non loin du cinéma ; il arrivait souvent au chauffeur, ressortissant polonais connu pour avoir une femme allemande à Berlin-Ouest et une maîtresse russe dans le secteur oriental de la ville, de rentrer de ses livraisons d'engrais bien après minuit, suscitant les plaisanteries grivoises des

gardes-frontières allemands. Un agent du Service de documentation extérieure et de contre-espionnage français (le SDECE), porteur d'un passeport diplomatique l'identifiant comme un assistant de l'attaché culturel, devait passer à proximité du cinéma à minuit en rentrant d'un dîner à l'ambassade soviétique. Les diplomates alliés refusaient de reconnaître l'autorité de la police est-allemande et ne s'arrêtaient donc jamais pour se prêter aux contrôles des passeports. La Citroën de l'agent, avec ses plaques d'immatriculation de l'ambassade et son petit drapeau français flottant sur l'un de ses pare-chocs en goutte d'eau, propulserait le Sorcier et Jack de l'autre côté des postes-frontières, à Berlin-Ouest. Les deux Roumains se terreraient à Berlin-Est jusqu'au matin, où ils se mêleraient à la foule des ouvriers qui travaillaient à l'Ouest dans la journée. Ce qui ne laissait plus que le fils de onze ans de Vichnevski. Le Sorcier s'était arrangé pour que l'enfant passe la frontière avec un égyptologue hollandais venu en Allemagne de l'Est avec sa femme pour dater certains objets d'un musée de Berlin-Est. Le couple hollandais rentrerait à Berlin-Ouest avec un faux passeport familial sur lequel figurait la photo un peu floue du garçon censé avoir cinq ans de moins et un visa pour le père hollandais, son épouse et leur fils de dix ans tamponné jusqu'à la moindre de ses pages chiffonnées. Le Sorcier avait déjà rodé cette procédure une demi-douzaine de fois ; le *Volkspolizei* est-allemand en charge du point de contrôle avait toujours fait signe à la famille de passer avec un regard de pure forme sur la photo du passeport. Une fois passé la frontière, les trois Russes seraient conduits vitesse grand V à l'aéroport berlinois de Tempelhof où on leur ferait prendre un avion de transport de l'US Air Force jusqu'au centre d'accueil des transfuges de Francfort, en Allemagne fédérale, d'où on les conduirait à la base aérienne d'Andrews, dans le Maryland.

Mais l'exfiltration ne serait un succès que si Vichnevski et sa famille parvenaient à semer les veilleurs – il y avait au KGB de Karlshorst des gens qui n'étaient là que pour surveiller les faits et gestes des autres membres du KGB – et

à gagner la planque au-dessus du cinéma. Torriti reprit sa ronde, s'arrêtant à chaque tour pour regarder dans la rue par-dessus l'épaule de l'Ange Déchu.

Une nouvelle explosion de parasites s'échappa de la radio, par terre. « *Film ist zu Ende*. Tous doivent partir. *Gute nacht* à vous. S'il vous plaît, souvenez-vous pour l'amour de Dieu de déposer le *Geld* sur mon compte. »

Dans la rue, en bas, des silhouettes emmitouflées dans de longs pardessus s'éloignèrent du cinéma. Doux Jésus, qui piétinait sous une lampe à vapeur de mercure, leva les yeux vers l'oriel faiblement éclairé sous l'avant-toit du cinéma et haussa les épaules en un mouvement circonspect. Jack baissa l'antenne et entreprit de la ranger dans le boîtier de la radio. « Combien de temps comptez-vous encore attendre, Harvey ? » demanda-t-il.

Transpirant à cause du manque d'alcool, le Sorcier se tourna vers Jack. « On attend jusqu'à ce que je décide d'arrêter », décréta-t-il.

L'Irlandais qui était en Jack refusa de céder. « Il était censé être ici avant la fin du film. » Puis il ajouta d'une voix plus calme : « S'il ne s'est pas encore montré, il y a peu de chance qu'il le fasse maintenant. S'il n'a pas été découvert, nous pourrions peut-être remettre l'exfiltration à une date ultérieure. »

L'Ange Déchu intervint avec inquiétude : « Si le Russe a été découvert, la planque n'est peut-être plus sûre. Ce qui nous mettrait dans la merde jusqu'au cou, chef. »

Torriti plissa le visage au point de ne plus avoir que deux fentes à la place des yeux. Il savait qu'ils avaient raison : non seulement les Russes ne viendraient plus, mais il devenait imprudent de traîner. « D'accord, on lui donne encore cinq minutes et on rentre », dit-il.

Le temps passait avec une lenteur abominable, ou c'est du moins l'impression qu'avait Jack tandis qu'il gardait les yeux fixés sur la grande aiguille de sa Bulova. À la fenêtre, Silwan II surveillait la rue tout en faisant rouler sa tête d'un côté puis de l'autre, fredonnant à mi-voix un vieux chant liturgique roumain. Soudain, il appuya le front contre

la vitre et se pressa la main sur le ventre. « Sainte Marie, mère de Dieu, fit-il d'une voix rauque. Doux Jésus a pris le chien dans ses bras.

— Merde alors », s'écria Jack, qui connaissait le sens du signal.

Se figeant à mi-course, Le Sorcier pensa qu'il avait affreusement besoin d'une gorgée de whisky médicinal pour se remettre les idées en place. « À toute vie, il faut un peu de pluie », grogna-t-il.

L'Ange Déchu appela : « Oh, oui, les voilà – un, deux, oh, merde, sept, attendez, huit voitures de la *Volkspolizei* ont tourné dans la rue. Doux Jésus disparaît au coin, là-bas.

— Temps pour nous de disparaître aussi », annonça Torriti. Il prit son pardessus froissé sur le dossier d'une chaise, Jack fourra la radio dans son étui et tous les trois, Jack ouvrant la marche et le Sorcier soufflant derrière, franchirent la porte et gravirent l'étroit escalier. C'était le chemin qu'ils devaient prendre avec les transfuges russes. De deux étages plus bas leur parvint le vacarme des crosses de fusil martelant la grosse porte à double battant du cinéma, puis des cris étouffés en allemand tandis que la *Volkspolizei*, accompagnée par une poignée d'agents du KGB, envahissait le bâtiment.

En haut de l'escalier, Jack déverrouilla la porte d'acier et la poussa avec son épaule. Une bouffée d'air hivernal lui heurta le visage, lui faisant monter les larmes aux yeux. Au-dessus d'eux, une demi-lune projetait des ombres sur le toit. Au-dessous, dans les toilettes du cinéma, de grosses bottes défonçaient la fausse cloison au fond du placard à balais et commençaient à monter les marches. Une fois Jack et Torriti sur le toit, l'Ange Déchu ferma la porte et fit glisser silencieusement les deux verrous. Le Sorcier, essoufflé par l'effort, parvint à commenter : « Ça va ralentir un peu ces fils de pute. » Puis tous trois franchirent en diagonale les bardeaux glissants. Silwan II aida le Sorcier à escalader un muret, les conduisit sur le toit voisin jusqu'à une rangée de cheminées en briques puis enjamba un mur et descendit l'échelle de bois qu'il avait placée là quand le Sorcier avait

tout organisé pour l'exfiltration. Lorsque son tour vint, Jack commença à descendre les degrés de l'échelle, puis sauta directement sur le toit. Le Sorcier, lui, chercha précautionneusement chacun des barreaux du bout du pied avant de descendre.

Tous trois s'accroupirent un moment, écoutant le vent glacé siffler par-dessus les toits. Chargé d'adrénaline et le sang lui battant aux oreilles, Jack se demanda s'il avait peur ; il fut assez satisfait de découvrir que non. De quelque part au-dessous d'eux leur parvinrent des exclamations en allemand, puis une porte donnant sur le toit s'ouvrit brusquement et deux silhouettes argentées apparurent. Les rayons de deux lampes torches balayèrent les cheminées et éclairèrent l'échelle de bois. L'une des silhouettes marmonna quelque chose en russe. L'Ange Déchu sortit d'une poche un vieux Beretta de calibre 9 qu'il avait pris autrefois sur le cadavre d'un fasciste italien dont il venait de trancher la gorge, près de Patras, en Grèce. Arme légère et discrète parfaite pour les combats en intérieur, le Beretta était équipé d'un silencieux massif au bout du canon. Torriti gratta la nuque de Silwan II et, collant les lèvres contre son oreille, lui glissa : « Seulement celui en uniforme. »

Étreignant son poignet droit dans sa main gauche, l'Ange Déchu visa la plus haute des deux silhouettes et tira sur la détente recourbée. Jack perçut un bref soupir, comme un pneu qui se dégonfle. L'une des deux torches roula sur le toit. La silhouette qui l'avait tenue parut se fondre dans l'ombre du sol. Le souffle court, l'autre homme leva les deux mains, celle qui tenait la torche, et celle qui tenait une arme, bien au-dessus de sa tête. « Je sais que c'est vous, Torriti, appela-t-il d'une voix rauque. Pas tirer. Je suis KGB. »

Jack se sentait bouillir. « Nom de Dieu, descends-moi ce salaud ! »

Le Sorcier baissa l'arme de Silwan II. « On peut abattre les Allemands, mais avec le KGB, c'est une autre histoire. On ne leur tire pas dessus. Ils ne nous tirent pas dessus. » À l'adresse du Russe, il lança : « Lâchez votre arme ! »

Le Russe, silhouette trapue portant un pardessus civil et un feutre, devait savoir ce qui allait venir, car il se retourna et posa doucement sa torche et son arme sur le toit. Puis il se redressa, retira son feutre et attendit.

Avançant sur la pointe des pieds, l'Ange Déchu traversa le toit, s'approcha du Russe par-derrière et abattit vivement la crosse du Beretta sur son crâne, au-dessus de l'oreille – assez fort pour lui donner des migraines pour le restant de ses jours, mais pas assez pour le tuer. Puis le Roumain rattrapa adroitement le Russe sous les aisselles et le coucha sur le toit.

Un instant plus tard, ils dévalaient tous les trois l'escalier mal éclairé de l'immeuble, fonçaient dans un couloir qui empestait l'urine et sortaient par une porte de service dans une ruelle pleine de poubelles empilées les unes sur les autres. Le camion à engrais était dissimulé derrière les poubelles. Sans un mot, l'Ange Déchu disparut dans l'obscurité. Torriti et Jack grimpèrent sous le faux plafond du véhicule et tirèrent l'échelle derrière eux. Le moteur démarra doucement et le camion, roulant en feux de position, sortit de la ruelle et traversa les petites rues silencieuses de Berlin-Est vers un poste-frontière de Pankow et le secteur français de la ville divisée au-delà.

Même les anciens de la base berlinoise n'avaient jamais vu le Sorcier si remonté. « Je n'y crois pas, bordel ! crachait-il, ses cris enroués résonnant dans les couloirs souterrains. Le type du KGB sur le toit connaissait même mon *nom* ! » Torriti versa une rasade de whisky dans un verre, se l'envoya dans le fond du gosier et s'en gargarisa avant de l'avaler. La brûlure de l'alcool le calma. « Bon, dit-il à son Oiseau de nuit, racontez-moi tout ça très lentement. »

Mlle Sipp, assise sur le canapé, croisa les jambes et se mit à citer par le menu le descriptif brut des opérations fixé sur son carton à messages. Elle dut hausser la voix pour se faire entendre par-dessus le 78 tours de Tito Gobbi interprétant Scarpia. Le fait que Torriti ne parut même pas

remarquer la frontière érotique où le haut des bas se fixait à la jarretelle indiquait bien l'état de nerfs dans lequel il se trouvait.

« Élément numéro un », commença Mlle Sipp, la voix vibrante de musicalité réprimée. (En fait, elle s'était engagée comme Oiseau de nuit de Torriti pour se payer des leçons de chant à l'Opéra de Berlin, leçons qui s'étaient interrompues quand son professeur lui avait dit qu'elle avait presque autant de talent que son coq.) « Les services d'écoute de la base de Berlin ont remarqué une augmentation du volume de transmissions entre Moscou et Karlshorst, et vice versa, quatre-vingt-cinq minutes avant l'heure où le transfuge et sa famille devaient se présenter à la planque.

— Les salauds recevaient leurs instructions de tonton Joseph, grogna le Sorcier.

— Élément numéro deux : la sœur de la femme de chambre qui travaille à l'hôtel près de Karlshorst a appelé son contact à Berlin-Ouest, qui nous a prévenus que les Russes s'agitaient comme des poules qui avaient perdu leurs petits, et donc qu'il se passait quelque chose.

— C'était à quelle heure ? voulut savoir Jack, adossé à un mur.

— L'heure H moins soixante minutes, à peu près.

— Ces salopards savaient qu'il allait y avoir une défection, devina le Sorcier, plus pour lui-même que pour les huit personnes qui s'étaient rassemblées dans son bureau pour une autopsie des faits pareille à une veillée mortuaire. Mais ils n'ont eu cette information qu'au dernier moment.

— Vichnevski a peut-être craqué, suggéra Jack. Il transpirait peut-être tellement que ça a attiré l'attention sur lui. »

Le Sorcier écarta la possibilité du revers de la main. « Mon gars, c'était un dur à cuire. Il n'était pas venu jusque-là pour faire tout foirer au dernier moment.

— Peut-être qu'il en a parlé à sa femme et que c'est elle qui a craqué. »

Torriti plissa le front de concentration. Puis il secoua la tête une fois. « Il avait tout prévu. Tu te rappelles quand il m'a demandé si j'avais un micro en marche ? Il me testait. Il

avait déjà dû tester sa femme avant de l'impliquer dans une défection. S'il l'avait crue susceptible de craquer, il aurait filé sans elle. Quant au gosse, tout ce qu'il avait besoin de savoir, c'est qu'ils allaient à la dernière séance de cinéma.

— On peut voir ça autrement, insista Jack. La femme peut avoir ou non couché avec le *rezident* – quoi qu'il en soit, elle avait probablement peur de lui, sans parler de sa honte d'avoir créé autant de problèmes à son mari après la confrontation qu'il a eue avec le *rezident*. Ce qui aurait pu lui donner assez de motifs pour partir avec Vichnevski.

— Tu as les oreilles qui fument, mon gars », commenta Torriti, mais on voyait bien qu'il était content de son Apprenti. Le Sorcier ferma les yeux et leva le nez en direction de Mlle Sipp. Celle-ci reporta aussitôt son attention sur le descriptif en équilibre sur ses genoux.

« Mon Dieu, où en étais-je ? Ah, oui. Élément numéro trois : le Rabbin a fait son rapport du centre culturel judéo-allemand pour dire que les troupes est-allemandes de Hauptverwaltung Aufklärung se sont rassemblées à côté de véhicules garés dans la cour derrière l'école du secteur de Pankov. Cela se passait trente-cinq minutes avant l'heure H.

— Le minutage semble suggérer que ce sont les Russes qui ont été avertis et non pas les Allemands. »

Toutes les têtes se tournèrent vers celui qui avait parlé, E. Winstrom Ebbitt II, relativement nouveau venu à la base de Berlin. Procureur new-yorkais grand et large d'épaules, qui était entré en action avec l'OSS pendant les derniers mois de la guerre, Ebby, comme l'appelaient ses amis, avait récemment repris du service avec la Compagnie et avait été affecté à Berlin pour placer des agents émigrés dans les « zones interdites » d'Europe de l'Est et d'Union soviétique. Il avait passé toute la nuit dans le réduit radio de la base, à attendre que deux de ses « troufions », qui avaient été parachutés en Pologne, donnent de leurs nouvelles. Curieux d'en savoir plus sur la défection avortée, il était passé au bureau du Sorcier quand il avait appris qu'il y aurait une veillée funèbre matinale. « J'imagine que les Russes ont probablement mis *leurs* Allemands au courant au dernier

moment, ajouta Ebby, parce qu'ils ne leur font pas plus confiance que nous ne faisons confiance aux *nôtres*. »

Le Sorcier jeta un regard malveillant au jeune homme aux cheveux longs et ondulés et aux larges bretelles fantaisie qui était assis sur l'un des coffres-forts et jouait avec la boîte de thermitite rouge. « Élémentaire, mon cher Watson, fit Torriti d'un ton moqueur. Faites attention que ce machin ne vous pète pas dans les mains. Au fait, vous avez eu des nouvelles des agneaux que vous avez envoyés à l'abattoir ?

— Malheureusement, non, Harvey. Ils ont manqué la fenêtre horaire. Il y en a une autre dans la nuit de demain.

— Comme je l'ai toujours dit, ce sont ces putains de barbares qui sont en train de gagner cette putain de guerre. » Torriti reporta son attention vers Mlle Sipp.

« Élément numéro quatre : cette nuit, l'officier de service de Gehlen à Pullach nous a appelés sur la ligne rouge pour nous dire qu'un de leurs agents en zone soviétique, particulièrement doué pour l'espionnage oculaire, avait repéré des fourgons remplis de *Volkspolizei* qui dressaient des barrages sur les voies d'accès de la base aérienne soviétique d'Eberswalde. Quelques minutes plus tard – soit au moment où le transfuge était censé rappliquer à la planque, monsieur Torriti – l'agent a repéré un convoi de limousines Tatra qui débouchait sur la piste par une entrée peu utilisée dans la chaîne de clôture. Une ambulance militaire brune était prise en sandwich au milieu du convoi. Des dizaines de civils – des gros bras du KGB à en juger par la coupe de leurs pantalons, d'après la sentinelle – sont sortis des Tatra. Deux brancards, avec des corps attachés dessus, ont été sortis de l'ambulance et montés par une rampe dans l'avion qui attendait en bout de piste, moteur rugissant. » Mlle Sipp leva la tête et commenta avec un sourire lumineux : « On peut donc en déduire que Vichnevski et sa femme étaient encore en vie à ce moment-là. Enfin – son sourire s'altéra et la voix lui manqua – on ne les aurait pas attachés à des brancards s'ils étaient décédés, si ?

— Ça ne nous dit pas ce qu'est devenu le gosse, remarqua Jack.

— Si vous me laissez finir, fit l'Oiseau de nuit avec humeur, je vous donnerai le gosse aussi. » Elle se retourna vers le Sorcier, et croisa à nouveau les jambes ; cette fois, le mouvement éveilla une lueur d'intérêt dans le regard impatient de son patron. « Un garçon – la sentinelle a estimé qu'il avait entre dix et quinze ans, mais a ajouté que c'était difficile à dire à cause de tous les vêtements que portait l'enfant – a été tiré d'une des Tatra et, encadré par deux costauds qui le portaient chacun sous un bras, est monté lui aussi dans l'avion. Le garçon sanglotait et appelait "papa" en russe, ce qui a laissé l'officier de service de Gehlen penser que les deux personnes attachées aux brancards devaient être russes. »

Admiratif, le Sorcier abattit sa paume sur son bureau. « Ce putain de Gehlen mérite bien le fric qu'on lui file. Vous vous rendez compte : il avait une sentinelle assez près pour *entendre* le même appeler son père. Il doit avoir l'un des mecs des troupes d'assaut de la Hauptverwaltung Aufklärung à son service. Pourquoi nos sentinelles, qu'on paye la peau du cul, n'ont-elles pas cette qualité-là ?

— Gehlen est censé avoir introduit un de ses agents, Fremde Heere Ost, dans l'entourage proche de Staline pendant la guerre, fit remarquer l'archiviste de la base berlinoise, Rosemarie Kitchen, ancienne bibliothécaire à Yale.

— Oui, et à quoi ça l'a avancé finalement ? plaisanta Ebby, provoquant un rire étouffé dans l'assistance.

— Je ne vois foutrement pas ce qu'il y a de drôle », explosa Torriti. Il foudroyait Ebby du regard. « Ces putains de Russes ont été rancardés – les enculés du KGB savaient quand, où et qui. Vichnevski a eu rendez-vous avec une balle tirée dans sa nuque à bout portant, et ça me dérange, d'accord ? Ça me dérange de savoir qu'il comptait sur moi pour le sortir de là et que je ne l'ai pas fait. Ça me dérange de savoir que moi aussi j'ai failli y rester, avec Jack et les deux Silwan. Et tout ça veut dire qu'on a été donnés par un putain de taupier ! Comment se fait-il que tous les agents qu'on envoie en Tchécoslovaquie ou en Roumanie terminent devant un peloton d'exécution ? Comment se fait-il que les

émigrés qu'on fait passer en Pologne ne nous envoient pas de message radio pour nous dire qu'ils passent de bonnes vacances. P.-S. : bises à tonton Harvey ? Comment se fait-il que ces salopards du KGB sachent ce qu'on fait avant même qu'on le sache nous-mêmes ? »

Torriti souffla par les narines. Pour les personnes entassées dans la pièce, ce fut comme un coup de clairon les sommant d'agir. « Bon, voilà ce qu'on va faire. Pour commencer, je veux les noms de tous ceux qui, de ce putain de Bedell Smith jusqu'au moindre larbin, savaient, à Washington comme à la base de Berlin, qu'on allait faire sortir un transfuge qui prétendait pouvoir identifier une taupe soviétique au MI6. Je veux les noms des secrétaires qui ont tapé ces putains de messages, je veux les noms des employés au chiffre qui les ont codés et décryptés, je veux les noms des femmes de ménage qui ont brûlé ces saloperies de rubans de machine à écrire. »

Mlle Sipp, qui prenait des notes en sténo sur les pages doubles du registre de nuit, leva la tête, les yeux larmoyants de fatigue. « Quel ordre de priorité dois-je mettre sur tout cela, monsieur Torriti ? Il est sept heures de moins à Washington. Ils dorment à poings fermés, là-bas.

— Dites que c'est *urgent*, coupa le Sorcier. Et réveillez-moi tout ça. »

Occupant la table 41, assis en face d'un grand miroir fixé au mur du fond afin de pouvoir surveiller les autres clients de La Niçoise, son troquet préféré de Wisconsin Avenue, dans Upper Georgetown, Maman siffla son bourbon Harper et, attirant l'attention du garçon, signala qu'il était prêt à passer aux Martinis doubles. Adrian, jamais en retard quand il s'agissait d'arroser un repas, trinqua avec lui dès que les premiers verres furent posés sur la table. « S-s-sacrée époque, dit-il à l'envoyé de Londres, jeune ministre qui venait de faire casquer la Compagnie pour faire de Malte une base d'opérations albanaise. On montait tous sur le toit du Rose Garden, whisky en m-m-main, pour regarder

les engins allemands arriver. Bon sang, si une bombe était tombée Ryder Street, ça aurait emporté la moitié de nos agents.

— De loin, les V1 faisaient un bruit de machine à coudre, se rappela Angleton. Il y avait un moment de silence absolu juste avant qu'ils ne tombent, et puis il y avait l'explosion. Quand ça tombait assez près, on sentait l'immeuble trembler.

— C'est le silence que je détestais le plus, fit Adrian avec émotion. Aujourd'hui encore, je ne supporte pas le silence complet. C'est sûrement pour ça que je parle autant.

— Tout ça était fini quand je suis arrivé, commenta le visiteur de marque de Londres. Une sacrée guerre, pas vrai ? » Il écarta une manchette très amidonnée pour consulter une montre extrêmement coûteuse qui indiquait les phases de la lune. Puis il se pencha vers Adrian et demanda : « Ne devrions-nous pas commander ? »

Adrian dédaigna la question. « Le mieux, c-c-c'était la nuit, continua-t-il. Tu te rappelles comme on fouillait l'obscurité avec nos projecteurs pour traquer les bombardiers huns ? Quand ils en dégotaient un, on aurait dit une espèce de mite géante punaisée au rayon de lumière.

— Dites donc, ce ne serait pas votre M. Hoover qui vient d'entrer ? Qui est le type avec lui ? »

Adrian regarda par-dessus la monture de ses lunettes de la santé publique. « Aucune idée. »

Angleton examina le nouveau venu dans le miroir. « C'est le sénateur Kefauver », dit-il. Il leva trois doigts pour réclamer une nouvelle tournée. « J'avais une garçonnière à Craven Hill, près de Paddington, rappela-t-il à Adrian. Mais je n'y allais pas souvent. Je passais presque toutes mes nuits sur un divan, dans notre trou à rats.

— Il avait déjà du mal à lever le nez de son boulot, indiqua Adrian à l'envoyé de Londres. On n'arrivait pas à le mettre dehors. Vous pouviez passer à son bureau à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, il était plongé dans ses putains de fiches, occupé à résoudre une énigme.

— Vous savez ce qu'on dit de qui travaille tout le temps », commenta l'envoyé de Londres, pensant à l'adage : À toujours travailler les enfants s'abrutissent.

Adrian pencha la tête. « Franchement, je n'en ai pas la moindre idée, dit-il. Qu'est-ce qu'on dit ? »

— En fait, je ne le sais pas trop moi-même. Quelque chose du genre que les mêmes s'abrutissent. Un truc comme ça.

— Quels mêmes ? demanda Maman, le front barré d'un pli perplexe.

— J'ai dit les mêmes ? fit l'envoyé avec un petit sourire gêné. Oh, seigneur, je suppose que pour petits ou grands, c'est la même chose ! »

« Bon Dieu, Jimbo, j'ai cru que j'allais me dilater la rate quand tu lui as demandé de quels mêmes il parlait », commenta Adrian, après qu'ils eurent abrégé le supplice de l'envoyé, qui avait usé sa manche à force de consulter sa montre, et l'eurent laissé partir à un important rendez-vous de seize heures dans les bas-fonds embrumés.

Ils goûtaient au calvados que le sommelier avait commandé exprès pour Angleton. Au bout d'un moment, Maman s'excusa et fila téléphoner à sa secrétaire depuis la boutique du tailleur voisin ; il ne voulait pas risquer d'utiliser l'un des téléphones du restaurant de crainte qu'ils ne soient écoutés par les Russes. En revenant à sa table, il fut intercepté par M. Andrieux, chef d'antenne à Washington du SDECE français. Celui-ci se leva d'un bond et vint pomper la main de Maman tout en lui glissant des secrets à l'oreille. Il fallut plusieurs minutes à Angleton pour libérer ses pauvres doigts et regagner la table 41. Il se glissa sur son siège et, levant son verre pour être resservi, il murmura à Adrian : « Les Français me traitent comme un caïd depuis qu'ils m'ont épinglé une Légion d'honneur sur la poitrine.

— Les grenouilles sont une race à part, critiqua Adrian en portant le dos de sa main à sa bouche pour étouffer une éructation. J'ai entendu dire qu'un de leurs gros bonnets avait étudié une opération qu'on se proposait de monter

contre les communistes français... il a lâché que ça marcherait probablement en pratique, mais qu'il doutait que ça fonctionne en théorie. Désolé pour mon petit ministre, Jimbo. On dit qu'il est très fort dans sa partie. À part ça, je ne sais pas très bien ce que c'est, sa partie. Enfin, il faut bien que quelqu'un lui donne à bouffer. On peut parler bouitique, maintenant qu'il est parti. Des nouvelles de Berlin ? »

Maman étudia son ami de l'autre côté de la table. « Ça ne va pas te plaire.

— Essaye toujours.

— *Amicitia nostra dissoluta est.* (Notre amitié est dissoute.) Je vois clair dans votre jeu, à toi et tes amis du KGB. »

L'Anglais, qui savait reconnaître une plaisanterie quand il en entendait une, ricana de plaisir en identifiant la citation. « Le télégramme de Néron à Sénèque quand il a décidé que le temps était venu pour son tuteur de se faire hara-kiri. Seigneur, Jimbo, je suis juste étonné d'avoir pu vous aveugler si longtemps. Sérieusement, qu'est-il arrivé à votre ami russe qui voulait passer à l'Ouest à Berlin ?

— Le Sorcier m'a réveillé la nuit dernière avec un câble estampillé *urgent* – et ça n'a pas arrêté depuis. Vichnevski ne s'est pas présenté. Mais le KGB, oui. Les choses ont tourné au vinaigre. Torriti est resté sur place plus longtemps qu'il n'aurait dû, et il a fallu qu'il tue un Allemand et qu'il cogne un Russe à la tête pour s'en sortir. Vichnevski et sa femme, sans doute drogués, ont été ramenés à Moscou pour affronter la musique. Le gosse aussi.

— Bon Dieu, que s'est-il passé ?

— À toi de me le dire.

— Et l'info de Vichnevski ? La taupe du MI6 ? »

Pour toute réponse, Maman fit courir l'un de ses doigts tachés de nicotine sur le bord de son verre, faisant naître un gémissement mélancolique.

Au bout d'un moment, Adrian remarqua pensivement : « C'est vraiment pas de bol. Je crois que je vais passer l'info de Vichnevski à C – il n'y a pas de quoi faire tout un repas, mais ça le mettra en appétit. Dis-moi si je me

trompe, Jimbo. Les Russes ont débriefé quelqu'un du MI6 à Stockholm l'été dernier, et à Zurich l'hiver d'avant. Deux opérations qui ont foiré peuvent le désigner : l'une qui impliquait un agent, l'autre un micro à La Haye...

— Je ne t'ai pas descélé les lèvres, rappela Angleton à son ami.

— Il va m'étriper s'il apprend que je savais et que je ne lui en ai rien dit.

— Il ne l'apprendra pas par moi.

— Qu'y a-t-il à gagner à attendre ?

— Si Vichnevski ne nous a pas raconté de bobards, s'il y a bien une taupe au MI6, ce pourrait être n'importe qui, y compris C lui-même.

— J'aurais pensé que C était au-dessus de la mêlée, commenta l'Anglais avec un haussement d'épaules. J'espère seulement que tu sais ce que tu fais. »

Un garçon apporta un plateau d'argent avec l'addition pliée dessus. Adrian tendit la main, mais Angleton fut plus rapide. « C'est la reine qui a payé la dernière, rappela-t-il. Celle-là est pour moi. »

Le compagnon d'Angleton, Harold Adrian Russell Philby – Kim pour ses collègues du MI6, Adrian pour une poignée de vieux potes de Ryder Street comme Angleton – eut un léger sourire. « D'abord Malte. Et maintenant, le déjeuner. On dirait que notre destin est de vivre des largesses yankees. »

Jack McAuliffe avait emmené Ebby s'encanailler dans un cabaret chic, *Die Pfeffermühle* (Le Moulin à Poivre), tout près du Kurfürstendamm, artère principale de Berlin-Ouest crépitant de néons. La boîte était pleine de diplomates, d'espions et d'hommes d'affaires représentant les quatre puissances qui occupaient Berlin. Sur la petite scène, un travesti vêtu de ce que les Allemands appellent *Fahne*, une tenue tapageuse, débitait des histoires courtes puis s'esclaffait si fort que son ventre se soulevait. « Pour l'amour de Dieu, ne riez pas aux blagues antisoviétiques, avertit le

fantaisiste en agitant l'index en direction d'un interlocuteur imaginaire. Ça vous vaudrait trois ans de prison. » Montant alors la voix d'une demi-octave, il fit la réponse de l'ami. « Ça vaudrait mieux que trois ans dans une de ces nouvelles tours résidentielles de Friedrichsmain. » À une table d'angle, des Britanniques huppés éclatèrent de rire à la plaisanterie que venait de faire l'un d'eux. Le comédien crut que le rire lui était destiné et leur adressa une petite révérence.

À une petite table près des toilettes, Jack écarta de l'index la mousse de sa chope, rejeta la tête en arrière et, pomme d'Adam saillante, vida sa bière d'un long trait. Puis, s'essuyant la bouche d'un revers de la main, il reposa soigneusement la chope vide près des deux autres qu'il avait déjà vidées. « Nom de Dieu, Ebby, ne sois pas si vache avec lui ! dit-il à son ami. Le Sorcier est comme un chien sauvage sur lequel tu tomberais en plein champ. Il faut rester sans bouger et le laisser te renifler le pantalon et les chaussures avant qu'il commence à t'accepter.

— C'est le fait qu'il boive que j'ai du mal à avaler, répliqua Ebby. Je ne vois pas comment on peut laisser la direction de la base de Berlin à un alcool.

— L'alcool lui sert à endormir la douleur. Il souffre, Ebby. Il se trouvait à Bucarest à la fin de la guerre. Il servait sous les ordres du Wiz quand Wisner dirigeait l'antenne de l'OSS là-bas. Il a vu les wagons à bestiaux soviétiques emmener les Roumains qui avaient été du côté des Allemands vers les camps sibériens. Il a entendu les cris des prisonniers, et il a aidé à enterrer ceux qui préféraient se tuer plutôt que de monter dans les trains. Ça l'a marqué à vie. Il prend la lutte contre le communisme comme une croisade personnelle – ce sont les forces du bien contre les forces du mal. Là, c'est le mal qui vient de prendre la main, et ça le tue.

— Alors, il boit.

— Oui, il boit. Mais ça ne l'empêche pas de rester extrêmement compétent. L'alcool alimente son génie. Si jamais le KGB me coinçait sur un toit de Berlin-Est, c'est Harvey que je voudrais avoir à côté de moi. »

Ils échangèrent un regard entendu ; Ebby avait appris par des bruits de couloir leur aventure sur le toit, après la défection avortée.

À l'autre bout de la salle, complètement ivre, un attaché russe d'une cinquantaine d'années, portant un blazer à revers énormes, se leva en chancelant et se mit à gueuler, en russe, une chanson populaire intitulée *Les Nuits moscovites*. Au bar, deux officiers de l'armée américaine, tout juste diplômés de Yale, se levèrent de leur tabouret et entonnèrent les paroles originales de Kipling qui étaient devenues l'hymne de Yale.

*Finis, pour nous, l'Espoir, l'Honneur ;
l'Amour, la Vérité, ça cesse...*

Jack bondit sur ses pieds et chanta avec eux.

C'est barreau à barreau qu'on nous descendons l'échell'...

Ebby, qui avait commencé ses études à Yale avant de faire son droit à Columbia, se leva et se joignit à eux.

*La m'sur' de notr' tourment, c'est cell' de notre jeunesse –,
Nous avons su trop jeun's le mal originel !*

Une demi-douzaine de civils américains occupant une grande table dans un coin, se retournèrent pour écouter. Plusieurs d'entre eux reprirent le chant en chœur.

*Tout' notre hont' c'est repentance
Du crime qui causa notr' sentence –,
Nous tirons vanité de n'avoir plus d'orgueil.*

Alors qu'ils approchaient de la fin de la chanson, d'autres clients du cabaret vinrent grossir les rangs des chanteurs. Le travesti, furieux, quitta la scène.

Le péché d'Ruben, ce fut l'nôtre,

*jusqu'à c'qu'au sol lointain on s'vautre
pour mourir, – et personn' ne Leur parl' de ce deuil.*

Tous les Américains présents dans l'établissement avaient fini par se lever et agitaient leur chope au-dessus de leur tête en hurlant le refrain. Les diplomates russes et des divers pays de l'Est regardaient la scène avec un effarement amusé.

*TROUPIER D'FAMILLE RIBOULdingANTS,
DAMNÉS D'ICI LA FIN DES TEMPS –,
AH, DIEU AIT PITIÉ D'NOUS VRAIMENT,
BÊ ! OUAIS ! BÊ !¹*

« Ici, tout le monde est fou, Ebby, dut hurler Jack pour se faire entendre par-dessus les applaudissements frénétiques. Je suis fou. Tu es fou. La question est : mais qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour me retrouver dans cette maison de dingues ?

— D'après ce que tu m'as raconté au Cloud Club, répliqua Ebby en hurlant, ta grosse erreur a été de dire oui quand l'entraîneur vous a proposé, à toi et à ton partenaire d'aviron, de prendre un dernier verre chez Mory. »

1. Traduction de Jules Castin (*N.d.T.*).

PREMIÈRE PARTIE

Armer le fusil

*Un instant plus tard, elle s'y enfonçait
à son tour, sans du tout s'inquiéter de
savoir comment elle en pourrait ressortir.*

Photo : un vieux cliché de sept sur douze, en noir et blanc qui a viré au sépia. Écrite à la main en travers de la marge blanche découpée, il y a une inscription passée : Jack, Leo et Stella après la Course, mais avant la Chute. Il y a une date, mais elle est estompée et illisible. Sur la photo, deux hommes d'une vingtaine d'années à peine, brandissant de longues rames enroulées dans les chemises qu'ils viennent d'arracher à l'équipe de Harvard, posent devant un fin canot de course. Se tenant légèrement à l'écart, une jeune femme mince, vêtue d'une jupe lui arrivant aux genoux et d'un chandail universitaire d'homme, est prise en train d'écarter ses cheveux de ses grands yeux inquiets avec les doigts ouverts de sa main gauche. Les deux garçons sont habillés à l'identique de chaussures de bateau, d'un short et d'un maillot sans manches, chacun portant un grand Y sur la poitrine. Le plus grand des deux garçons, qui arbore une moustache de cosaque, tient une bouteille de champagne ouverte par le goulot. Il a la tête inclinée vers la chemise qui flotte comme un drapeau ennemi accroché à la pelle de son aviron, mais des yeux, il dévore la fille.

New London, Connecticut, dimanche 4 juin 1950

Se disputant la première place entre les bouées, les deux embarcations de huit rameurs avec barreur filaient sur la surface pareille à un miroir de la Thames. De molles bouffées d'air porteuses du parfum salin de la mer et des cris stridents des étudiants amassés sur la rive leur parvenaient par tribord. Ramant pour Yale, Jack McAuliffe ramena son aviron à plat un brin trop tôt, se ressaisit et entendit le barreur, Leo Kritzky, jurer dans sa barbe. Aux quatre cinquièmes du parcours, Leo poussa le rythme au sprint. Derrière Jack, plusieurs rameurs commencèrent à ponctuer chaque coup d'aviron d'un grognement rauque. Faisant coulisser son siège jusqu'à ce que ses genoux touchent ses aisselles, Jack entama son attaque et sentit l'eau gonfler sous sa rame. Une vive douleur l'étreignit à la côte qui s'était soudée, puis brisée et soudée à nouveau. Chassant en clignant des yeux les élancements de sa cage thoracique, Jack tira sur le manche de sa rame, mouillé de sang à cause d'une ampoule éclatée. Des rais de lumière se réfléchissant sur l'eau l'aveuglèrent un instant. Quand il put voir à nouveau, il aperçut l'embarcation de Harvard comme un reflet inversé de la leur, ses avirons pénétrant l'eau, ramenant à plat et se redressant avec une synchronisation impeccable. Le barreur dut estimer que le canot de Harvard était devant parce qu'il fit passer le rythme des coups de rame à quarante-huit par minute. En équilibre sur le bord effilé de la quille, roulant et déroulant ses membres en un long mouvement fluide, Jack s'abandonna à la cadence de la douleur. Quand le canot de Yale fendit la ligne d'arrivée

juste devant l'embarcation écarlate, il s'écroula sur sa rame et essaya de se rappeler quel éclair de folie l'avait poussé à s'enrôler dans l'équipage.

« L'aviron, clama Skip Waltz par-dessus le vacarme de la gare de chemin de fer, est un superbe entraînement à la vraie vie au sens où vous prenez quelque chose qui est au départ très simple et que vous le perfectionnez.

— À votre avis, monsieur Waltz, quel est le moment le plus délicat d'une course ? » interrogea le reporter du journal étudiant de Yale.

Waltz retroussa les lèvres. « Je dirais que c'est à chaque nouveau coup de rame, parce qu'en fait, vous allez dans une direction, et le canot va dans la direction opposée. Je dis toujours à mes garçons que l'aviron est une métaphore de la vie. Si vous n'êtes pas parfaitement en équilibre sur la quille, le bateau va osciller et la course vous filera entre les doigts. » L'entraîneur jeta un coup d'œil sur la pendule de la gare et ajouta : « Je crois que c'est terminé, les enfants », avant de rejoindre son équipage sur le quai. Les garçons prenaient leurs sacs molletonnés sur un chariot à bagages. Waltz chercha une pièce dans la poche de son pantalon et la donna au porteur noir, qui toucha le bord de sa casquette rouge en guise de remerciement. « Ça tente quelqu'un de prendre une chope chez Mory ? proposa Waltz.

— Ça vous embête si je remets ça à une autre fois, chef ? demanda l'un des rameurs. J'ai un oral de philo à sept heures pile demain matin, et je n'ai toujours pas lu la *Critique de la raison pure* de Kant. »

L'un après l'autre, les rameurs se défilèrent et rentrèrent à l'université, leur sac molletonné accroché à l'épaule. Seuls Jack, Leo et la petite amie de Leo, Stella, répondirent à l'invitation de l'entraîneur. Waltz alla chercher sa Frazer Vagabond au parking du bout de la rue et revint devant l'entrée de la gare. Leo et Jack fourrèrent leurs sacs dans le coffre, et tous trois s'entassèrent dans la voiture.

Quand ils arrivèrent chez Mory, l'endroit était presque désert. Deux serveurs et une poignée d'étudiants portant tous veste et cravate applaudirent la victoire sur l'ennemi juré, Harvard. « Des Green Cups pour nous quatre », lança l'entraîneur alors qu'ils prenaient place autour d'une petite table, sur des chaises en bois à haut dossier. Pendant un moment, ils parlèrent poids des canots, forme des pelles et extension idéale des coulisses sur lesquelles se déplacent les rameurs à chaque coup d'aviron.

« C'est vrai que ce sont des rameurs de Yale qui ont inventé la coulisse ? demanda Jack.

— Et comment ! répondit l'entraîneur. C'était dans les années 1880. Avant ça, les rameurs devaient graisser leur pantalon et glisser sur les fesses le long d'une planche posée au fond du bateau. »

Lorsque les green cups arrivèrent, l'entraîneur Waltz leva son verre et salua ses deux équipiers. Penchant la tête, il leur demanda négligemment s'ils parlaient une langue étrangère. Il s'avéra que Jack parlait couramment l'allemand et se débrouillait en espagnol ; Leo, jeune homme ardent et emporté, qui avait grandi dans une famille d'immigrants russes juifs anticommunistes et qui bénéficiait d'une bourse complète pour un cursus d'histoire et langues slaves, parlait russe et yiddish comme un autochtone, et italien comme un touriste. L'entraîneur acquiesça d'un signe de tête, puis leur demanda s'ils trouvaient le temps de suivre la situation internationale. Comme ils lui répondirent que oui, il orienta la conversation sur le coup d'État communiste de 1948 en Tchécoslovaquie et la récente condamnation à perpétuité du cardinal Mindszenty en Hongrie rouge. Les deux jeunes gens tombèrent d'accord pour dire que si les Américains et les Britanniques ne traçaient pas une frontière à défendre en Europe, les Russes envahiraient l'Allemagne et la France pour gagner la Manche. Waltz les interrogea alors sur ce qu'ils pensaient des tentatives russes pour chasser les Alliés hors de Berlin.

Jack soutint avec passion le pont aérien de Truman qui avait forcé Staline à renoncer au blocus. « Si Berlin prouve

quoi que ce soit, ajouta-t-il, c'est que Staline ne comprend qu'une chose, la force. »

Leo estimait que le devoir de l'Amérique était de se battre plutôt que d'abandonner Berlin aux rouges. « La guerre froide va finir par se transformer en guerre tout court, dit-il en se penchant par-dessus la table. L'Amérique a baissé les bras trop tôt après la reddition des Allemands et des Japonais, et ça a été une grosse erreur. Bon Dieu, il faudrait réarmer vite fait. On devrait arrêter d'observer cette guerre froide pour commencer à la faire. Il faut qu'on cesse de faire patte de velours pendant qu'eux font de tous les pays satellites des États esclaves et sabotent les élections libres en France et en Italie.

— Je suis curieux de savoir ce que vous pensez de cette affaire McCarthy, tous les deux, s'enquit l'entraîneur.

— Bon, répliqua Jack, peut-être que McCarthy exagère un peu quand il dit que le gouvernement est infesté de cocos qui ont leur carte du parti. Mais, comme on dit, il n'y a pas de fumée sans feu.

— Mon sentiment, intervint Leo, c'est qu'il faudrait mettre un peu de carburant dans cette nouvelle agence de renseignements que Truman nous a concoctée. Il faut qu'on les espionne comme eux, ils nous espionnent.

— C'est tout à fait ça », soutint Jack avec cœur.

Stella, assistante sociale à New Haven, de sept ans plus âgée que Leo, secoua la tête avec dégoût. « Je ne suis pas d'accord avec un seul mot de ce que vous venez de débiter, les garçons. Il y a une chanson au hit-parade... Ça s'appelle : *Enjoy yourself, it's later than you think* (Amuse-toi, il est plus tard que tu ne penses). Tout est dans ce titre : il faut qu'on prenne du bon temps *parce qu'il* est plus tard qu'on ne pense. » Voyant que tous la regardaient, elle rougit. « Eh, j'ai le droit d'avoir mon opinion !

— Monsieur Waltz parle sérieusement, Stella, lui dit Leo.

— Et moi aussi, je parle sérieusement. On ferait mieux de s'amuser avant que la guerre n'éclate, parce qu'une fois que ce sera fait, on ne pourra plus... ceux qui seront encore

en vie n'auront plus qu'à s'enterrer comme des vers dans des abris souterrains. »

En rentrant à l'appartement proche du campus que Leo et Jack partageaient (quand ils n'étaient pas fourrés dans l'abri à bateaux de Yale, sur la Housatonic) avec un étudiant russe en échange universitaire qui s'appelait Evgueni Alexandrovitch Tsipine, Leo essaya de discuter avec Stella, mais elle ne voulut rien entendre. « Je ne vois pas l'intérêt de redéclencher toutes les hostilités juste pour pouvoir rester dans un bled paumé comme Berlin. »

Leo fut exaspéré. « Ton pacifisme à la noix fait exactement le jeu de Staline. »

Stella glissa son bras sous celui de Jack, frottant au passage son sein contre le coude du jeune homme. « Leo est fâché contre moi, Jacky, fit-elle avec une moue moqueuse. Mais tu me comprends, toi, au moins.

— On peut même pousser la compréhension plus loin, si tu veux, répliqua Jack avec un sourire lubrique.

— J'espère que tu ne cherches pas à me doubler, avertit Leo.

— Je croyais que l'équipage partageait tout », dit Jack.

Leo s'arrêta net. « Qu'est-ce que tu attends de moi, Jack ? Que je te prête Stella pour la nuit ?

— Ça y est, commenta Jack avec bonne humeur. Il faut encore que tu prennes la mouche.

— Mais quand est-ce que tu vas te rentrer ça dans la tête ? fit Stella à Jack. À force de la prendre, il va finir par la gober, sa mouche. » Elle se tourna vers Leo. « Soyons clairs, dit-elle avec le plus grand sérieux. Je ne t'appartiens pas, Leo. Tu as une franchise, rien de plus. Ce qui signifie que personne n'emprunte Stella, à moins qu'elle n'y soit disposée. »

Tous trois se remirent en marche. Jack secouait la tête. « Nom de Dieu ! Leo, mon vieux, mon pote, ce qu'on est bêtes... je crois qu'on se fait complètement embobiner.

— Stella n'essaye pas de nous embobiner...

— Je ne parle pas de Stella. Je parle de Waltz. Depuis quand un entraîneur parle-t-il politique avec ses rameurs ?

Tu te rappelles ce qu'il nous a demandé juste avant qu'on parte à Roach Ranch ? Si on trouvait le patriotisme démodé ? Si on pensait que quelqu'un pouvait changer quelque chose dans un monde menacé par la guerre atomique ? Et souviens-toi de ce qu'il a dit en partant – sur le fait que Evgueni étant fils de diplomate russe, mieux valait ne pas parler de cette conversation devant lui.

— Pour l'amour du ciel, Evgueni n'est pas *communiste*, assura Stella.

— Je ne dis pas qu'il est communiste, merde alors, protesta Jack. Quoique, si on y pense, son père le soit probablement, pour être là où il est. » Il se tourna vers Leo. « Comment avons-nous pu ne pas le voir ? L'entraîneur est un chasseur de têtes. Et les têtes, c'est nous. »

Leo le gratifia d'un de ses célèbres sourires mauvais. « Et pour qui tu crois qu'il recrute ? La Compagnie nautique de New Haven ?

— Ce doit être quelque chose en rapport avec le gouvernement. Et je te parierais que ça ne dépend pas des Eaux et Forêts. » La moustache cosaque de Jack frémit de satisfaction. « Merde alors, répéta-t-il. Skull and Bones ne nous a pas recrutés, mais j'ai l'impression qu'une organisation bien plus mystérieuse qu'une des sociétés secrètes de Yale s'apprête à le faire.

— Comment une organisation pourrait-elle être plus secrète que Skull and Bones ? » s'enquit Stella, mais ses deux compagnons étaient à présent trop absorbés pour lui répondre.

Ils gravirent en file indienne l'étroit escalier mal éclairé d'un immeuble minable de Dwight Street, poussèrent la porte d'un petit appartement au cinquième étage, posèrent leurs sacs dans un coin et trouvèrent leur colocataire russe avachi sur la table de la cuisine, la tête posée sur *The American Revolution* de Trevelyan. Quand Jack le secoua par l'épaule, Evgueni bâilla, s'étira et dit : « Je rêvais que vous étiez le premier bateau de la classique Harvard-Yale à arriver troisième.

— Leo nous a fait faire un sprint aux quatre cinquièmes de la course, raconta Jack. Et Yale a gagné d'un poil. Les deux rameurs qui sont morts d'épuisement ont été jetés dans la rivière avec les honneurs. »

Stella mit de l'eau à chauffer et Jack passa un 78 tours de Cole Porter. La « troïka » comme aimaient à se surnommer les trois occupants de l'appartement, poussa le rameur mécanique dans un coin et s'installa par terre dans le salon minuscule pour, comme d'habitude, refaire le monde jusque tard dans la nuit. Evgueni, jeune homme blond et trapu, dont les yeux clairs semblaient changer de couleur selon son humeur, se spécialisait en Histoire américaine et était devenu incollable sur la révolution dite guerre de l'Indépendance ; il s'était plongé dans le *General Washington's Spies* de Pennypacker et *The American Revolution* de Trevelyan et était allé jusqu'à suivre les pas de Washington, parcourant à pied pendant les vacances d'hiver le chemin emprunté par l'armée continentale entre Valley Forge et Trenton, en traversant le Delaware gelé. « J'ai compris la grande différence entre la révolution américaine et la révolution bolchevique, disait-il à présent. Il manquait à la version américaine une vision centrale unificatrice.

— Les Américains étaient contre la tyrannie et les impôts sans représentation, rappela Jack à son ami russe. Ils étaient pour les droits de l'individu, et en particulier pour le droit d'émettre une opinion minoritaire sans être opprimé par la majorité. Ce sont des visions unificatrices. »

Evgueni eut un petit sourire dégoûté. « Le : "Tous les hommes ont été créés égaux" de Jefferson n'incluait pas les Noirs qui travaillaient dans son usine de clous de Monticello. Même l'armée continentale censément idéale de George Washington, était conduite selon des principes élitistes – quand on était appelé, on pouvait payer quelqu'un pour qu'il prenne votre place, ou envoyer un esclave noir. »

Stella mit de la poudre de café instantané dans les tasses, les remplit d'eau bouillante et les distribua. « La vision centrale de l'Amérique a été de propager le mode de vie

américain d'un bout à l'autre de notre radieux continent, commenta-t-elle, et on a appelé ça la Destinée manifeste¹.

— Le mode de vie américain n'a pas mal réussi aux cent cinquante millions de personnes qui vivent ici, répliqua Jack, surtout quand on regarde comment vivote le reste du monde.

— Eh, protesta Stella, je travaille avec des familles noires ici, à New Haven, qui n'ont pas de quoi faire un repas décent par jour. Tu les comptes dans tes cent cinquante millions de satisfaits ? »

Evgueni sortit une petite flasque de cognac de cuisine et en arrosa son café avant de passer le flacon aux autres. « Ce qui motivait Jefferson et Washington, comme ce qui motive les Américains aujourd'hui, c'est une sorte d'impérialisme sentimental, énonça-t-il en remuant son café avec la gomme fixée au bout de son crayon. La révolution de la côte est s'est répandue d'un bout à l'autre de votre radieux continent en passant sur le corps de deux millions d'Indiens. Vous, les Américains, vous ne cessez de prétendre que vous voulez sauver le monde pour la démocratie, mais la vérité, c'est que vous voulez sauver le monde pour la United Fruit Company. »

Leo se rembrunit. « Et toi, comment voudrais-tu refaire le monde, Evgueni ? »

Jack se releva pour mettre un nouveau disque. « Oui, parle-nous de la vision unificatrice de Staline.

— Je ne tiens pas ma "vision centrale" de Staline. Pas même de Marx. Elle me vient de Léon Tolstoï. Il a passé la plus grande partie de sa vie à chercher une théorie unificatrice, la clé qui pourrait ouvrir toutes les portes, l'explication universelle qui pourrait s'appliquer à nos passions, à l'économie, à la pauvreté et à la politique. Ce que je suis vraiment, c'est tolstoïste. »

1. *Manifest Destiny* : doctrine du XIX^e siècle selon laquelle les États-Unis avaient le droit et le devoir de s'étendre sur tout le continent nord-américain. (N.d.T.).

Leo intervint : « L'explication universelle – la force qui conditionne tous les choix humains – s'avère, d'après Marx, purement économique. »

Stella gratifia Jack d'un coup de coude dans les côtes. « Je croyais que c'était le sexe qui était derrière tous nos choix », railla-t-elle.

Jack agita un doigt accusateur devant le visage de la jeune femme. « Toi, tu as encore lu Freud.

— L'erreur de Freud a été de tirer des généralités de cas particuliers, reprit Evgueni en se penchant en avant, pris par son propre discours. Et le cas particulier, en l'occurrence, c'était lui-même. N'oubliez pas que la majorité des rêves qu'il a analysés étaient les siens. Tolstoï, lui, est allé au-delà de sa propre expérience – il a entrevu une force, un destin, une organisation qui présidait à toute l'histoire ; “quelque chose d'incompréhensible, mais qui est certainement la seule chose qui compte”, comme il le fait dire à son prince André. »

Leo versa ce qui restait de leur cognac de cuisine dans sa tasse. « L'expérience humaine est trop complexe et trop intangible pour être réduite à une seule loi ou à une seule vérité.

— Toute vision qui mène à des camps de concentration est résolument mauvaise », fit Jack sur un ton catégorique.

Stella leva la main comme si elle était en classe. « Qu'en est-il des camps de concentration américains ? Ils sont plus difficiles à identifier parce qu'ils n'ont ni murs ni barbelés autour. On appelle ça les ghettos noirs et les réserves indiennes.

— Stella a raison, bien sûr..., commença Evgueni.

— Et le rideau de fer ? protesta Jack. Et les nations esclaves qui sont emprisonnées derrière ? Un Noir peut sortir du ghetto quand il veut, merde alors ! On ne peut pas en dire autant d'un Polonais ou d'un Hongrois.

— Des soldats noirs se sont battus pendant la Deuxième Guerre mondiale dans des unités à part, commandées par des officiers blancs, coupa Evgueni. Votre M. Truman a enfin imposé l'intégration dans l'armée l'année dernière,

soit quatre-vingt-quatre ans après la fin de votre guerre de Sécession.

— Quand on discute avec vous deux, c'est un peu comme si on se cognait la tête contre les murs », fit Jack avec lassitude.

Evgueni se leva et prit sur un rayonnage, derrière une pile de livres, une autre bouteille de cognac bon marché qu'il fit circuler. Les membres de la troïka versèrent tous un trait d'alcool dans le reste de café au fond de leurs tasses. Puis Evgueni leva sa tasse et lança en russe la devise : « *Za ouspiekh nachévo beznadiojnovo diéla !* »

— *Za ouspiekh nachévo beznadiojnovo diéla !* répétèrent Jack et Leo.

— Tu me l'as déjà dit, mais j'oublie toujours, intervint Stella. Qu'est-ce que ça veut dire, déjà ? »

Leo lui donna la traduction : « Au succès de notre tâche désespérée ! »

Stella étouffa un bâillement. « Pour le moment, ma tâche la plus désespérée est de garder les yeux ouverts. Moi, je vais me pieuter. Tu viens, Leo, mon chou ? »

— Tu viens, Leo, mon chou ? » roucoula Jack en imitant Stella.

Leo jeta un regard noir en direction de Jack, mais suivit Stella et disparut dans la chambre au bout du couloir.

Au petit matin, alors que les premières lueurs gris cendre commençaient à zébrer le Harkness Quadrangle, Leo s'éveilla et découvrit que Stella n'était plus dans le lit étroit. Traversant, encore ensommeillé, l'appartement silencieux, il perçut le gratterment d'un saphir tournant indéfiniment sur la plage de fin d'un disque, dans le salon. Evgueni dormait profondément sur le vieux divan, sous la fenêtre au store déchiré, un bras tombant vers le lino et le bout de ses doigts coincé dans le chef-d'œuvre de Trevelyan sur la révolution américaine pour ne pas perdre sa page. Leo souleva doucement le saphir du tourne-disque et éteignit la veilleuse d'Evgueni. Alors que ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité, il remarqua la lueur qui passait sous la porte de la chambre de Jack donnant sur le salon. S'attendant à

trouver Jack en plein travail, il saisit la poignée et la tourna doucement pour entrouvrir la porte.

À l'intérieur, une bougie projetait en crachotant des ombres vacillantes sur le papier peint qui se décollait. L'une des ombres était celle de Stella. Elle portait une des chemises d'aviron sans manches aux couleurs de Yale de Leo et était affalée sur le lit, le dos contre le mur et ses longues jambes nues tendues et largement écartées. Une autre ombre était projetée par Jack. Il se tenait agenouillé par terre entre les cuisses argentées de Stella, la tête penchée en avant. Examinant la scène obscure, l'esprit embrumé de Leo décida qu'il était tombé sur Jack se prosternant devant un autel.

Leo discerna le visage de Stella dans la pénombre. Elle le regardait droit dans les yeux, un léger sourire de complicité étirant ses lèvres entrouvertes.

Travaillant dans un bureau inoccupé que son vieux cabinet juridique mettait à sa disposition dès qu'il venait à Manhattan, Frank Wisner termina son entretien avec E. (pour Elliott) Winstrom Ebbitt II et le raccompagna aux ascenseurs. « Je suis très heureux que Bill Donovan ait fait en sorte que nos chemins se croisent, dit-il avec son accent traînant du Mississippi, étirant ses voyelles comme des élastiques pour les faire claquer sur les consonnes. Le Wiz (ou l'As), comme on surnommait affectueusement Wisner à la Compagnie, était le chef adjoint, juste après Allen Dulles, de ce que certains journalistes avaient appelé le service des pièges à cons de la toute jeune Central Intelligence Agency. Ancien de l'OSS à la beauté plutôt rude, il gratifia son visiteur d'un de ses sourires édentés légendaires. « Bienvenue à bord, Ebby », déclara-t-il en lui tendant une poigne virile.

Ebby la prit en hochant la tête. « J'ai été très flatté qu'on me demande d'intégrer une équipe aussi prestigieuse. »

Ebby pénétra dans l'ascenseur et le Wiz lui assena une claque dans le dos. « Nous verrons jusqu'à quel point vous vous sentirez flatté quand vous m'entendrez gueuler

dès qu'une opération ne se termine pas comme je l'avais escompté. Le Cloud Club, demain, seize heures trente. »

Ebby sortit de l'ascenseur deux étages plus bas pour prendre une serviette pleine de notes juridiques sur son bureau. Puis il poussa la double porte en verre épais qui arborait en lettres dorées les inscriptions : « Donovan, Leisure, Newton, Lumbard & Irvine » et « Avoués ». À l'exception des deux femmes de ménage noires qui passaient l'aspirateur sur les moquettes, les bureaux étaient déserts. Alors qu'il retournait aux ascenseurs, Ebby s'arrêta pour rédiger une note à sa secrétaire de sa petite écriture bien nette. « Vous seriez gentille d'annuler mon rendez-vous de seize heures et de me garder mon après-midi libre. Essayez de m'obtenir un quart d'heure avec M. Donovan n'importe quand dans la matinée. Aussi, s'il vous plaît, passez les dossiers en attente au Thermofax et laissez les copies sur le bureau de Ken Brill. Dites-lui que cela me rendrait vraiment service s'il pouvait prendre connaissance de tout cela rapidement, au plus tard pour lundi. » Puis il griffonna « E.E. » au bas de la page qu'il coinça avec un presse-papiers, sur le buvard en sous-main.

Quelques instants plus tard, les portes tournantes du numéro deux de Wall Street projetèrent Ebby dans la chaleur de cette fin d'après-midi. Desserrant sa cravate, il héla un taxi, donna au chauffeur une adresse sur Park Avenue et la Quatre-vingt-huitième Rue et lui dit de prendre tout son temps. Il n'était pas pressé d'affronter l'orage qui ne manquerait pas d'éclater.

Eleonora (prononcé à l'italienne depuis que la jeune Eleonor avait passé, dans le cadre de ses études à l'université de Radcliffe, un semestre à étudier les bijoux étrusques à la villa Giulia de Rome) était en train de se vernir les ongles pour le dîner quand Ebby, agitant un verre d'eau et d'absinthe avec un petit fouet d'argent, pénétra dans la chambre. « Chéri, où étais-tu passé ? s'exclama-t-elle avec un froncement de sourcils. Les Wilson nous ont invités pour huit heures, ce qui signifie qu'il faut qu'on soit à leur porte

à huit heures trente au plus tard. J'ai entendu dire qu'il y aurait M. Harriman...

— Manny va bien ?

— Quand Mlle Utterback est allée le chercher, la maîtresse lui a dit que Manny avait pris peur au moment où les sirènes d'attaque aérienne se sont mises à hurler et que tous les enfants ont dû s'abriter sous les tables. Ces alertes atomiques me font peur à moi aussi. Tu as passé une bonne journée ?

— Frank Wisner m'a invité bavarder avec lui chez Carter Ledyard cet après-midi. »

Vaguement intéressée, Eleonora leva les yeux de ses ongles. « Vraiment ? »

Ebby remarqua que le moindre cheveu de la tête superbe de sa femme était en place, ce qui signifiait qu'elle était passée chez le coiffeur après son déjeuner avec ses copines de Radcliffe à l'Automat, sur Broadway. Il se demanda, et ce n'était pas la première fois, où était passée la jeune fille ardente qui l'attendait, enroulée dans une bannière immense sur laquelle on pouvait lire : « Bienvenue à la maison – Bravo », quand le bananier le ramenant de la guerre l'avait déposé sur un quai de Manhattan. Elle était à l'époque si impatiente qu'il la prit dans ses bras, même s'ils ne s'étaient pas vus depuis quatre ans ; de se mettre au lit avec lui, même si elle était vierge ; d'aller à l'autel au bras de son père et d'accepter de l'aimer, de l'honorer et de lui obéir, même si elle lui avait bien fait comprendre, dès le premier jour, que la partie sur l'obéissance était une simple formalité. Pendant leurs premières années de mariage, c'était son argent à elle – un héritage et un salaire d'experte en joaillerie à temps partiel chez Bergdorf – qui lui avait permis de terminer son droit à Columbia. Puis, lorsqu'il avait obtenu son diplôme et une place chez « Wild » Bill Donovan, son ancien patron à l'OSS qui avait repris son métier d'avoué à New York, Eleonora avait plus ou moins décidé de prendre sa retraite pour commencer à vivre comme elle comptait bien s'y habituer.

De l'autre côté de la chambre, Eleonora porta une main à la lumière pour examiner ses ongles. Ebby décida qu'il ne servirait à rien de tourner autour du pot. « Le Wiz m'a proposé un travail. J'ai accepté. »

— Frank Wisner est donc revenu travailler chez Carter Ledyard ? Je suppose que cette affaire à Washington n'a pas marché pour lui. J'espère que vous avez parlé salaire ? Te connaissant, mon chéri, je sais que ce n'est jamais toi qui mettrais un sujet aussi sale que l'argent sur le tapis. T'a-t-il parlé d'un éventuel partenariat ? Il faut que tu sois malin – M. Donovan pourrait te proposer de devenir son associé pour ne pas te perdre. D'un autre côté, papa ne serait pas mécontent que tu entres chez Carter Ledyard. M. Wisner et lui se connaissent depuis Yale – ils faisaient tous les deux partie de Skull and Bones. Il pourrait glisser un mot pour toi... »

Ebby empila deux oreillers et s'étendit sur le couvre-lit crème. « Frank Wisner n'est pas retourné chez Carter Ledyard. »

— Chéri, tu pourrais retirer tes chaussures. »

Il dénoua ses lacets et se déchaussa. « Le Wiz travaille toujours pour le gouvernement. »

— Je croyais que tu m'avais dit l'avoir vu chez Carter Ledyard. »

Ebby reprit depuis le début. « Frank dispose ici d'un bureau quand il est de passage en ville. Il m'a demandé de monter et m'a proposé un poste. Je vais bosser avec lui à Washington. Tu seras contente de savoir que j'ai mis le sujet si sale de l'argent sur le tapis. Je commencerais à un niveau 12 dans la fonction publique, ce qui donne six mille quatre cents dollars par an. »

Eleonora referma son flacon de vernis à ongles avec beaucoup d'application. « Chéri, si c'est une blague stupide... » Elle se mit à agiter les doigts en l'air pour faire sécher son vernis, mais s'arrêta net en voyant le regard de son époux. « Tu es sérieux, Eb, c'est bien ça ? Pour l'amour du ciel, tu ne veux quand même pas t'impliquer dans cette

ridicule agence de renseignements dont parlait la dernière fois M. Donovan en prenant son brandy.

— J'ai bien peur que oui. »

Eleonora dénoua la ceinture de son peignoir de soie et le laissa glisser de ses épaules délicates ; il tomba en tas sur le sol, et y resterait jusqu'à ce que la bonne cubaine range la chambre, le lendemain matin. Ebby remarqua que sa femme portait une de ces combinaisons dernier cri qui faisaient aussi soutien-gorge et redressaient ses petits seins en pointe. « Je croyais que tu avais grandi, Eb », disait-elle en enfilant une robe Fogarty noire à taille pincée et jupe à fanfreluches. Certaine qu'elle pourrait le convaincre sans problème de renoncer à cette idée ridicule, elle recula vers lui afin qu'il remonte sa fermeture à glissière.

« C'est justement ça, répliqua Ebby en se redressant pour se battre avec la fermeture à glissière. J'ai grandi. J'en ai jusque-là des fusions d'entreprises, des cours de la Bourse et des fonds en fidéicomis pour petits-enfants gâtés. Frank Wisner dit que le pays est en danger, et il n'est pas le seul à le penser. M. Luce a appelé ce siècle le siècle américain, mais on en est à la moitié et ça commence à ressembler de plus en plus au siècle soviétique. Le président tchécoslovaque, M. Masaryk, a été défenestré, et c'en a été fini du dernier pays libre d'Europe de l'Est. Ensuite nous avons perdu la Chine au profit des rouges. Si on ne se magne pas un peu, la France et l'Italie vont virer communistes et c'est toute notre position en Europe qui sera menacée. » Il abandonna la fermeture à glissière et effleura du dos de la main la nuque de sa femme. « Beaucoup d'anciens de l'OSS reprennent du service, Eleonora. Le Wiz a été très convaincant – il a dit que les gens ayant mon expérience des opérations clandestines ne se trouvaient pas à tous les coins de rue. Je ne pouvais pas lui refuser ça. Tu comprends ? »

Eleonora échappa à ses doigts malhabiles et traversa la pièce, les pieds chaussés de bas, pour s'examiner dans le miroir en pied. « J'ai épousé un avoué très doué qui avait un brillant avenir...

— C'est moi que tu aimes ou mes diplômes de droit ? »

Elle le regarda dans le miroir. « Pour être parfaitement honnête, chéri, les deux. Je t'aime dans le contexte de ta profession. Papa est avoué, mes deux oncles sont avoués, mon frère termine son droit à Harvard dans un an et entrera alors dans le cabinet de papa. Comment veux-tu que je leur explique que mon mari a décidé d'envoyer balader une place à trente-sept mille dollars par an dans l'un des cabinets les plus huppés de Wall Street pour un petit job à six mille dollars par an – à faire quoi ? Tu as déjà fait ta guerre, Eb. Laisse celle-ci à d'autres. Combien de fois faudra-t-il que tu joues au héros dans cette vie ? » Sa jupe volant autour de ses chevilles délicates, Eleonora se retourna vers son mari. « Écoute, calmons-nous tous les deux et allons passer une bonne soirée chez les Wilson. Ensuite, la nuit te portera conseil, Eb, et tout te paraîtra plus clair à la lumière du matin.

— J'ai accepté l'offre de Frank, insista Ebby. Je n'ai pas l'intention de revenir là-dessus. »

Les beaux yeux d'Eleonora se firent durs. « Quoi que tu fasses, tu n'égaleras jamais ton père, à moins de passer devant un peloton d'exécution.

— Mon père n'a rien à voir là-dedans. »

Elle chercha ses chaussures du regard. « Tu ne t'attends quand même pas à ce que je fasse vivre Immanuel dans un pavillon de banlieue minable de Washington pour que tu puisses bosser pour six mille dollars l'an à espionner des communistes qui espionnent des Américains qui espionnent des communistes. »

Ebby fit sèchement : « C'est six mille quatre cents dollars, et ça ne comprend pas les deux cents dollars supplémentaires pour mes deux années passées à l'OSS. »

Eleonora prit un timbre plus rauque pour annoncer : « Si tu renonces à ta carrière prometteuse, sache que tu renonceras aussi à ta femme et à ton fils. Je ne suis pas vraiment du genre à te suivre "où que tu ailles".

— Non, j'imagine que non », commenta Ebby d'une voix que la mélancolie de ce qui aurait pu être rendait creuse.

D'un mouvement adroit que, pour autant qu'Ebby pouvait s'en rendre compte, seule la femme maîtrisait, Eleonora tira ses bras en arrière et referma elle-même la fermeture Éclair au niveau des omoplates. « Tu ferais mieux de t'habiller un peu si tu ne veux pas être en retard chez les Wilson », coupa-t-elle. Puis elle repéra ses talons aiguilles sous une chaise. Elle glissa ses pieds dedans et sortit à pas lourds de la chambre.

L'ascenseur Otis qui, rapidement et sans heurts, amena Ebby au soixante-sixième étage du Chrysler building, était saturé de fumée de cigares et des dernières nouvelles. « Ce n'est pas une rumeur, fit avec excitation une femme plus très jeune. J'ai entendu ça sur la radio du taxi : les Coréens du Nord viennent d'envahir la Corée du Sud. C'est notre pire cauchemar qui se réalise – ils sont des milliers à franchir le trente-huitième parallèle ce matin.

— Moscou est visiblement derrière tout ça, intervint un homme. Staline veut voir ce qu'on a dans le ventre.

— Vous pensez que M. Truman se battra ? demanda une jeune femme dont la voilette noire dissimulait le haut du visage.

— Il n'a pas lâché pied sur Berlin, fit observer un autre passager.

— Mais Berlin se trouve au cœur de l'Europe, remarqua un vieux monsieur. La Corée du Sud est une banlieue japonaise. N'importe quel imbécile devrait voir que c'est la mauvaise guerre au mauvais endroit.

— J'ai entendu dire que le Président avait mobilisé la septième flotte.

— Mon fiancé est aviateur de réserve dans la Marine, dit la jeune femme. Je viens de l'avoir au téléphone. Il est affreusement inquiet à l'idée qu'on le rappelle. »

Le groom, un vieux Noir portant un uniforme brun impeccable à ornements dorés, arrêta l'ascenseur avec douceur et écarta la lourde grille dorée de sa main gantée. « La quatre-vingt-deuxième aéroportée vient d'être mise en

alerte, annonça-t-il. Je le sais parce que j'ai un neveu qui est radio à la quatre-vingt-deuxième. » Puis, sans perdre un temps, il ajouta : « Le Chrysler Cloud Club, dernier étage. »

Ebby, qui avait une demi-heure d'avance, se fraya un chemin à travers la foule qui s'agglutinait avec excitation autour du bar et commanda un scotch avec des glaçons. Il écoutait les craquements de la glace en repensant à la conversation acerbe qu'il avait eue au petit déjeuner avec Eleonora quand il sentit qu'on le tirait par le coude. Il regarda par-dessus son épaule. « Berkshire ! s'exclama-t-il, appelant Bill Colby par son nom de guerre à l'OSS. Je croyais que tu étais aux relations du travail, à Washington. Ne me dis pas que le Wiz t'a piégé aussi. »

Colby hocha la tête. « J'étais au NLRB¹ quand ce vieux charmeur est venu m'envoûter. Tu as entendu la nouvelle ?

— Difficile d'y échapper. Les gens qui généralement la ferment dans l'ascenseur tenaient carrément un séminaire pour savoir si Truman va conduire le pays à la guerre. »

Emportant leur verre avec eux, les deux hommes se dirigèrent vers l'une des hautes fenêtres qui offraient une vue époustouflante sur les rues rectilignes de Manhattan et les deux bras d'eau qui encadraient l'île. Ebby fit mine d'écarter de la main le brouillard qui obscurcissait leur ligne de vision. « L'Hudson est par là, quelque part. Par temps clair, on peut voir tous ces espaces verts qui s'étirent jusqu'à l'horizon, au-delà des falaises. Avec Eleonora, nous allions souvent pique-niquer là-bas quand nous ne pouvions pas nous payer le restaurant.

— Comment va Eleonora ? Comment va Immanuel ?

— Ils vont bien tous les deux. » Ebby fit tinter son verre contre celui de Colby. « Ça fait du bien de te revoir, Bill. Quelles nouvelles de la capitale ? »

Colby jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer qu'on ne pouvait pas les entendre. « On repart en guerre,

1. Agence gouvernementale indépendante créée en 1935 pour faciliter les relations entre employés et employeurs (*N.d.T.*).

Ebby. C'est ce que le Wiz m'a dit, et il est bien placé pour le savoir. » Les yeux clairs derrière les lunettes de l'armée que portait Colby étaient, comme toujours, imperturbables. Le demi-sourire qui apparut sur son visage évoquait l'expression d'un joueur de poker qui ne voulait pas révéler ses cartes, ou son absence de cartes. « Si on laisse passer ça aux communistes, ils nous testeront ailleurs. Et cet ailleurs pourrait bien être les champs de pétrole iraniens ou la Manche britannique. »

Ebby connaissait bien ce regard imperturbable et ce sourire de joueur de poker. Colby, lui et un autre jeune Américain du nom de Stewart Alsop avaient appris le morse auprès du même instructeur dans un manoir anglais avant d'être parachutés en France dans le cadre des équipes à trois hommes de Jedburgh (le nom provenait de la ville écossaise toute proche du camp d'entraînement secret de l'OSS). Longtemps après son retour aux États-Unis, après son mariage, Ebby se réveillait parfois aux premières heures du jour, convaincu d'entendre le ronronnement étouffé du *Liberator* qui virait vers l'Angleterre et le claquement du parachute qui se déployait et accrochait l'air tandis qu'il descendait vers les triangles de feu que le maquis avait allumés dans un champ. Ebby et Colby, affectés à des équipes Jedburgh différentes, s'étaient croisés à plusieurs reprises alors qu'ils écumaient la campagne française, faisant sauter des ponts pour protéger le flanc droit exposé de Patton dont les chars remontaient le nord de l'Yonne en direction du Rhin. La mission Jedburgh d'Ebby s'était terminée avec lui, avançant au pas dans les rues bondées et exubérantes de Paris tout juste libéré à bord d'une Cadillac noire et rutilante qui avait appartenu au président du Conseil de Vichy, Pierre Laval. Après la reddition allemande, Ebby avait essayé de convaincre l'OSS de l'envoyer sur le front du Pacifique, mais avait abouti dans un centre de débriefing que les Américains avaient installé dans une fabrique de vin champagnisé allemand près de Wiesbaden, pour tenter de reconstituer la répartition des forces soviétiques grâce aux renseignements fournis par des transfuges russes.

Il serait peut-être resté dans l'OSS d'après-guerre s'il y avait eu un OSS d'après-guerre. Après la capitulation japonaise, Truman avait en effet estimé que l'Amérique n'avait plus besoin d'une agence de renseignements et l'avait tout simplement démantelée. Le couperet présidentiel avait alors renvoyé les analystes de l'OSS au Département d'État (où on les avait accueillis comme des puces sur le tapis), les cow-boys au ministère de la Guerre, et Ebby, alors marié à son amour d'avant-guerre, à ses études de droit à Columbia. Et sur qui était-il tombé là-bas, sinon sur son vieux pote des Jedburgh, Berkshire, qui faisait partie de la promotion précédente mais parlait déjà vaguement d'abandonner le droit alors que la guerre froide s'intensifiait et que Truman s'apercevait, en 1947, que l'Amérique aurait peut-être tout de même l'usage d'une agence centrale de renseignements.

« Le bruit court que Truman a passé un savon à ceux de la CIA, reprit Colby. Il leur reproche de ne pas avoir prévu assez tôt l'attaque nord-coréenne. Il a raison, bien sûr. Mais avec le budget ridicule que leur octroie le Congrès, ils auraient de la chance de pouvoir prédire autre chose que les changements d'humeur de Truman. Les têtes vont tomber, tu peux y compter. Au Congrès, on raconte que l'Amiral – il faisait référence au directeur des renseignements généraux (DCI) du moment, le contre-amiral Roscoe Hillenkoetter – va devoir chercher du boulot avant la fin de l'année. Le Wiz pense que c'est le chef d'état-major d'Eisenhower en Normandie, Bedell Smith, qui pourrait bien décrocher le poste. » Colby jeta un coup d'œil vers la pendule murale, trinqua de nouveau avec Ebby, et ils vidèrent tous deux leur verre. « On ferait mieux d'y aller, dit-il. Quand le Wiz dit seize heures trente, ce n'est pas seize heures trente et une. »

Près des ascenseurs, une petite pancarte indiquait aux visiteurs qui participaient au symposium de gestion S.M. Craw une suite privée au bout du couloir. À l'intérieur d'un vestibule, deux jeunes gens taciturnes portant costume trois pièces vérifièrent les papiers de Colby puis examinèrent le permis de conduire d'Ebby et sa vieille carte d'identité de l'OSS (qu'il avait récupérée dans la boîte à chaussures

contenant ses médailles et citations de guerre ainsi que son ordre de démobilisation). Barrant des noms sur une liste, ils introduisirent Ebby et Colby dans la salle dont la porte annonçait « Symposium S.M. Crow ».

Plusieurs dizaines d'hommes et une seule femme se pressaient autour d'un bar de fortune. La seule autre femme en vue, vêtue d'un pantalon et d'un gilet d'homme sur une chemise à dentelle, était occupée à verser du punch dans des verres qu'elle posait sur la table. Ebby en prit un et se tourna pour bavarder avec un jeune homme doté d'une moustache à la cosaque. « Je m'appelle Elliott Ebbitt, se présenta-t-il. Mais mes amis m'appellent Ebby.

— Je suis John McAuliffe, répliqua le jeune homme, personnage remarquable d'un bon mètre quatre-vingts portant un coûteux costume trois pièces en lin coupé sur mesure chez Bernard Witherill de New York. Mes amis me gratifient de tout un tas de noms derrière mon dos et m'appellent Jack par-devant. » Il désigna d'un mouvement de tête un jeune homme mince au visage émacié qui portait un costume de confection tout froissé de chez R.H. Macy. « Et voici mon ancien ami Leo Kritzky. »

Ebby saisit la balle au bond : « Pourquoi ancien ?

— Son ancienne petite amie s'est glissée une nuit dans mon lit, répondit Jack avec une franchise désarmante. Il s' imagine que j'aurais dû l'envoyer paître et je ne cesse de lui rappeler que c'est une fille superbe pas vraiment farouche et que je suis un *Homo erectus* tout ce qu'il y a de plus normal.

— Je lui en ai voulu, mais plus maintenant, commenta sèchement Leo. J'ai décidé de laisser les jolies filles aux types dépourvus d'imagination. » Il tendit la main à Ebby. « Enchanté. »

Pendant une seconde, Ebby pensa que Jack le faisait marcher, mais la lueur sombre dans le regard de Leo et les plis qui barraient son grand front le convainquirent du contraire. Ne se sentant jamais très à l'aise lorsqu'on abordait la vie privée des gens, il s'empessa de changer de

sujet. « D'où est-ce que vous venez, les gars, et comment avez-vous atterri ici ? »

Leo répondit : « On termine tous les deux nos études à Yale à la fin du mois.

— Et on a atterri ici parce qu'on a accepté que notre entraîneur d'aviron nous paye un verre chez Mory, compléta Jack avec un rire. En fait, il s'est avéré qu'il recrutait pour la... » Jack ne savait pas trop si l'on pouvait ou non prononcer *Central Intelligence Agency* tout haut, alors il se contenta d'agiter la main en direction de l'assemblée.

Leo demanda : « Et vous, Elliott ?

— Je suis passé de Yale à l'OSS un an avant la fin de la guerre. Je suppose qu'on pourrait dire que je rempile.

— Vous avez combattu ? voulut savoir Jack.

— Un peu.

— Où ça ?

— En France, surtout. Quand j'ai franchi le Rhin, Hitler s'était déjà tiré une balle dans la tête et les Allemands avaient abandonné la partie. »

La jeune femme qui avait servi les punchs frappa un verre avec une cuiller, et les deux douzaines de jeunes gens présents – que Jack appelait « la troupe des chemises Arrow à col amidonné » – se dirigèrent vers les sièges pliants disposés en rangs devant la baie vitrée panoramique qui donnait sur l'Empire State Building et le centre de Manhattan. Elle s'approcha du lutrin de verre et tapota le micro du bout allongé de son ongle pour vérifier qu'il marchait. « Je suis Mildred Owen-Brack », commença-t-elle. Visiblement habituée à avoir affaire à des hommes qui n'avaient pas l'habitude d'avoir affaire à des femmes, elle poursuivit : « Je vais vous aider à parcourir les formulaires standard d'obligation au secret que les plus rapides d'entre vous auront déjà repérés sur vos sièges ; les moins vifs s'apercevront qu'ils sont assis dessus. » De petits rires nerveux accueillirent la boutade d'Owen-Brack. « En entrant dans cette pièce, vous êtes entrés dans ce que les sociologues appellent une culture fermée. Ce formulaire vous engage à soumettre au préalable à la CIA tout ce que vous pourriez écrire ayant trait à la

CIA dans un but de publication pendant que vous en êtes membres et après. Cela inclut les articles, les ouvrages documentaires ou de fiction, les scénarios, les poèmes épiques, les livrets d'opéra, les vers de cartes de vœux, et cetera. Cela va sans dire, mais je le dirai quand même : seuls ceux qui signeront ce formulaire pourront rester dans cette salle. Des questions ? »

Owen-Brack examina les visages devant elle. La seule recrue féminine parmi toute cette gent masculine, une jeune femme brune particulièrement ravissante portant une jupe aux genoux et une veste près du corps leva une main soigneusement manucurée. « Je suis Millicent Pearlstein, de Cincinnati. » Elle s'éclaircit la voix avec gêne en s'apercevant qu'elle n'avait aucune raison de dire d'où elle venait. « Bon. Vous avez certainement conscience que votre accord porte une atteinte manifeste au droit à la liberté de parole du premier amendement, et aurait donc une bonne chance d'être rejeté par n'importe quel tribunal. »

Owen-Brack eut un doux sourire. « De toute évidence, vous êtes juriste, mais vous m'avez mal comprise, expliqua-t-elle avec une politesse exagérée. C'est pour votre propre sécurité que nous vous demandons de signer ce document. En tant qu'organisation secrète, nous protégeons nos secrets de l'employé occasionnel qui pourrait être tenté de décrire la teneur de sa mission par écrit. Si d'aventure quelqu'un s'y essayait, il – ou elle – nous prendrait certainement à rebrousse-poil et nous n'aurions plus qu'à envisager sérieusement de mettre fin au contrevenant en même temps qu'au contrat qui nous liait. Nous essayons donc de rendre la chose la moins tentante possible d'un point de vue légal. Heureusement, la question brûlante de savoir si la nécessité absolue qu'a la Compagnie de protéger ses secrets doit supplanter ou non le droit à la liberté de parole du premier amendement ne sera jamais réellement posée. »

Ebby s'inclina vers Colby, qui était assis à l'extérieur, dans la même rangée que lui. « Qui est cette mangeuse d'hommes ?

— C'est la *consigliera* de la Compagnie, chuchota-t-il. Le Wiz dit que ce n'est pas quelqu'un à qui on a envie de voler dans les plumes. »

Owen-Brack entreprit de lire à voix haute les deux paragraphes du contrat. Puis elle ramassa les formulaires signés, les fourra dans une chemise et prit un siège au fond de la salle.

Frank Wisner se plaça derrière le lutrin. « Bienvenue à la Vinaigrerie, commença-t-il de sa voix traînante, reprenant le sobriquet interne de la Compagnie. Je m'appelle Frank Wisner. Je suis l'adjoint d'Allen Dulles, qui est le directeur adjoint chargé des opérations – DD tiret O dans le jargon de la compagnie. Le DD-O représente à la fois l'homme qui dirige le service clandestin et la direction des opérations elle-même. » Le Wiz s'humecta les lèvres avec un verre de punch. « La Doctrine Truman de 1947 engageait l'Amérique à aider les peuples à se libérer partout dans le monde dans la lutte contre le totalitarisme. Pour ce faire, le principal instrument de la politique étrangère américaine est l'agence centrale de renseignements. Et l'on peut dire que le DD-O est le fer de lance de la CIA. Jusque-là, notre histoire est commune. Nous avons perdu la Tchécoslovaquie au profit des communistes, mais, après la guerre, nous avons sauvé la France du marasme économique ; nous avons sauvé l'Italie d'une victoire communiste quasi certaine aux élections et du putsch façon tchèque qui aurait sûrement suivi ; nous avons sauvé la Grèce d'une insurrection manipulée par les Soviétiques. Mais ne vous y trompez pas, la civilisation occidentale est attaquée, et seule une très fine ligne de patriotes en défend les remparts. Nous avons cruellement besoin de renforcer cette ligne de patriotes, et c'est pourquoi je vous ai priés de venir aujourd'hui. Nous cherchons des hommes et des femmes motivés et imaginatifs – le Wiz gratifia Millicent Pearlstein d'un salut galant – prêts à poursuivre leurs objectifs par tous les moyens et qui n'ont pas peur de prendre des risques... qui, comme Alice au Pays des Merveilles, peuvent s'enfoncer dans l'inconnu sans s'inquiéter de la manière dont ils vont pouvoir ressortir. La

conclusion sera qu'il n'y a pas de manuel du parfait petit espion. Vous devrez inventer le métier au fur et à mesure. Je vais vous donner un exemple. Il y a dix jours, un de nos officiers qui essayait de recruter une femme depuis cinq mois découvre soudain qu'elle consulte religieusement son horoscope dans son quotidien régional. Le matin où il doit faire sa proposition, il s'arrange donc pour faire passer dans la colonne "Capricorne" qu'une proposition financière faite le jour même allait changer la vie des natifs et résoudre tous leurs problèmes d'argent – une chance à saisir absolument. La femme en question a écouté la proposition, a apposé sa signature sur la ligne pointillée et nous fait maintenant ses rapports depuis une ambassade très sensible dans un pays communiste. »

Au fond de la salle, l'ange gardien de Wisner se mit à tapoter sa montre. Au lutrin, Wisner hocha imperceptiblement la tête. « Vous avez sans doute tous lu bon nombre de romans d'espionnage. Si vous vous imaginez que la CIA se rapproche de près ou de loin de ces fictions, vous allez voir que vous vous êtes complètement trompés. Le monde réel de l'espionnage est beaucoup moins attrayant et infiniment plus dangereux que ce que suggèrent ces romans. Si vous allez au bout de notre programme de formation, vous passerez toute votre vie professionnelle à faire des choses dont vous ne pourrez parler à personne en dehors du bureau, et ce personne inclut épouses et petites amies. Nous cherchons des gens qui se plaisent à vivre dans l'ombre et susceptibles de mener à bien des opérations inventives pour lesquelles le gouvernement américain pourra déclinier toute responsabilité, que les choses tournent bien *ou* mal. Ce que vous accomplirez ne fera jamais les gros titres des journaux – ni n'apparaîtra jamais à aucune page –, à moins que vous n'ayez foiré votre mission. Vous agirez sur le terrain miné de la guerre froide, et ça n'aura rien d'un jeu. Si vous avez le moindre problème avec ça, je vous conseille d'aller chercher du boulot ailleurs. »

Wisner consulta sa montre. « Voilà pour le sermon du Cloud Club. Owen-Brack passera avec vous aux choses

sérieuses de la rencontre d'aujourd'hui – où et quand vous devez nous retrouver, ce que vous devrez apporter, quand vous commencerez à toucher votre salaire, ce que vous devrez répondre aux gens quand on vous interrogera sur ce que vous faites. Elle vous donnera aussi un substitut, c'est-à-dire une adresse postale et un numéro de téléphone où une secrétaire indiquera que vous êtes absent de votre bureau et proposera de prendre un message. Dans les mois qui viennent, vous risquez d'être pas mal absents de votre travail. »

Les nouvelles recrues se mirent à rire. Près du lutrin, Wisner échangea une conversation murmurée avec Owen-Brack, à la suite de quoi il quitta la pièce sur les talons de son ange gardien. Owen-Brack se pencha vers le micro et déclara : « Je commencerai en vous disant que la Compagnie vous a repérés – et a pris la peine de payer une enquête de sécurité sur chacun de vous – parce que nous avons besoin d'éléments dégourdis, qui soient capables de cambrioler un coffre-fort comme de se tenir en société. Il y a des chances pour que vous ne remplissiez que la seconde partie de ces exigences. Nous avons l'intention de vous enseigner la première, ainsi que la pratique du métier d'espion, dès que vous prendrez votre service. Notez que vous êtes tous de Sears, Roebuck, en stage de gestion S.M. Craw. La première phase de votre formation – qui comprendra effectivement des cours de gestion pour le cas où vous auriez un jour à donner le change – aura lieu aux bureaux Craw derrière le Hilton, Route 95 à Springfield, en Virginie, à sept heures trente le premier lundi de juillet. »

S'interrompant régulièrement pour distribuer des imprimés, Owen-Brack poursuivit son monologue pendant encore une vingtaine de minutes. « Ça y est à peu près, conclut-elle avant d'adresser à son auditoire un sourire candide. Avec un peu de chance, je ne vous reverrai plus jamais. »

Jack s'attarda dans la salle après le départ des autres. Owen-Brack rassemblait ses papiers. « Vous avez oublié quelque chose ? s'enquit-elle.

— Je m'appelle McAuliffe. John J. McAuliffe. Jack pour les intimes. Je me suis juste dit que c'était une honte d'être monté jusqu'au Cloud Club et de n'avoir même pas profité de la vue. Et la meilleure façon d'admirer la vue, c'est avec une coupe de champagne à la main... »

Owen-Brack inclina la tête pour mieux jauger son interlocuteur. Elle enregistra le costume trois pièces en lin, les bottes de cow-boy, les lunettes teintées, les cheveux foncés lissés en arrière et séparés par une raie au milieu. « À quoi correspond le J ? demanda-t-elle.

— À rien. Je le mentionne seulement quand je veux impressionner quelqu'un. Mon père l'a mis sur mon certificat de naissance parce qu'il trouvait que ça donnait l'air important d'avoir une initiale entre le nom et le prénom.

— Il se trouve que je faisais partie de la commission qui a examiné les 201 – les dossiers personnels – des recrues potentielles. Je me souviens du vôtre, John J. McAuliffe. Pendant votre semestre de premier cycle à l'étranger, vous avez travaillé en interne à l'ambassade américaine de Moscou...

— Mon père connaissait quelqu'un au Département d'État... il a tiré des ficelles, expliqua Jack.

— L'ambassadeur vous a renvoyé aux États-Unis quand on a découvert que vous vous serviez de la valise diplomatique pour faire entrer des homards de Finlande par Helsinki.

— Vos enquêtes ont l'air assez approfondies. J'avais peur d'être éliminé si jamais ça se savait.

— Je suppose qu'il n'y a pas de mal à vous le dire, mais votre dossier universitaire est plutôt médiocre. C'est grâce à cet incident que vous avez été pris. La Compagnie cherche des gens qui ne craignent pas d'enfreindre les règles.

— Cela étant, et cette coupe de champagne ? fit Jack, passant au charme. Selon moi, les hommes et les femmes sont complices dans le grand jeu de la séduction. Vous vous penchez en avant, le col de votre chemisier s'entrouvre – c'est un mouvement que vous avez répété devant le miroir –,

un sein se dessine, un mamelon... vous m'auriez trouvé anormal de ne pas le remarquer. »

Owen-Brack serra les lèvres. « Vous, les beaux mecs, vous vous plantez tout le temps, et vous continuez à vous planter jusqu'à ce que vous deveniez moins beaux. Ce n'est pas votre beauté qui nous séduit, mais le timbre de votre voix, ce que vous dites ; nous sommes séduites par votre tête et pas par vos mains. » Elle jeta un coup d'œil impatient sur la montre minuscule à son poignet. « Écoutez, il faut que vous sachiez qu'Owen est mon nom de jeune fille, expliqua-t-elle. Brack est mon nom de femme mariée.

— Bon Dieu, personne n'est parfait ! Je ne vous reprocherai pas d'être mariée. »

Owen-Brack ne trouva pas Jack drôle du tout. « Mon mari travaillait pour la Compagnie – il a été tué dans un accrochage frontalier à propos duquel vous n'avez jamais rien lu dans le *New York Times*. Arrêtez-moi si je me trompe, mais la vue du soixante-sixième étage, la coupe à la main... ce n'est pas vraiment ce que vous avez en tête. Vous me demandez si je serais prête à coucher avec vous. La réponse est : Oui, j'imagine que ça pourrait me plaire. Si mon mari était encore en vie, je serais assez tentée de le tromper. Merde, il m'a assez trompée, lui. Mais maintenant qu'il est mort, ça change toutes les données de la situation. Je n'ai pas besoin d'un coup pour la nuit, j'ai besoin d'une histoire d'amour. Et cela vous élimine d'emblée, vous n'êtes visiblement pas le genre à avoir des histoires d'amour. Au revoir, John J. McAuliffe. Et bonne chance. Vous en aurez besoin. »

« Les espions, disait l'instructeur, la voix réduite à des hoquets étouffés à cause de ses cordes vocales abîmées qui fatiguaient rapidement, sont des êtres humains parfaitement normaux qui deviennent obsédés de manière névrotique par les petits détails. » Robert Andrews, comme il figurait au tableau S.M. Craw, dans le hall d'entrée, avait su captiver l'attention des stagiaires en gestion dès l'instant où il avait pénétré d'un pas traînant dans la salle, huit semaines

auparavant. On ne connaissait que les grandes lignes de son illustre carrière à l'OSS. Il avait été parachuté en Allemagne en 1944 pour prendre contact avec ceux de l'Abwehr qui projetaient d'assassiner Hitler, et ce qui restait de lui après plusieurs mois d'interrogatoire par la Gestapo fut miraculeusement libéré de Buchenwald par les troupes de Patton à la fin de la guerre. Entre les deux événements, on avait marqué le côté droit de son visage d'une série de petites cicatrices rondes et l'on avait littéralement arraché son bras gauche de son épaule sur une sorte de chevalet de torture médiéval. La manche vide de son veston, soigneusement épinglée en arrière, battait à présent doucement contre sa cage thoracique alors qu'il faisait les cent pas devant les stagiaires. « Les espions, poursuivit-il, classent les détails qui pourront un jour leur sauver la vie. Du genre quel côté d'une rue sera plongé dans l'ombre à la levée de la lune. Du genre dans quelles conditions atmosphériques un coup de feu sonne comme un raté de moteur. »

Distrain par la plainte d'une sirène de police qui, du dehors, atteignit son oreille valide, M. Andrews s'approcha de la fenêtre et contempla la circulation de la Route 95 à travers son reflet. Le bruit parut le transporter en d'autres temps et autres lieux, et il dut faire un effort visible pour sortir de sa rêverie inquiète. « Nous avons essayé de vous faire entrer dans le crâne ce que les gens qui nous emploient se plaisent à appeler les bases du métier, déclara-t-il en se retournant vers ses étudiants. Les boîtes aux lettres, les agents coupe-circuit, les techniques d'écriture à l'encre sympathique, l'utilisation d'appareils photos miniatures à microfilms, comment mener quelqu'un, planter des micros – vous êtes tous rodés maintenant à ce genre de choses. Nous avons essayé de vous enseigner les pratiques du KGB – comment ils envoient de beaux jeunes gens pour séduire les secrétaires qui ont accès aux secrets, comment leurs officiers traitants préfèrent retrouver leurs agents dans des lieux publics plutôt que dans des planques, comment les espions est-allemands opérant à l'Ouest se servent de numéros de série de billets de dix dollars américains pour

faire passer des numéros de téléphones dans les retransmissions des numéros gagnants de la loterie sur les stations de radio locales. Mais la vérité est que ces prétendues bases ne vous mèneront pas bien loin. Pour aller au-delà, il va vous falloir vous réinventer à chaque nouvelle mission ; vous allez devoir devenir la personne que l'ennemi ne vous soupçonnera jamais d'être, ce qui implique de faire des choses que l'ennemi ne soupçonnera jamais un agent de renseignements de faire. Je connais un agent qui, pour suivre quelqu'un, a décidé de boiter – il s'était dit que personne ne soupçonnerait un boiteux de travailler pour un organisme de renseignements. Je préciserai que l'agent en question s'est fait arrêter quand le type de l'Abwehr qu'il filait s'est aperçu qu'il boitait un jour de la jambe gauche, le lendemain de la droite. Cet agent, c'était moi. Ce qui me donne toute qualification pour vous donner ma dernière recommandation. » M. Andrews se tourna alors vers son reflet dans la vitre.

« Pour l'amour de Dieu, dit le reflet, ne commettez pas d'erreurs. »

On avait réservé quelques heures à la fin de la formation pour rencontrer les représentants des divers départements de la Compagnie qui étaient venus de l'Allée-aux-Cafards, au bord de la Reflecting Pool, faire leur marché pour leurs divisions. Comme de coutume, le chef adjoint de la division maîtresse de la Russie soviétique, Felix Etz, eut le droit de se servir en premier. Personne ne fut étonné de voir qu'il choisit d'abord Millicent Pearlstein, la juriste de Cincinnati qui avait obtenu une licence de langue et littérature russes de l'université de Chicago avant de faire son droit. Elle avait brillé dans les épreuves de Sceaux et Rabats ainsi que dans celles de Serrures et Crochetage, et avait également très bien réussi en Rudiments du Recrutement, en Procédés avancés de Chiffrement et en Théorie et Pratique du Communisme. Jack s'était moyennement sorti des épreuves théoriques, mais avait excellé dans les exercices de terrain ; lors d'une sortie éducative à Norfolk, il s'était servi d'une fausse licence d'opérateur de l'État de Virginie-Occidentale et d'une lettre

bidon portant la signature imitée du chef du matériel de l'Amirauté pour monter sur le *John R. Pierce* puis se faire introduire dans le Central d'Information de Combat du cuirassé pour en ressortir avec des manuels top secret d'utilisation des radars de surface et antiaériens. Son attitude pleine d'allant ajoutée à sa connaissance de l'allemand et de l'espagnol tapèrent dans l'œil d'Etz, qui lui offrit une place de choix. Ebby, avec son expérience des opérations à l'OSS et ses excellentes notes au programme de remise à niveau, arriva lui aussi en tête de liste. Quand ce fut au tour de Leo d'être interrogé, il arriva à convaincre Etz de le prendre dans la division de la Russie soviétique. Ce ne fut pas tant sa connaissance du russe et du yiddish, ou ses notes excellentes qui impressionnèrent Etz que sa motivation ; Leo avait hérité l'anticommunisme ardent et lucide de ses parents, qui avaient fui la Russie juste avant la mainmise des Bolcheviks, après la révolution de 1917.

Le soir venu, les stagiaires se rendirent dans un restaurant italien du centre de Springfield pour fêter la fin de leur formation de douze semaines épuisantes au centre Craw. « On dirait bien que je vais partir en Allemagne, disait Ebby aux autres depuis le bout de la longue table de banquet. » Il remplit à demi le verre à vin de Millicent, puis le sien, de chianti. « Dites, vous n'allez pas me croire quand je vais vous dire pourquoi ils m'ont repéré.

— Le fait que tu sois si à l'aise en allemand ne doit pas y être étranger, intervint Jack.

— Tous les germanophones ne terminent pas en Allemagne, fit remarquer Ebby. C'est autre chose. Mon grand-père est mort quand j'avais seize ans, et ma grand-mère, qui était un peu excentrique, a décidé de célébrer son veuvage en m'emmenant faire un grand tour d'Europe qui comprenait une nuit dans une maison close parisienne et une semaine dans l'Albanie du roi Zog. Nous avons quitté le pays de justesse au moment de l'invasion des troupes mussoliniennes – ma grand-mère s'est servie de pièces d'or cousues dans sa gaine pour nous obtenir deux places sur un cargo en partance pour Marseille. Un petit génie de la

Compagnie a repéré l'Albanie sur la liste de "Pays visités" de mon dossier personnel, et a décidé que ça faisait de moi un élément tout désigné pour les opérations en Albanie, dirigées à partir de l'Allemagne. »

À l'autre bout de la salle, un habitué glissa une pièce dans le juke-box et se mit à danser le *crab walk* avec une adolescente en crinoline.

« Moi, je vais me retrouver sur le campus de Washington, confia Leo. M. Etz m'a dit que Bill Colby aurait sûrement l'utilisation de quelqu'un parlant couramment le russe dans son équipe.

— On va m'envoyer dans une école de langues de l'armée pour parfaire mon italien, dit aux autres Millicent, après quoi j'irai à Rome faire les yeux doux aux diplomates communistes. » Millicent regarda de l'autre côté de la table.
« Et toi, Jack ?

— C'est la division de la Russie soviétique pour moi aussi, les gars. Ils vont m'expédier dans une base secrète des marines pendant trois semaines pour me former en armement et démolition. Après, j'ai le choix entre commencer à Madrid, ou travailler à Berlin pour quelqu'un qu'on appelle le Sorcier, ce qui ferait sans doute de moi l'Apprenti Sorcier. J'ai opté pour Berlin parce qu'il paraît que les Allemandes sucent bien.

— Oh, Jack, il faut toujours que tu ramènes tout au cul, se plaignit Millicent.

— Il essaye seulement de te mettre en boule, assura Ebby.

— Je n'essaye pas du tout de la mettre en boule, insista Jack. Je voudrais juste qu'elle puisse voir l'état des miennes.

— C'est mal parti, grogna-t-elle.

— "Fou, mauvais et dangereux à connaître" – c'est ce que qu'on a mis sous la photo du registre de dernière année de Yale, raconta Leo aux autres. C'était entre guillemets parce que la citation originale s'appliquait à lord Byron, de qui, au fond, Jack se croit la réincarnation. Ce n'est pas vrai, Jack ? »

Légèrement ivre, Jack rejeta la tête en arrière et se mit à déclamer quelques vers de Byron. « *Quand le délire de l'amour hante l'esprit embrasé, la bienséance bancale traîne loin derrière.* »

— Voilà un beau nom de code pour toi, Jack : Bienséance bancale », plaisanta Millicent.

À onze heures, la plupart des stagiaires étaient partis pour ne pas rater la dernière séance de *Sunset Boulevard* qui passait dans un cinéma voisin. Ebby, Jack, Leo et Millicent étaient restés pour finir le chianti et discuter de leurs affectations respectives. Comme ce devait être leur dernier repas dans ce restaurant, le patron leur offrit une tournée de grappa. Alors qu'ils se succédaient à la caisse, avant de sortir, il leur dit : « Vous êtes le troisième groupe de stagiaires à passer par ici depuis Noël. Qu'est-ce que vous faites, exactement, à la gestion Craw ? »

— Eh bien, on *gère* ! répondit Millicent avec un sourire.

— Nous ne travaillons pas pour S.M. Craw, intervint Leo, reprenant la couverture prévue. Nous sommes de chez Sears, Roebuck. C'est Sears qui nous a envoyés faire ce stage de gestion Craw.

— Un peu de gestion, c'est peut-être bien ce qu'il faudrait à ce restaurant, commenta le patron. Et où est-ce que vous allez gérer quand vous aurez quitté Springfield ?

— Un peu partout, lui répondit Millicent. Certains d'entre nous sont affectés au siège de Chicago, d'autres iront dans des succursales dans tout le pays.

— Eh bien, bonne chance, les jeunes !

— *Auguri* », dit Millicent avec un sourire.

Un crachin nocturne avait transformé le caniveau en un miroir luisant. Le miaulement d'une chatte en chaleur résonna dans la ruelle étroite au moment où le petit groupe reprit le chemin du Hilton. Ebby s'arrêta sous un réverbère pour relire la lettre de son avocat lui annonçant que son divorce avait été prononcé. Puis il la replia et rattrapa les autres, qui se disputaient à propos de la décision que Truman avait prise quelques jours plus tôt de confier les

chemins de fer à l'armée pour éviter une grève générale. « Ce Harry Truman, disait Jack, c'est un vrai dur.

— C'est surtout un sacré briseur de grève, commenta Millicent.

— Un président digne de ce nom ne peut pas céder devant des grévistes pendant que le pays se bat en Corée », déclara Ebby.

Pris par leur conversation, les quatre jeunes gens ne remarquèrent pas la camionnette de livraison de journaux garée devant la borne des pompiers, juste devant eux. À peine l'eurent-ils dépassée que les portes arrière s'ouvrirent brusquement et que quatre hommes armés de pistolets se dispersèrent sur le trottoir derrière eux. D'autres silhouettes sombres surgirent d'une allée et leur coupèrent la route. Leo parvint à émettre un : « Qu'est-ce que c'est que ce bord... » surpris avant qu'on ne lui recouvre la tête d'un sac de toile. On lui tira alors les mains derrière le dos pour les lier avec du fil électrique. Leo entendit un poing vider l'air d'une cage thoracique, puis Jack émettre un hoquet étouffé. Des mains puissantes poussèrent les quatre recrues dans la camionnette et les jetèrent sans ménagement sur les piles de journaux éparpillés sur le plancher. Les portes claquèrent, le moteur vrombit, et la camionnette s'écarta vivement du trottoir, projetant les prisonniers contre l'une des parois. Leo voulut demander aux autres s'ils allaient bien, mais il se tut en sentant un objet métallique appuyer contre son oreille. Il entendit le « erreur sur les pers... » coléreux de Jack, interrompu par un nouveau hoquet.

La camionnette vira brusquement à gauche, puis à gauche encore avant de foncer, le moteur emballé, sur une longue ligne droite. Il y eut plusieurs arrêts, probablement causés par des feux rouges, et d'autres changements de direction. Au début, Leo voulut essayer de les mémoriser dans l'espoir de pouvoir reconstituer le trajet, mais il s'embrouilla bien vite et se perdit complètement. Après ce qui lui parut une quarantaine ou une cinquantaine de minutes, mais pouvait tout aussi bien être le double, la camionnette s'immobilisa. La plainte creuse de ce que Leo

supposa être des cornes de brume lui parvint à travers le sac de toile. Il perçut le claquement sec d'un briquet et dut refouler la vague de panique qui lui monta comme de la bile à la gorge – leurs ravisseurs allaient-ils mettre le feu aux journaux de la camionnette pour les brûler vifs ? Ce ne fut que lorsqu'il huma une odeur de fumée de cigarette qu'il put dominer sa terreur. Il se dit qu'il s'agissait certainement d'un exercice, d'un faux kidnapping – c'était sûrement cela ; le reste était impensable – organisé par la division de la Russie soviétique pour tester le courage de leurs nouvelles recrues. Mais le doute s'insinuait dans son cerveau. Le commentaire de M. Andrews sur l'obsession des petits détails lui revint en mémoire. Il s'aperçut soudain qu'il était à l'affût de la moindre information. Pourquoi ses ravisseurs se montraient-ils si silencieux ? Était-ce parce qu'ils ne parlaient pas anglais, ou qu'ils le parlaient avec un accent ? Ou parce qu'ils le parlaient *sans* accent, ce qui pouvait être le cas s'il s'agissait d'agents de la CIA ? Mais s'ils étaient aux mains d'agents de la CIA, comment se faisait-il que l'odeur de tabac qui lui venait aux narines lui rappelât le grossier Herzegovina Flor que son père avait fumé jusqu'au jour où il s'était tué ? Soupesant les possibilités dans l'espoir que l'une d'elles le mènerait à une probabilité, les pensées de Leo se mirent à dériver – il ne lui apparut qu'ensuite qu'il avait dû s'assoupir – et il se retrouva en train de parcourir un album d'images passées : le cercueil de son père qu'on mettait en terre dans un cimetière juif venteux de Long Island ; la pluie qui martelait les parapluies noirs ; le moteur de voiture qui avait pétaradé comme un coup de fusil ; les pigeons paniqués qui s'étaient envolés des branches desséchées d'arbres morts ; la litanie de la voix du frère de son père qui déchiffrait péniblement un passage traduit du *kaddish* ; la plainte angoissée de sa mère répétant inlassablement : « Qu'allons-nous devenir ? Qu'allons-nous devenir ? »

Leo se réveilla en sursaut quand les portes arrière s'ouvrirent brusquement et qu'un frais vent marin s'engouffra dans la camionnette. Des mains puissantes les tirèrent, lui

et les autres, de leur lit de journaux et leur firent traverser une passerelle de planches pour les faire descendre dans la cabine d'un petit bateau. Là, ils furent contraints de s'allonger sur un pont de bois qui empestait le poisson et furent recouverts d'une grosse bâche maculée de graisse de moteur. Le pont vibra sous eux tandis que l'embarcation, la proue fendant les vagues, mettait le cap vers le large. Le moteur ronronna avec monotonie pendant un bon quart d'heure puis se mit au ralenti juste avant que la coque du bateau ne heurte à plusieurs reprises quelque chose de dur. Alors que le bateau tanguait sous ses pieds, Leo sentit qu'on le tirait sur un ponton de bois, puis qu'on lui faisait gravir un escalier long et étroit et qu'on le faisait monter sur le pont d'un navire avant de descendre à nouveau deux volées de marches. Il trébucha en passant une écoutille et crut entendre l'un de ses ravisseurs étouffer un juron en polonais. Alors que Leo s'enfonçait dans les entrailles du navire, l'air confiné qui parvint à ses narines sous le sac de toile sentait la *farine*. D'une poussée, quelqu'un lui fit franchir une autre écoutille et pénétrer dans un compartiment étouffant. Il sentit des mains rudes lui ôter ses souliers puis le déshabiller, ne lui laissant que ses sous-vêtements. On coupa le fil électrique qui lui entraît douloureusement dans la chair et on le ligota sur une chaise, les poignets derrière le dossier, en enroulant plusieurs fois la corde autour de sa poitrine et du dossier de la chaise. Puis on lui retira le sac de la tête.

Clignant des yeux pour se protéger de la lumière des projecteurs, Leo regarda autour de lui. Les autres, eux aussi en chaussettes et en sous-vêtements, détournaient la tête de la lumière aveuglante. Millicent, en culotte et en soutien-gorge de dentelle, lui parut pâle et désorientée. Trois marins en bleus tachés et pull à col roulé retiraient portefeuilles et papiers des poches des vêtements qu'ils jetaient ensuite en tas dans un coin. Un homme émacié en costume mal coupé les examinait depuis la porte avec des yeux si proéminents dans un crâne si étroit qu'il semblait déformé. Une esquisse de sourire apparut sur ses lèvres minces. « Bonjour à vous,

commença-t-il avec ce qui sonna aux oreilles de Leo comme un accent d'Europe de l'Est – peut-être letton, peut-être polonais. Alors je dis à moi-même : le plus vite vous parlez à moi de les choses dont je veux connaissance, le plus vite cet épisode malheureux est mis derrière nous. S'il vous plaît, vous parlez maintenant entre vous. Moi, j'ai beaucoup faim. Après un moment, je reviens et nous parlons ensemble pour décider si vous sortez de cette aventure peut-être vivant ou peut-être mort. Qui sait ? »

Le civil disparut alors par l'écoutille, suivi par les marins. Puis la porte claqua avec un bruit métallique. Les verrous tournèrent dans la cloison.

« Oh, mon Dieu, souffla Millicent la voix tremblante, la salive coulant à la commissure de ses lèvres gonflées à force d'être mordues. Ce n'est pas possible. »

Ebby désigna la cloison du menton. « Ils doivent avoir mis des micros, chuchota-t-il. Ils vont écouter tout ce qu'on dira. »

Jack était absolument persuadé qu'il s'agissait d'un nouvel exercice de la Compagnie, mais il préféra jouer le jeu dans l'espoir de faire bonne impression sur les agents de la CIA qui dirigeaient l'opération. « Pourquoi des gangsters s'en prendraient-ils à des stagiaires de chez Craw ? » questionna-t-il, s'en tenant à la couverture qu'ils avaient élaborée durant leur première semaine de cours.

Ebby lui emboîta le pas. « Il doit y avoir erreur sur les personnes. Il n'y a pas d'autre explication.

— Ou peut-être que quelqu'un en veut à Craw, hasarda Jack.

— Ou à Sears, Roebuck, à ce moment-là », intervint Leo.

Millicent semblait perdue dans un monde à part. « C'est un exercice d'entraînement », dit-elle, comme pour elle-même. Plissant les yeux à cause des projecteurs, elle prit soudain conscience qu'elle était presque nue et se mit à geindre doucement. « Je peux bien l'admettre. Je suis complètement terrorisée. »

Leo se força à respirer profondément par le nez pour se calmer et essaya de discerner le fil logique enfoui quelque

part dans la confusion de ses pensées. Il ne subsista au bout du compte que deux possibilités. La plus vraisemblable était qu'il s'agissait d'un exercice d'entraînement particulièrement réaliste ; un rite de passage destiné à ceux qui s'étaient engagés à travailler pour la division reine de la Russie soviétique. La seconde possibilité – à savoir qu'ils avaient été tous les quatre enlevés par des agents soviétiques qui voulaient obtenir des informations sur le recrutement et la formation de la CIA – lui parut complètement ridicule. Mais Leo ne prenait-il pas ses désirs pour des réalités en rejetant cette possibilité ? Si c'était en fait la bonne ? Si les Russes avaient découvert que la société de gestion Craw n'était qu'une façade et qu'ils cherchaient vraiment des recrues de la Compagnie ? Et si le hasard avait jeté les quatre retardataires du restaurant italien dans leur filet ?

Leo s'efforça de se rappeler ce qu'on leur avait appris pendant le séminaire sur les techniques d'interrogatoire. Quelques bribes lui revinrent. Tous ceux qui posaient les questions cherchaient à convaincre leurs prisonniers qu'ils en savaient davantage que ce qu'ils savaient vraiment ; que les informations que vous leur apportiez ne faisaient que confirmer ce qu'ils savaient déjà. Vous étiez censés vous en tenir à votre couverture, même confrontés à la preuve que vos interrogateurs étaient parfaitement au courant de vos activités au sein de la CIA. M. Andrews s'était présenté sans être annoncé à la dernière séance de ce séminaire ; Leo revoyait le sourire infiniment triste qui avait étiré les lèvres de son instructeur, mais il avait beau réfléchir, il ne parvenait pas à se rappeler un seul mot de ce que M. Andrews leur avait dit.

Après ce qui lui parut une éternité, Leo perçut un grincement. Il remarqua alors que les verrous tournaient dans la cloison. La porte s'ouvrit sur ses gonds bien huilés. L'homme émacié, ses yeux dissimulés derrière des lunettes de soleil ovales, pénétra dans la salle. Il s'était changé et portait maintenant une combinaison de parachutisme blanche avec des taches orange délavées. L'un des marins le suivait avec un seau en bois à moitié rempli d'eau. Le marin se

posta dans un coin et, à l'aide d'une louche en bois, versa un peu d'eau saumâtre dans la gorge de chacun des prisonniers assoiffés. L'homme émacié tira une chaise, la retourna afin de placer le dossier face aux prisonniers et l'enfourcha. Il sortit une cigarette d'un boîtier en acier et en tapota l'extrémité avant de l'allumer à la flamme d'un briquet ; Leo sentit une nouvelle bouffée de tabac russe. L'homme émacié tira un instant sur sa cigarette, apparemment plongé dans ses pensées. « Appelez-moi Oskar, annonça-t-il abruptement. Reconnaissez-le, ajouta-t-il, vous espérez que c'est un exercice d'entraînement de la CIA, mais vous n'êtes pas certains. » Un ricanement sarcastique jaillit du fond de sa gorge. « C'est moi qui ai la tâche de vous apprendre nouvelle désagréable : vous vous trouvez sur cargo letton *Liepaja* ancré dans votre baie de Chesapeake en attendant permis de prendre la mer avec cargaison de farine pour Riga. Le navire a déjà été fouillé par votre police maritime. Généralement, ils nous font attendre pendant des heures pour embêter nous, mais nous jouons cartes et nous écoutons musique de nègres sur le bateau et nous interrogeons quelquefois les agents de la CIA qui sont tombés entre nos mains. » Il sortit un petit calepin à spirale d'une de ses poches, mouilla son pouce sur sa langue et entreprit de le feuilleter. « Alors, fit-il lorsqu'il eut trouvé ce qu'il cherchait. Lequel de entre vous est Ebbitt ? »

Ebby se racla la gorge. « Je suis Ebbitt. » Sa voix sonnait étonnamment rauque.

« Je vois que vous avez un jugement de divorce prononcé dans la ville Las Vegas. » Oskar leva les yeux. « Vous avez carte plastifiée qui vous présente comme employé chez Sears, Roebuck, et seconde carte qui vous permet de suivre stage de gestion S.M. Craw à Springfield, Virginie.

— C'est exact.

— Quel est précisément votre travail à Sears, Roebuck ?

— Je suis juriste. Je rédige les contrats.

— Alors je vous pose une question, M. Ebbitt. Pourquoi un employé de Sears, Roebuck dirait à ses amis : "Ils doivent avoir mis des micros. Ils vont écouter tout ce qu'on dira" ? »

Ebby releva le menton et plissa les yeux vers les projecteurs, comme s'il prenait un bain de soleil. « Je lis trop de romans d'espionnage.

— Mes collègues et moi-même, nous savons que la société de gestion S.M. Craw est une école d'espions dirigée par votre agence centrale de renseignements. Nous savons que tous les quatre, vous avez été enrôlés par la curieusement nommée Division de la Russie soviétique de la CIA –, curieusement parce que la Russie est seulement une sur quinze républiques de l'Union des républiques socialistes soviétiques. Avant de pouvoir apprendre des secrets, votre fameuse agence d'espionnage ferait mieux d'étudier un atlas Rand McNally. »

Leo demanda : « Qu'attendez-vous de nous ? »

Oskar le prit au mot. « Pour commencer, je veux que vous renonciez à votre légende de travailler pour Sears, Roebuck. Pour continuer, je veux que vous renonciez à cette fiction que S.M. Craw enseigne les techniques gestion. Quand vous aurez amorcé la pompe avec ces aveux, beaucoup d'autres choses jailliront du robinet – le nom de vos instructeurs, ce qu'ils vous ont instruit, les noms et descriptions de vos camarades de classe, les détails des systèmes de cryptographie que vous avez appris dans votre école d'espions, les noms et descriptions des agents qui vous ont recrutés ou que vous avez rencontrés pendant formation. »

Oskar ne fut en fait que le premier de toute une série d'interrogateurs qui se relayèrent sans relâche auprès des quatre jeunes gens. La lumière crue des projecteurs brûlait les yeux des prisonniers, qui perdirent rapidement la notion du temps. À un moment, Millicent supplia qu'on lui permette d'aller aux toilettes. Un gros type, portant un monocle coincé sur un œil, écarta brusquement son soutien-gorge et lui pinça un mamelon avec un rire gras avant de faire signe à l'un des marins de la détacher et de la conduire à des W.-C. répugnants donnant dans le couloir ; l'expérience se révéla particulièrement humiliante pour Millicent car le marin laissa la porte grande ouverte pour la surveiller. Si l'un des quatre prisonniers piquait du nez pendant

l'interrogatoire, un marin s'empressait de le réveiller d'un coup de pied dans les chevilles. Partant des notes griffonnées dans leurs calepins, les interrogateurs cuisinèrent leurs prisonniers sur les couvertures qui avaient été élaborées en restant le plus près possible de ce qui s'était effectivement déroulé pendant leur première semaine à Craw.

« Vous prétendez que vous avez travaillé pour le cabinet juridique Donovan, Leisure, Newton, Lombard et Irvine, dit à un moment Oskar à Ebby.

— Mais combien de fois allez-vous revenir sur les mêmes choses ? Je travaillais pour Donovan, Leisure, Newton, Lombard et Irvine, pas pour une agence du gouvernement, bordel de merde ! »

Le bout incandescent de la cigarette qu'Oskar tenait entre le pouce et le majeur menaçait de brûler l'un et l'autre. Il la jeta au loin dès qu'il sentit la chaleur sur sa peau. « Votre M. Donovan est-il le même William Donovan qui était le chef de l'Office américain des services stratégiques pendant la Grande Guerre patriotique ?

— Lui-même, fit Ebby avec lassitude.

— Ce M. Donovan est aussi le William Donovan qui a poussé votre président Truman à édifier une agence centrale de renseignements après la guerre.

— Je lis les mêmes journaux que vous, répliqua Ebby.

— Comme vous êtes un ancien membre de l'OSS de M. Donovan, il aurait été logique qu'il vous recommande auprès des gens qui dirigent cette nouvelle agence centrale de renseignements.

— Il ne m'aurait pas recommandé sans me demander au préalable si je voulais retravailler pour le gouvernement. Et puis ce serait stupide d'abandonner une place à trente-sept mille dollars par an dans un cabinet prestigieux pour un poste à six mille quatre cents dollars dans une agence de renseignements, non ? Ça n'aurait pas de sens. »

Ebby prit conscience de son erreur à l'instant où il prononça les chiffres. Il sut quelle allait être la question suivante d'Oskar avant même que celui-ci ne la pose.

« Alors, s'il vous plaît, comment savez-vous qu'un agent de l'agence centrale de renseignements gagne six mille dollars par an ? »

Ebby haussa les épaules avec irritation. « J'ai dû le lire dans un journal.

— Et le chiffre précis de six mille quatre cents dollars vous est resté dans votre mémoire ?

— J'imagine que oui.

— Pourquoi abandonner trente-sept mille dollars par an pour travailler chez Sears, Roebuck ?

— Parce que M. Donovan ne semblait pas envisager de me prendre comme associé. Parce que les responsables de Sears avaient été contents des contrats que j'avais établis pour eux quand je travaillais chez Donovan. Parce que ça leur coûtait les yeux de la tête de faire faire leur travail juridique à l'extérieur et qu'ils se sont dit qu'ils seraient gagnants même s'ils me payaient plus que ce que me donnait M. Donovan.

— Pour qui travaillez-vous chez Sears ? »

Ebby donna quelques noms qu'Oskar nota dans son calepin. Ce dernier s'apprêtait à poser une autre question quand un marin entra et vint lui glisser quelque chose à l'oreille. Oskar annonça : « Alors, votre police maritime nous a enfin donné autorisation de circuler. » Le plancher se mit à vibrer sous les pieds des prisonniers, très légèrement au début, puis avec une pulsation plus distincte. « Espérons qu'aucun d'entre vous ne souffre de mal de mer », commenta Oskar. Puis il passa au russe et aboya un ordre à l'un des marins. Leo comprit qu'il demandait des seaux au cas où ils se mettraient à vomir, mais il garda des yeux vides d'expression.

Affalée sur sa chaise, Millicent résistait mieux que les autres ne s'y étaient attendus ; elle semblait tirer ses forces de la ténacité avec laquelle ils s'accrochaient à leur légende. Celui qui l'interrogeait ne cessait de revenir sur les cours de gestion Craw ; il lui décrivit même le cours donné par un instructeur manchot appelé Andrews sur les bases pratiques de l'espionnage, mais Millicent se contenta de secouer la tête. Elle ne pouvait pas parler pour les autres, mais elle

pouvait certifier qu'elle-même n'avait reçu que des cours touchant aux diverses techniques de gestion. Oui, elle se rappelait vaguement avoir vu un homme manchot dans la salle où on distribuait le courrier, mais elle n'avait jamais eu cours avec lui. Non, il n'y avait jamais eu de sortie éducative à Norfolk pour essayer de dérober des secrets à la base militaire. Mais pourquoi donc quelqu'un qui étudiait la gestion voudrait-il voler des secrets militaires ? Qu'est-ce qu'il pourrait en faire après les avoir volés ?

Puis il y eut soudain du remue-ménage dans le couloir. La porte était entrouverte et l'on voyait des hommes en uniforme passer d'un pas lourd. Les deux interrogateurs qui se trouvaient dans la pièce à ce moment-là échangèrent un regard surpris. Oskar fit un signe de tête. Ils sortirent tous les deux et échangèrent une conversation en russe avec un homme corpulent portant sur la manche le galon d'or d'un officier de marine. Leo crut entendre « machine de cryptage » et « sac plombé », et il fut certain d'avoir entendu « par-dessus bord si les Américains essayent de nous intercepter ».

« Qu'est-ce qu'ils disent ? » grogna Jack. Il commençait à douter qu'il s'agît bien d'un exercice de la Compagnie.

« Ils parlent de mettre leur machine de cryptage dans un sac plombé et de la jeter à la mer si jamais les Américains interceptaient le navire, chuchota Leo.

— Bon Dieu, commenta Ebby. Le dernier ordre reçu par l'ambassade japonaise de Washington le 6 décembre 1941 a été de détruire les chiffres et les machines de cryptage.

— Merde, les Russes entrent en guerre alors », fit Jack.

Millicent laissa son menton retomber et se mit à trembler.

Oskar, toujours dans le couloir, parla distinctement des « quatre Américains », mais le reste de sa phrase se perdit dans le hurlement d'une sirène. L'officier de marine le coupa sèchement d'un « *niet, niet* ». L'officier monta le ton, et Leo l'entendit dire : « C'est moi qui décide... le *Liepaja* est sous mes... dans une demi-... l'aube... par radio... ciment et les jeter par-dessus... »

Ebby et Jack se tournèrent vers Leo pour qu'il traduise. Ils comprirent, à la lueur affolée qui animait son regard, que les nouvelles étaient calamiteuses. « Ils parlent de ciment, murmura Leo. Ils parlent de nous jeter à la mer si nous ne parlons pas.

— Ça fait partie de l'exercice, décréta Ebby, oubliant les micros dans la cloison. Ils veulent nous terroriser. »

Le visage gris de cendre, le sourcil en bataille, Oskar revint seul dans la pièce. « Nouvelles très déplorables, annonça-t-il. Il y a eu une confrontation à Berlin. Des coups de feu ont été tirés. Des soldats des deux côtés ont été tués. Notre Politburo a donné à votre président Truman un ultimatum : vous avez douze heures pour retirer vos troupes de Berlin, ou nous nous considérerons en état de guerre. »

Une demi-douzaine de marins firent irruption dans la pièce. Certains portaient des sacs de ciment, d'autres des bidons à peinture de cent litres vides. Un autre marin apporta un tuyau dont il alla brancher une extrémité sur le robinet des toilettes. Oskar secoua la tête avec désespoir. « S'il vous plaît, croyez-moi... jamais je n'ai voulu arriver à cela », assura-t-il d'une voix blanche. Il ôta ses lunettes de soleil ; ses yeux globuleux étaient humides d'émotion. « Tous ceux que nous avons enlevés jusque-là, nous avons fait peur à eux, mais nous les avons laissés partir à la fin. »

Les larmes coulèrent sur les joues de Millicent, qui fut saisie d'un tremblement incontrôlable malgré la chaleur étouffante de la pièce. Ebby s'arrêta de respirer pendant un long moment, puis fut pris de panique lorsque, durant un instant terrifiant, il se trouva *incapable* de reprendre son souffle. Leo chercha désespérément ce qu'il pourrait dire à Oskar – il se rappelait M. Andrews leur enseignant qu'on devait devenir la personne que l'ennemi ne vous soupçonnera jamais d'être. Que pouvait-il devenir ? Il eut soudain une idée folle – il allait dire qu'il était un agent soviétique qui avait pour mission d'infiltrer la CIA. Oskar allait-il gober ça ? Prendrait-il même le temps de vérifier l'information auprès de ses supérieurs à Moscou ?

L'eau commença à couler du tuyau, et les marins ouvrirent les sacs en papier pour verser le ciment dans les bidons à peinture. « Je vous demande, dit Oskar, je vous supplie de me donner quelque chose pour sauver votre vie. Si vous êtes recrues de la CIA, je peux annuler les ordres, je peux insister pour qu'on emmène vous en Lettonie où nos experts vous interrogeront. » Faisant rouler sa tête d'un côté puis de l'autre d'un air malheureux, Oskar implora : « Aidez-moi, et je ferai tout ce qui est en le pouvoir de moi pour vous sauver. »

Millicent laissa échapper : « D'accord... »

Oskar frappa l'air d'un doigt, et l'un des marins défit la corde qui la liait à la chaise. Prise de tremblements convulsifs, la jeune femme tomba à genoux. Entrecoupés de sanglots les mots jaillirent du fond de sa gorge. « Oui, oui, c'est vrai... tous les quatre... j'ai été recrutée à la fac de droit... parce que j'étais jolie, parce que je parle italien... pour suivre les cours de Craw... » Elle s'étrangla sur les mots puis aspira une grande goulée d'air et se mit à débiter des noms, dates et lieux. Quand Oskar voulut l'interrompre, elle pressa les mains contre ses oreilles et continua, répétant mot pour mot le discours d'encouragement que leur avait adressé le Wiz au Cloud Club, décrivant la menace d'Owen-Brack de liquider quiconque livrerait les secrets de la Compagnie. Elle racla les tréfonds de sa mémoire et décrivit en détail les cours suivis à Craw. « L'homme qui enseignait les bases de l'espionnage, c'est un grand héros de la Vinaigrerie...

— De la Vinaigrerie ? »

Une humeur liquide coulait des narines de Millicent sur sa lèvre supérieure. Elle l'essuya d'un revers de la main. « Plus, plus... je peux vous en dire plus. Il fallait que je les attire, argent, flatterie, que je les baise, serrures et crochetaje, il s'appelle Andrews, mais, oh, mon Dieu ! je n'arrive pas à me rappeler si c'est son nom ou son prénom. » Oskar essaya encore une fois de l'arrêter, mais elle le supplia : « Plus, encore plus, pour l'amour de Dieu, je vous en prie... »

Puis elle leva les yeux et vit, à travers ses larmes, M. Andrews qui se tenait dans l'embrasure de la porte,

la manche de son veston soigneusement repliée en arrière, les yeux fuyant sous le poids de la honte. Elle se tut, déglutit avec peine et hurla : « Salaud... salaud... CONNARD ! » puis plongea en avant pour se frapper le front contre le plancher jusqu'à ce que Oskar et un marin l'immobilisent. Elle se tortilla encore, ne cessant de murmurer quelque chose qui ressemblait à : « Tartine de beurre, tartine de beurre. »

Observant M. Andrews qui détournait les yeux du corps presque nu de Millicent, Leo se rappela soudain ce qu'il avait dit, le dernier jour du séminaire, sur les techniques de l'interrogatoire ; il réentendait la voix de M. Andrews : « Croyez-moi, je vous parle par expérience quand je vous dis qu'on peut briser n'importe qui en moins de *six heures*. N'importe qui. Sans exception. » Une expression infiniment triste s'était gravée sur les vilaines cicatrices qui marquaient le visage de M. Andrews. « Curieusement, ce n'est pas la douleur qui vous brise – on s'y habitue tellement, on s'habitue tellement à sa propre voix qui hurle comme celle d'un animal, qu'on est incapable de se souvenir de l'absence de douleur. Non, ce n'est pas la douleur mais la peur qui vous brise. Et il y a une centaine de façons d'instiller la peur. Mais il n'y a qu'une seule façon d'éviter à coup sûr d'être brisé. Pour l'amour de Dieu, observez le onzième commandement des services de renseignements – ne vous faites jamais, jamais prendre. »

Il n'y eut pas d'autopsie, en tout cas, pas officiellement. La nouvelle de l'enlèvement factice s'était répandue, comme prévu ; la Compagnie voulait qu'il soit clair que, dans le grand jeu de l'espionnage, tous les coups étaient permis. Ceux qui avaient suivi la même formation arrêtaient nos trois héros dans les couloirs pour leur demander si ce qu'on disait était vrai, et quand ils répondaient que oui, cela s'était plus ou moins passé comme ça, les autres secouaient la tête avec incrédulité. Leo découvrit que Millicent Pearlstein avait été emmenée en ambulance banalisée dans une clinique de la Compagnie, quelque part sur le plateau de

Piémont, en Virginie ; il n'était, semblait-il, pas question de la garder à bord, non pas parce qu'elle avait craqué, mais à cause de la faille que cela avait suscitée, parce qu'une ligne de faille ne se ressoudait jamais complètement et que la Compagnie se devait d'écarter les êtres fragilisés. Un après-midi, M. Andrews prit Leo à part et lui dit qu'il avait mauvaise conscience à propos de Millicent, mais que c'était sans doute mieux comme ça. Au moins n'avait-elle pas été écartée après avoir coûté la vie à un agent sur le terrain ; dès qu'elle serait sur pied, on lui verserait une petite indemnité et on l'orienterait vers une autre agence de sécurité gouvernementale plus civilisée – le Département d'État et le ministère de la Défense commanditaient eux aussi des opérations de collecte de renseignements.

À la fin de la semaine, les recrues commencèrent à faire leurs bagages – on leur accordait quinze jours de vacances avant de se présenter à leur lieu d'affectation. Par le plus grand des hasards, une nouvelle fournée de recrues arrivait au Hilton. Jack et Leo reconnurent deux étudiants de Yale.

« Nom de Dieu, vous avez l'air vidés, commenta l'un d'eux.

— Alors, c'était dur ? voulut savoir l'autre.

— Un jeu d'enfant, répondit Jack. Ça se fait les doigts dans le nez.

— C'est du billard », renchérit Leo.

Ils essayèrent tous les deux de sourire. Mais ni l'un ni l'autre ne parvint à retrouver les muscles qui commandaient ce genre de choses.

Moscou, mardi 5 septembre 1950

Les Moscovites ne se rappelaient rien de pareil au cours de ce siècle. Des courants de chaleur s'étaient hissés depuis le désert du Karakoum, au Turkménistan, asphyxiant la capitale tentaculaire et cuisant l'asphalte des rues au point de le rendre mou sous les semelles des chaussures d'été. Les températures oppressantes avaient poussé des milliers de Moscovites en sous-vêtements à chercher un peu de fraîcheur dans les eaux polluées de la Moskova. En fin d'après-midi, Evgueni trouva refuge au bar de l'hôtel Métropole, près de la place Rouge, où il était venu prendre un verre avec la superbe étudiante autrichienne en échange universitaire qu'il avait draguée sur le vol le ramenant des États-Unis. Ce n'était pas la première fois qu'il prenait un vif plaisir à se faire passer pour un Américain ; il voyait cela comme un sport d'intérieur. L'Autrichienne, socialiste bon teint venue faire une overdose de marxisme à l'université Lomonossov, délirait sur les comptes rendus quotidiens des victoires nord-coréennes et des défaites américaines, et il fallut un bon moment pour que Evgueni puisse enfin orienter la conversation de la politique au sexe. Il s'avéra rapidement que la fille voulait bien, mais qu'elle ne pouvait pas – elle refusait de l'inviter à son dortoir de crainte qu'une informatrice du KGB ne surprenne leurs ébats et ne finisse par la faire expulser de Russie pour comportement anti-socialiste. Et aucune parole lénifiante (« Dans *Das Kapital*, volume deux, dit à un moment Evgueni, improvisant avec le plus grand sérieux, Marx dit clairement que la chasteté est un vice bourgeois qui ne survivra pas à la lutte des classes ») ne put la convaincre du contraire. Evgueni finit par abandonner et, prenant soudain conscience de l'heure,

essaya de héler un taxi devant le Bolchoï. Voyant que c'était sans espoir, il plongea dans le métro et prit une rame pour passer de l'autre côté de la rivière, jusqu'au quai Maxime-Gorki, où il gravit au pas de course les cent cinquante mètres de côte qui le séparaient encore du nouvel ensemble résidentiel de neuf étages où avait atterri son père après sa retraite du secrétariat des Nations unies. À l'entrée fortifiée du complexe résidentiel, trois immeubles de standing dominant la Moskova, un milicien sortit de sa guérite pour demander sèchement à Evgueni son passeport intérieur. Les immeubles résidentiels des monts Lénine étaient réservés aux plus hauts dignitaires du parti, aux diplomates les plus importants et aux grands éditeurs, et étaient gardés vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ce qui ne faisait que renforcer l'aura des membres de la nomenklatura assez heureux pour se voir attribuer un appartement dans l'un des bâtiments. Le locataire le plus prestigieux – comme le père d'Evgueni s'en était vanté au téléphone – n'était autre que Nikita Sergueïevitch Khrouchtchev, le paysan ukrainien replet qui s'était fait remarquer dans les années trente en supervisant la construction du métro de Moscou et était maintenant l'un des « chatons » du Politburo de Staline ; Khrouchtchev occupait ce que les Russes appelaient (même en caractères cyrilliques) le « *bel étage* » et disposait d'un ascenseur privé qui ne desservait que son appartement. Le milicien examina la photo figurant sur le passeport puis leva les yeux et la compara attentivement au visage d'Evgueni. Il parcourut ensuite du doigt la liste figurant sur son bloc jusqu'à ce qu'il arrive à Evgueni Alexandrovitch Tsipine. « On vous attend », annonça-t-il de cette voix sans timbre et suffisante propre à tous les policiers du monde, en lui montrant le bâtiment. Il y avait un autre milicien dans le hall, et un troisième pour faire fonctionner l'ascenseur. Ce dernier fit monter le visiteur au huitième étage et attendit, la porte de l'ascenseur ouverte, qu'Alexandre Timofeïevitch Tsipine eût répondu au coup de sonnette d'Evgueni et fait signe qu'il reconnaissait son invité. Le père d'Evgueni qui, onze mois après la mort de sa femme, portait toujours le